

PASTEUR MARC BOEGNER

**LE CHRIST**  
**DEVANT LA SOUFFRANCE**  
**ET DEVANT LA JOIE**

CONFÉRENCES  
DONNÉES A L'ÉGLISE  
RÉFORMÉE DE PASSY

ÉDITIONS " JE SERS " PARIS

1935

**LE CHRIST**  
**DEVANT LA SOUFFRANCE**  
**ET DEVANT LA JOIE**

## DU MEME AUTEUR

- Les Catéchismes de Calvin.* — Etude d'histoire et de catéchétique. . . . . Epuisé
- La Vie et la Pensée de T. Fallot*, 2 vol. in-8° avec portraits (Paris, Berger-Levrault).  
 Tome I. — *La Préparation* (1844-1872. . . Epuisé  
 Tome II. — *L'Achèvement* (1872-1904). 36 »
- T. Fallot. L'Homme et l'Œuvre*, 1 vol. in-8° avec portraits (Paris, Je Sers) . . . . . 14 »
- L'Influence de la Réforme sur le développement du droit international*, 1 vol. in-8°. Extrait du Recueil des cours de l'Académie de Droit international (Paris, Hachette) . . . . . Epuisé
- Les Missions Protestantes et le Droit international*, 1 vol. in-8°. Extrait du Recueil des cours de l'Académie de Droit international (Paris, Hachette). . . . . Epuisé
- Le Christianisme et le Monde moderne*, 1 vol. in-12, 3<sup>e</sup> édition (Paris, Je Sers) . . . . . 10 »
- Dieu, l'éternel tourment des hommes*, 1 vol. in-12, 2<sup>e</sup> édition (Paris, Je Sers) . . . . . 12 »
- Jésus-Christ*, 1 vol. in-8°, 5<sup>e</sup> mille (Paris, Je Sers). . . . . 14 »
- Qu'est-ce que l'Eglise?* 1 vol. in-8° (Paris, Je Sers) . . . . . 14 »
- L'Eglise et les Questions du temps présent*, 1 vol. in-12 (Paris, Je Sers) . . . . . 12 »
- La Vie Chrétienne*. 1 vol. in-8° cour. (Paris, Je Sers) . . . . . 12 »

PASTEUR MARC BOEGNER

# LE CHRIST

## DEVANT LA SOUFFRANCE ET DEVANT LA JOIE

CONFÉRENCES  
DONNÉES A L'ÉGLISE  
RÉFORMÉE DE PASSY

ÉDITIONS " JE SERS " PARIS

*Société Commerciale d'Édition et de Librairie*

46, rue Madame (6<sup>e</sup>)

*Copyright 1935 by Société Commerciale d'Édition et de  
Librairie. Tous droits réservés.*

## AVANT-PROPOS

*Je désire simplement, en tête des conférences que renferme ce volume, exprimer ma gratitude à tous ceux qui m'ont encouragé et soutenu, tandis que je poursuivais ce nouvel effort.*

*Pour préparer un Carême qui ne soit trop indigne ni de Celui à la révélation de qui le prédicateur doit rendre témoignage, ni des auditeurs, toujours plus nombreux, auxquels il s'adresse, il faudrait des mois de travail dans le silence. Les charges multiples qui m'incombent ne me permettent pas une aussi longue retraite. Que ceux qui m'ont écouté et ceux qui me liront me pardonnent les insuffisances — et, j'ajoute, les inévitables lacunes — d'une étude que j'aurais voulu leur offrir moins imparfaite.*

*Telle qu'elle est, je demande à Dieu qu'elle les conduise à reprendre, pour eux-mêmes, la méditation, faite à leur intention, du Christ devant la*

*souffrance et devant la joie. Et je souhaite de toute mon âme qu'ils soient confirmés par cette méditation même, dans la certitude que la joie leur est offerte par le Christ et que ni la douleur physique, ni la souffrance morale, ni les tristesses du cœur ne peuvent les empêcher de recevoir en eux cette joie qui transfigurera leur souffrance et sera, devant les hommes, un témoignage à la gloire de Dieu.*

RAMEAUX 1935.

I

LES POURQUOI SANS RÉPONSE

## LES POURQUOI SANS RÉPONSE

Au moment d'aborder un sujet qui touche aux problèmes les plus redoutables de la pensée et de la foi chrétiennes et qui émeut les fibres les plus profondes de notre sensibilité, il importe que nous limitions très nettement le champ de notre étude.

Je n'ai nullement le dessein d'examiner avec vous, du point de vue de la théologie ou de la philosophie, le problème du mal ou, si l'on suit la voie frayée par un penseur contemporain, le problème du bien (1). Pas davantage n'ai-je l'intention de vous inviter à explorer le monde de vos souffrances et de vos joies et à rechercher comment la foi chrétienne peut et doit préparer leur transfiguration.

*Le Christ devant la souffrance et devant la joie* : tel est notre sujet. Ce Christ, dont nous

---

(1) Cf. Wilfred MONOD, *Le Problème du Bien*, 3 vol. in-8°, Paris, Alcan, 1934.

nous sommes approchés ensemble il y a quelques années (1), comment a-t-il regardé et comment a-t-il ressenti la souffrance et la joie? A-t-il entendu les *pourquoi* que la douleur arrache aux hommes? Leur a-t-il apporté une réponse? Dans un monde où, plus de cinq siècles avant sa venue, le Bouddha s'était penché sur le problème de la souffrance, où tant de religions et de cultes divers lui avaient, eux aussi, proposé une solution, Jésus a-t-il souscrit à l'affirmation de Job : « L'homme naît pour souffrir » (2) ? S'est-il résigné à ce que la douleur soit éternellement la compagne de l'homme? A-t-il vécu, a-t-il prêché une religion de la souffrance? A-t-il fait luire, au contraire, à l'horizon de l'humanité, la vision d'une vie où sera enfin étanchée la soif de bonheur qu'elle porte en elle? Augmente-t-il la capacité de souffrance de ceux qui deviennent ses disciples? Fait-il éclore en eux des joies inattendues?

Telles sont quelques-unes des questions auxquelles s'attachera, cette année, notre méditation. Que mes auditeurs, en particulier ceux qui connaissent la souffrance beaucoup plus que la joie, veuillent bien ne formuler un jugement définitif

---

(1) Cf. *Jésus-Christ*, Conférences de Passy 1930, 1 vol. in-12, Paris, Editions *Je Sers*.

(2) *Job* 5 : 7.

---

sur les pensées qui vont leur être exposées que lorsque notre étude sera parvenue à son terme. Dieu me garde de parler d'un si grand sujet sans avoir constamment en moi le respect et j'ose dire l'amour des vies meurtries par la souffrance ! Mais que Dieu m'aide surtout à me laisser instruire par celui de qui nous voulons apprendre ce qu'ont été pour lui la souffrance et la joie !

## I

Deux mondes très différents ont apporté à Jésus une connaissance toujours plus intime des souffrances humaines : le monde de son existence quotidienne, où nous le verrons bientôt exercer, au sens le plus profond du mot, son ministère de compassion ; et celui où l'introduisaient et le faisaient vivre les Livres saints de son peuple, le monde de la Bible.

On ne peut évoquer sans émotion Jésus enfant puis adolescent, écoutant lire à la Synagogue et, peut-être, lisant au foyer de Nazareth les rouleaux de la Loi, des Prophètes, des écrits reconnus

comme sacrés par les autorités religieuses d'Israël. Certes, il nous est impossible de dire comment la Bible confirmait la connaissance que, de par sa filialité divine, Jésus avait de Dieu et de ses desseins à l'égard de l'humanité. Elle n'en était pas moins le Livre où Dieu lui parlait, où il constatait son action incessante dans l'histoire de son peuple. Mais elle était aussi le Livre où vivent des hommes, des hommes qui peinent et qui espèrent, qui pleurent et qui se réjouissent, qui haïssent et qui aiment, qui gémissent et qui entonnent des chants de triomphe, des hommes qui pèchent et qui croient au Dieu vivant. Livre humain entre tous, dont le réalisme découvre les profondeurs du cœur de l'homme, met à nu ses plaies secrètes mais fait apparaître aussi son attente secrète. Livre où des hommes infiniment divers vont, viennent, parlent, agissent, disparaissent, mais où, à travers eux, en eux, il semble que l'on saisisse l'homme, l'homme tel qu'à tant d'égards il se retrouve semblable à lui-même, toujours et partout, avec les réactions essentielles que déterminent en lui la douleur et la joie, la vie et la mort.

Par ce livre de Dieu, qui est aussi le livre de l'homme pécheur, de son angoisse, de sa détresse, de sa repentance et de son pardon, le Christ a pénétré dans l'intimité de souffrances d'hommes

et des souffrances d'un peuple. Ces hommes sont ses ancêtres, ce peuple est le sien. Il me semble parfois le voir tandis que, lisant les Livres saints, il entend se répercuter jusqu'au plus profond de son être les plaintes d'un Jacob ou d'un Elie, les gémissements d'un Moïse ou d'un David, les cris de détresse d'un Jérémie. Et puis ce sont les murmures du peuple, ses révoltes et ses blasphèmes qui l'atteignent en plein cœur. Sur tous les chemins que suivent les héros de l'Ancienne Alliance, sur les routes où les Israélites se laissent traîner plutôt qu'ils ne marchent, il y a de la souffrance. Et parfois ils s'arrêtent, et demandent *pourquoi?* Ce n'est pas à leurs compagnons de misère qu'ils demandent le pourquoi de leurs souffrances, c'est à Dieu. Qu'il s'agisse d'un homme qui souffre dans sa chair, dans son cœur ou dans son âme, ou du peuple meurtri dans son existence collective, c'est à Dieu, et non aux hommes, que des raisons sont demandées, c'est vers Lui que sont jetés des cris de détresse et parfois de révolte. La Bible n'est pas seulement le Livre où Dieu parle à l'homme ; elle est le Livre où l'homme discute avec Dieu, j'allais dire plaide contre Dieu, où il exhale sa mauvaise humeur, son amertume, sa colère ou son angoisse devant Dieu.

Ne pressentez-vous pas quelque chose de l'émo-

tion de Jésus, alors que retentit en lui tout le drame de péché et de souffrance qui, s'il n'est pas toute la Bible, se déroule à travers toute la Bible? Les *pourquoi* d'un Moïse, d'un Jérémie, d'un Job, de tant d'autres, comment Jésus n'en discernerait-il pas l'accent si particulièrement poignant? Ce ne sont pas des douteurs ou des athées qui les ont prononcés; encore une fois ce sont des croyants et, parmi eux, quelques-uns de ceux dont le Christ entend achever l'œuvre. Comment n'aurait-il pas cherché, dans le Livre même où résonnent les *pourquoi* de ses ancêtres, si à leurs *pourquoi* ils ont reçu des réponses de Dieu?

Des réponses? Oui, certes, les hommes de la Bible en ont souvent entendues. Parfois aussi ils n'en ont perçu aucune, ou bien ils l'ont reçue tout autre qu'ils l'attendaient et qu'ils pensaient qu'elle dût être pour imposer silence à leurs *pourquoi*. Dans le Livre où Dieu parle à l'homme, Jésus a entendu, lui aussi, les réponses de Dieu aux *pourquoi* des prophètes, des justes et des psalmistes. Essayons de les entendre à notre tour. Peut-être conviendra-t-il ensuite qu'auprès de Lui nous écoutions les silences de Dieu?

L'une des réponses de Dieu et, il faut bien le dire, la première, très ferme et constante, c'est

qu'une part de la souffrance qui est dans le monde est le châtement du péché. Le péché apparaît, de la première à la dernière page de la Bible, indissolublement lié à la souffrance. Elle est le fruit amer de cette racine maudite. Et Dieu a voulu qu'il en fût ainsi : le péché, transgression de sa loi, doit être puni. « Le malheur du méchant; a écrit Vinet, doit être considéré comme une partie et une condition de l'ordre universel (1). » En termes plus concrets, plus directs, le Dieu de la Bible annonce à la femme coupable qu'elle enfantera dans la douleur, à l'homme, complice de la première désobéissance, que ses labours seront désormais accompagnés de souffrance, au frère meurtrier qu'il sera errant et vagabond sur une terre qui le maudira (2).

Suivez, à travers la Bible, sur leurs chemins si douloureux, les fils d'Adam et de Caïn. Sans cesse vous les verrez, selon la parole de saint Paul, moissonner ce qu'ils ont semé (3). « Pour moi, je l'ai vu », dit déjà un ami de Job, « ceux qui labourent l'iniquité et qui sèment l'injustice en moissonnent les fruits (4). » « Malheur au méchant », déclare le prophète Esaïe, « il sera dans

(1) VINET, *Nouveaux Discours*, p. 37.

(2) *Genèse* 3 : 16, 17; 4 : 11-14.

(3) *Galates* 6 : 7.

(4) *Job* 4 : 5.

l'infortune, car il recueille le produit de ses mains (1). » Et la sagesse d'Israël, où s'exprime une expérience maintes fois séculaire, prononce : « Le malheur poursuit ceux qui pèchent (2). »

« Les châtiments de mes iniquités m'atteignent » (3), gémit le Psalmiste à l'instant même où il est le plus assuré de la fidélité de Dieu. La punition peut tarder à venir et les consciences droites ne manqueront pas de s'en scandaliser. Elle finira toujours par rappeler à quiconque viole la loi divine qu'« on ne se moque pas de Dieu » (4).

Ecoutez ces paroles d'un chantre inspiré d'Israël :

*Mes pas étaient sur le point de glisser ;  
Car je portais envie aux insensés,  
En voyant le bonheur des méchants.  
Rien ne les tourmente jusqu'à leur mort...  
Ils n'ont aucune part aux souffrances humaines,  
Ils ne sont point frappés comme le reste des  
[hommes.*

.....

*Quand j'ai réfléchi là-dessus pour m'éclairer,  
La difficulté fut grande à mes yeux,*

(1) *Esaïe* 3 : 11.

(2) *Proverbes* 12 : 21.

(3) *Psaume* 40 : 13.

(4) *Galates* 6 : 6.

---

*Jusqu'à ce que j'eusse pénétré dans les sanctuaires  
[de Dieu  
Et que j'eusse pris garde au sort final des méchants.  
Oui, tu les places sur des voies glissantes,  
Tu les fais tomber et les mets en ruines.  
Eh quoi! en un instant les voilà détruits (1).*

Que les écrivains bibliques se soient souvent représenté, d'une façon grossièrement humaine, l'action du Dieu saint châtiant le péché de l'homme, je suis fort loin de le contester. Cependant, à travers les images, mêmes imparfaites dont ils se servent pour traduire la révélation que Dieu leur donne de sa sainteté et de sa justice, c'est cette révélation qui est donnée aux croyants d'Israël, Lorsqu'ils la reçoivent un grand nombre courbent humblement la tête : « Tu châties l'homme en le punissant de son iniquité » (2), reconnaissent-ils avec le roi David. Et, comme lui, lorsqu'ils ont tout à la fois la vision de leur péché et celle de la justice de Dieu, ils supplient : « Eternel, ne me punis pas dans ta colère, et ne me châtie pas dans ta fureur » (3).

Je viens de nommer David. A lire la poignante histoire de sa vie, ne voyons-nous pas que, tou-

---

(1) *Psaume* 73 : 2-5; 16-18.

(2) *Psaume* 39 : 12.

(3) *Psaume* 38 : 2.

jours, le péché enfante la souffrance? Dans toute la littérature antique, y a-t-il beaucoup de pages aussi émouvantes que celles nous racontant la fuite précipitée du roi au moment où son fils Absalom vient de se révolter. Ah! lorsqu'il monte la colline des oliviers — qu'un autre, longtemps après lui, devait si souvent gravir — lorsqu'il la monte en pleurant, lorsqu'il doit vider jusqu'à la lie cette coupe de souffrance, ne murmure-t-il pas en son cœur la prière que, jadis, après une chute douloureuse, il avait dite à Dieu :

*O Dieu! aie pitié de moi dans ta bonté;  
Selon ta grande miséricorde, efface mes trans-  
gressions;...*

*J'ai péché contre toi seul,  
Et j'ai fait ce qui est mal à tes yeux,  
En sorte que tu seras juste dans ta sentence,  
Sans reproche dans ton jugement (1).*

Ainsi s'inscrit, dans la vie des hommes de la Bible, la volonté de Dieu que le péché soit châtié. Avant David, c'est Moïse, puni de son impatience par la douleur de ne pas entrer dans la Terre sainte avec le peuple d'Israël; c'est Jacob, recueillant dans ses épreuves d'homme et de père, le fruit de ses tromperies. Et après David — il

(1) *Psaume 51* : 3, 6. Cf. *II Samuel*, 15 et 16.

faut être bref — c'est Salomon, dont les troubles et les angoisses des dernières années de son règne châtient l'idolâtrie; ce sont, hélas! presque tous les souverains d'Israël et de Juda, « faisant ce qui est mal aux yeux de l'Éternel », et récoltant la haine, la guerre et la ruine.

Le péché engendre la souffrance : cette loi de Dieu, Jésus n'en constatait pas la vérité seulement dans la vie personnelle des héros de l'épopée biblique; il en voyait l'application constante dans l'histoire de son peuple à travers les siècles. Souffrances qui châtient les Hébreux dans le désert, de leurs désobéissances à Dieu; souffrances, à l'époque des Juges, des Israélites qui abandonnent le Dieu de leurs pères pour rendre un culte à des divinités païennes; souffrances de leurs descendants qui se refusent à écouter les avertissements des prophètes et transgressent à plaisir la loi divine. « Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquités, à la race des méchants, aux enfants corrompus », s'écrie Esaïe... « Quels châtiments nouveaux vous infliger quand vous multipliez vos révoltes? (1) » « Je ne puis pas te laisser impunie », reprend Jérémie... Je t'ai châtiée avec violence, à cause de la multitude de tes iniquités, du grand nombre de tes péchés... Pourquoi te

(1) *Esaïe* 1 : 4-5.

plaindre de ta blessure, de la douleur que cause ton mal? C'est à cause de la multitude de tes iniquités que je t'ai fait souffrir » (1). « Si vous me résistez et ne voulez point m'écouter », dit encore le Lévitique, « je vous châtierai sept fois plus pour vos péchés » (2).

« Ils ont semé le vent, ils moissonnent la tempête » (3), et cette tempête, signe de convulsions politiques et sociales, est toujours accompagnée d'angoisses et de détresses. Sans doute est-ce là une loi divine valable pour tous les peuples qui, aujourd'hui comme hier, méconnaissent ou renient ce qu'on appelle volontiers les « valeurs spirituelles », ce que les Prophètes d'Israël appelaient la volonté du Dieu vivant. Mais ils savaient, eux, — et c'est leur grandeur de l'avoir proclamé sans réticence — que cette loi de justice serait appliquée à leur peuple avec d'autant plus de rigueur qu'il avait été investi d'une plus haute mission : « Je vous ai choisis vous seuls parmi toutes les familles de la terre, dit Amos à ses compatriotes de la part de leur Dieu; c'est pourquoi je vous châtierai pour toutes vos iniquités » (4).

(1) *Jérémie* 30 : 11, 14, 15.

(2) *Lévitique* 26 : 18, 21, 24, 28.

(3) *Osée* 8 : 7.

(4) *Amos* 3 : 2.

Voilà, on ne saurait trop y insister, ce que le Christ a entendu tout d'abord dans le Livre où Dieu parle à l'homme, et où Dieu répond — lorsqu'il leur répond — aux hommes qui lui demandent pourquoi ils souffrent.

Réponse indissolublement liée à cette autre, qui vient à la rencontre d'innombrables pourquoi : dans la désobéissance comme dans l'obéissance à la loi divine les générations humaines sont solidaires les unes des autres.

« Moi, l'Eternel ton Dieu, est-il dit dans le Décalogue, je suis un Dieu jaloux qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde jusqu'à la millième génération à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements » (1).

« Je punis l'iniquité des pères sur les enfants... »  
Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que les hommes qui désobéissent à Dieu sont punis non seulement en eux-mêmes mais aussi dans leurs enfants et que ceux-ci subissent, sous forme d'infirmités ou de souffrances, de malheurs individuels ou de catastrophes collectives, les conséquences des fautes de leurs pères dont, devant Dieu, ils sont et demeurent solidaires?

(1) *Exode* 20 : 5-6.

Les Israélites, qui entendaient le Décalogue proclamer ainsi la solidarité des générations humaines, se sont-ils jamais demandé si cette loi était juste? Un curieux passage de Jérémie, le grand prophète du VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, incite à poser cette question. Annonçant, de la part de Dieu, la conclusion d'une alliance nouvelle entre Dieu et son peuple, le prophète dit :

*En ces jours-là, on ne dira plus :  
Les pères ont mangé des raisins verts,  
Et les dents des enfants en ont été agacées.  
Mais chacun mourra pour sa propre iniquité;  
Tout homme qui mangera des raisins verts,  
Ses dents en seront agacées (1).*

Ce qui semble donner à entendre que, dans les temps à venir, les enfants ne subiront plus les conséquences des fautes de leurs pères. Et n'est-ce pas là ce que déclare plus explicitement le prophète Ezéchiel lorsqu'il s'écrie :

« Pourquoi dites-vous ce proverbe dans le pays d'Israël : Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées. Je suis vivant, dit le Seigneur, l'Eternel, vous n'aurez plus lieu de dire ce proverbe en Israël. Voici, toutes les âmes sont à moi; l'âme du fils comme l'âme du

(1) *Jérémie* 31 : 29-30.

---

---

père, l'une et l'autre sont à moi; l'âme qui pèche. c'est celle qui mourra » (1).

Je pense à Jésus lisant ces paroles, les confrontant avec l'histoire de son peuple, où s'affirme à chaque étape d'un chemin de douleur et de gloire la solidarité des générations dans le châtement du péché. Nous qui, pécheurs, ne pensons pas comme lui dans la pure lumière de Dieu, nous nous posons des questions que, certainement, il ne s'est pas posées. Mais, d'autre part, de quel filial regard il devait contempler les effets de la solidarité dans l'obéissance : « Je fais miséricorde jusqu'à la millième génération à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » Magnifique retentissement, dans la prospérité des croyants, de leur amour et de leur fidélité! Comment serait-il possible, comment la famille humaine pourrait-elle être une dans la grâce si elle n'était pas une aussi dans le châtement?

Quoiqu'il en soit, Jésus a trouvé dans la Bible l'affirmation du lien nécessaire, voulu de Dieu, qui unit au péché les souffrances qui en sont le fruit. Et ce n'est pas une abstraction, mais une réalité vécue qui fait saigner les cœurs. Cette réalité, Jésus ne se borne pas à la considérer comme voulue de son Père, il la fait passer, en paroles

---

(1) *Ezéchiel* 18 : 2-4.

saisissantes, dans son enseignement, nourri de toutes les richesses de la révélation biblique.

Qu'il me suffise d'en appeler à quelques-unes de ses paraboles.

L'enfant prodigue souffre. Pourquoi? Parce qu'il a péché. Au labeur, peut-être monotone, mais probe, poursuivi dans l'intimité de son père, il a préféré une existence de plaisirs, vécue dans l'oubli du foyer familial et dans l'insouciance du lendemain. Ingratitudes, débauche, paresse : son péché sera châtié.

Lazare, le mauvais riche, souffre dans le monde où il a pénétré par la mort. Pourquoi? Parce qu'il a péché. Il a fermé ses yeux et son cœur aux souffrances d'un misérable couché à la porte de sa demeure; il a été dur, égoïste, inhumain. Son péché sera châtié.

Les maudits du jugement dernier souffriront. Pourquoi? Parce qu'ils ont péché. Parce qu'ils n'ont voulu vivre que pour eux-mêmes, ils ont passé à côté du Christ, les appelant à le servir dans les pauvres, les prisonniers, les étrangers, les malades. Ils ont été avarés, ils se sont toujours cherchés eux-mêmes. Leur péché sera châtié.

Et si, laissant les Paraboles nous essayons, dès aujourd'hui, de nous mêler aux disciples qui entourent le Maître, que voyons-nous? A ses pieds,

---

une civière sur laquelle gît un homme, frappé de paralysie. Ses amis l'ont amené là, au prix de grands efforts, pour que Jésus le guérisse. Jésus le regarde et que lui dit-il? « Tes péchés te sont pardonnés! » Parole qui n'a aucun sens si elle ne signifie pas que, d'un seul regard, le Christ, pénétrant la vie de cet homme, a vu qu'à l'origine de sa souffrance était le péché, le péché qui avait dû recevoir son châtiment.

Ainsi la souffrance peut être, elle est souvent un châtiment.

C'est là la première réponse de la Bible aux pourquoi de l'homme. Et cette réponse, Jésus l'a faite sienne.

Un chrétien, qu'une grande épreuve a conduit à méditer de longues années le problème de la souffrance, écrivait au début de ce siècle : « Si nous pouvions connaître le cœur de l'homme, le sonder jusque dans ses replis les plus intimes, pénétrer les secrets de chaque vie, peut-être serions-nous moins étonnés de l'existence de la douleur, et comprendrions-nous mieux qu'il y ait un si grand nombre de souffrances qui se présentent immédiatement à notre esprit comme des châtiments » (1).

---

(1) E. ROSTAN, *Etudes sur la Souffrance*, Lausanne, Bridel, 1905, p. 42.

Jésus a connu, lui, le cœur de l'homme et l'a sondé dans ses replis les plus intimes, le rencontrant dans le petit monde de Nazareth comme dans le monde immense de la Bible. Et c'est pour cela qu'il confirme la première réponse de Dieu aux pourquoi de l'homme qui souffre : demande-tu donc, tout d'abord, si ta souffrance n'est pas le châtement de ton péché.

## II

Cette première réponse, ne nous lassons pas de le dire, ne suffit pas à apaiser les tourments de l'homme qui voudrait connaître la raison de tant de souffrances humaines. Il ne s'agit pas cependant, qu'on me permette d'y insister, d'apporter nos questions. Il s'agit d'essayer d'entendre, dans le Livre où Dieu parle aux hommes, ce que le Christ a entendu.

Le péché doit être châtié. Mais écoutez les appels des prophètes :

« Ce que je désire, est-ce que le méchant meure? dit le Seigneur, l'Eternel. N'est-ce pas

qu'il change de conduite et qu'il vive? » (1). « Revenez et détournes-vous de toutes vos transgressions, afin que l'iniquité ne cause pas votre ruine... Je ne désire pas la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur, l'Éternel. Convertissez-vous donc et vivez » (2). « Israël, reviens à l'Éternel, ton Dieu, car tu es tombé par ton iniquité » (3).

Ainsi le châtiment qui frappe le péché prépare aussi, dans le dessein de Dieu, la conversion et le salut du pécheur. La souffrance qu'engendre le péché manifeste la sainteté de la loi divine, mais elle est aussi le moyen dont Dieu se sert pour faire rentrer en lui-même l'homme qui a désobéi à sa volonté, pour réveiller sa conscience, pour faire jaillir en lui la source de la repentance, pour le contraindre à écouter la question que Dieu lui pose et qui est la question essentielle de sa vie.

Le Christ aurait-il pu vivre dans l'intimité des hommes dont la Bible raconte l'histoire sans discerner aussitôt, à supposer que le contact avec les âmes vivantes ne le lui eût pas pleinement révélé, cette valeur nouvelle de la souffrance?

Pourquoi souffres-tu, Jacob? Pourquoi connais-tu l'amertume de l'exil loin de la terre natale et

(1) *Ezéchiel* 18 : 23.

(2) *Ezéchiel* 18 : 30-32.

(3) *Osée* 14 : 1-2.

les durs labeurs au pays du refuge et la crainte que ton frère trompé par toi veuille se venger et les déchirements répétés de ton cœur paternel.

— C'est parce que tu as péché, oui certes! Mais ce n'est pas seulement *parce que* tu as péché. C'est aussi *pour que* ta souffrance te fasse entreprendre dans les profondeurs de ta propre vie, le voyage auquel tant d'hommes se refusent à jamais consentir; c'est pour que tu apprennes à écouter les appels que le Dieu de tes pères t'adresse, à accepter ses exigences et ses promesses, à marcher par la foi et à devenir, au creuset de l'épreuve, un père des croyants.

Pourquoi souffres-tu, David? Pourquoi voyons-nous gisant sur le sol, pleurant à la pensée que ton enfant va mourir? Pourquoi dois-tu t'enfuir devant ton fils révolté? Pourquoi t'entendons-nous gémir : « Je suis dans une grande angoisse. Oh! tombons entre les mains de l'Éternel, car ses compassions sont immenses; mais que je ne tombe pas entre les mains des hommes » (1).

— C'est parce que tu as péché, oui certes! Mais ce n'est pas seulement *parce que* tu as péché. C'est aussi *pour que* ta souffrance accomplisse en toi son œuvre de purification, qu'elle prépare en toi le

(1) II Samuel 24 : 14.

---

chemins du Seigneur, c'est pour que Dieu puisse t'annoncer l'allégresse et la joie, te rendre la joie de son salut, en agréant en sacrifice ton cœur brisé et contrit (1).

En combien de héros de l'Ancienne Alliance Jésus a-t-il pu entendre cette réponse à leurs pourquoi? Réponse dont la vérité est mise en lumière dans des existences individuelles, mais aussi dans la vie collective des tribus ou de la nation. Les interminables épreuves qui frappent Israël entre son départ de la terre de servitude et son arrivée au pays de la délivrance sont la sanction de ses désobéissances et de son incrédulité; mais elles l'acheminent, par une voie douloureuse, vers une intelligence nouvelle des promesses de son Dieu et de la vocation que Celui-ci lui adresse. Les temps de troubles et d'oppression qui marquent, après l'établissement des Hébreux en Canaan, la période des Juges, apparaissent comme le châtement d'une idolâtrie à quoi le peuple ne cesse de succomber; mais ils déterminent, dans l'âme collective d'Israël, des retours au culte du vrai Dieu qui rendront possible, au sein du peuple élu, une purification croissante de la foi.

Ce dessein miséricordieux de Dieu, qui éclate

---

(1) *Psaume* 51 : 10, 14, 19.

dans la souffrance, fruit du péché et châtement péché, met dans l'histoire d'Israël des clartés rélatrices. Nous les retrouvons dans l'enseignement de Jésus. Il suffit de se référer, sur ce point, à la parabole de l'enfant prodigue. Il souffre, ce prodigue, ce joyeux débauché d'hier devenu l'affaibli d'aujourd'hui. Et sa souffrance est son châtement. Mais elle est beaucoup plus encore. Parce qu'il souffre de la faim, il est conduit à rentrer en lui-même, à retrouver, au-delà des souvenirs impitoyables de sa vie de plaisirs, l'image, longtemps effacée, de la maison paternelle. Et, dans la souffrance morale qu'elle lui cause, naissent en lui la conviction qu'il a péché et la décision de retourner au foyer de son enfance et de dire à son père : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils » (1).

L'accord parfait de l'enseignement de Jésus avec la révélation de l'Ancienne Alliance s'affirme ici avec une force singulière. Aux pourquoi des hommes qui souffrent, Jésus, comme la Bible d'Israël, répond d'abord : « Si vous souffrez certaines souffrances, n'est-ce pas à cause de votre péché ou du péché dont vous êtes solidaires ? Mais il ajoute aussitôt : « Si vous souffrez c

(1) *Luc* 15 : 11-24.

taines souffrances, c'est certainement *en vue* de votre salut. »

Ainsi « le châtement cesse d'être le sceau mis à la révolte et devient la prophétie de la miséricorde » (1).

Sont-ce là les seules réponses que Jésus ait pu entendre, dans la Bible, aux pourquoi de l'homme? Il en est une autre qui a retenti plus profondément encore dans son âme. La souffrance peut être, elle est en fait, très souvent le châtement du péché. La souffrance peut être, elle est toujours dans le dessein de Dieu un moyen de conversion et de salut. Mais elle peut être aussi, elle est, dans certaines existences, expiation d'un innocent pour les coupables.

Nous évoquions tout à l'heure l'émotion de Jésus lisant et relisant les paroles divines sur la souffrance. Mais comment pourrions-nous même entrevoir ce qu'il dut éprouver lorsque, pour la première fois, il entendit lire ou découvrit lui-même, dans le rouleau du prophète Esaïe, la page vraiment unique que l'Église chrétienne écoute, chaque Vendredi-saint, comme un cinquième évangile! Ah! ne soyez pas surpris que je veuille en citer pour vous les paroles essentielles :

(1) E. ROSTAN, *Ouvr. cit.*, p. 54.

*Il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos re-*  
 [gards,

*Et son aspect n'avait rien pour nous plaire.*

*Méprisé et abandonné des hommes,*

*Homme de douleur et habitué à la souffrance,*

*Semblable à celui dont on détourne le visage,*

*Nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait de lui*  
 [aucun cas.

*Cependant, il a porté nos souffrances,*

*Il s'est chargé de nos douleurs;*

*Et nous l'avons considéré comme puni,*

*Frappé de Dieu, et humilié.*

*Mais il était blessé pour nos péchés,*

*Brisé pour nos iniquités;*

*Le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur*  
 [lui,

*Et c'est par ses meurtrissures que nous sommes*  
 [guéris...

*L'Éternel l'a frappé pour l'iniquité de nous tous...*

*Parmi ceux de sa génération, qui a cru*

*Qu'il était retranché de la terre des vivants*

*Et frappé pour les péchés de mon peuple? (1).*

Ainsi, il y a des souffrances qui ne sont pas, pour celui qui est appelé à les accepter, le châtiment de son péché ou du péché d'autres hommes

(1) *Esaïe* 53 : 2-5, 7, 8.

---

---

dont il partagerait la responsabilité. Il y a des souffrances qui ne se révèlent pas, à qui les endure, comme les divines annonciatrices de la délivrance et de la vie. Il y a des souffrances par lesquelles s'accomplit une mystérieuse expiation, des souffrances que subissent des innocents à la place des autres... N'allons pas aujourd'hui plus avant sur la voie qui s'entr'ouvre devant nous. Redisons seulement qu'il y a là une réponse à des pourquoi que les hommes jettent à Dieu « du fond de l'abîme », une réponse qui a pénétré le Christ jusqu'au tréfonds de son être. L'heure viendra bientôt de voir comment elle éclaire pour nous le mystère de sa propre souffrance.

### III

Voilà donc des réponses... Rechercherons-nous si elles ne soulèvent pas à leur tour de nouvelles et redoutables questions? Cela nous éloignerait de notre propos. Mais nous devons nous demander si elles ont répondu à tous les pourquoi des hommes

de la Bible. Et il nous faut reconnaître qu'il n'a pas été ainsi.

Jésus vivant et revivant l'histoire de son peuple cheminant par la pensée à côté des héros de la Bible d'Israël, les a entendus adresser à Dieu des prières pour quoi qui sont demeurés sans réponse.

« Pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple ? » interroge Moïse. « Pourquoi ta colère s'enflamme-t-elle?... Pourquoi affliges-tu ton serviteur ? » (1).

« Pourquoi m'oublies-tu ? » demande le prophète. « Pourquoi dois-je marcher dans la tristesse, sous l'oppression de l'ennemi ? » (2).

« Tu es trop juste, Eternel, pour que je conteste avec toi », s'écrie Jérémie. « Je veux néanmoins t'adresser la parole sur tes jugements : pourquoi la voie des méchants est-elle prospère ? Pourquoi tous les perfides vivent-ils en paix ? » (3).  
Ailleurs, quel retour sur sa propre détresse : « Pourquoi ma souffrance est-elle continue ? Pourquoi ma plaie est-elle douloureuse et ne veut-elle pas se guérir ? Pourquoi suis-je sorti du sein maternel pour voir la souffrance et la mort de mon peuple ? » (4).

(1) Exode 5 : 22; 32 : 11; Nombres 11 : 11.

(2) Psaume 42 : 10.

(3) Jérémie 12 : 1.

(4) Jérémie 15 : 18; 20 : 18.

Questions tragiques auxquelles fait écho le prophète Habakuk : « Pourquoi me fais-tu voir l'iniquité et contemples-tu l'injustice? Pourquoi l'oppression et la violence sont-elles devant moi? » (1).

Mais voici Job enfin, Job surtout, avec les pourquoi qu'il jette à son Dieu et qui semblent ne rencontrer que le silence. Quelles résonnances ils éveillent dans nos cœurs!

*Pourquoi donne-t-il la lumière à celui qui souffre  
Et la vie à ceux qui ont l'amertume dans l'âme,  
Qui espèrent en vain la mort,  
Et qui la convoitent plus qu'un trésor,  
Qui seraient transportés de joie,  
Et saisis d'allégresse s'ils voyaient le tom-  
[beau (2).*

*Je dis à Dieu : Ne me condamne pas!  
Fais-moi savoir pourquoi tu me prends à partie!...  
Pourquoi m'as-tu fait sortir du sein de ma mère?...  
Pourquoi caches-tu ton visage,  
Et me prends-tu pour ton ennemi? (3).*

Il faudrait se donner le loisir de relire ici toutes ces paroles de flamme. Nous nous associerions tous à l'apostrophe que Kirkegaard adresse à Job :

(1) Habakuk 1 : 3.

(2) Job 3 : 20-22.

(3) Job 10 : 2, 18; 13 : 24.

« Tu n'as pas fraudé les hommes quand tout s'effondrait autour de toi : alors ta voix fut celle du souffrant, le cri de l'écrasé, la clameur de l'angoissé, et un apaisement pour tous ceux à qui la douleur clôt la bouche; tu fus le fidèle témoin de toute la détresse et de tous les déchirements que peut contenir le cœur, le porte-parole osant se plaindre « dans l'amertume de son cœur » et continuer à tester avec Dieu » (1).

Oui, Job apparaît bien comme le porte-parole de tous ceux qui se croient en droit de demander pourquoi ils souffrent. Et notons-le une fois de plus : ce n'est pas à des hommes faillibles, limités, pécheurs, que ces pourquoi s'adressent. C'est à Dieu, à Dieu que ces questionneurs entendent servir, et, sous le regard de qui ils ont conscience de vivre. Et à la lumière de Dieu ils ne sont pas conduits à reconnaître que leur souffrance est un châtement de leur péché ou du péché d'autrui qu'ils seraient appelés à expier. Alors pourquoi souffrent-ils?

Peut-être plus tard, dans le rayonnement de la souffrance sainte du Christ, serons-nous amenés à balbutier ou, plutôt, à pressentir une réponse à Dieu? Mais, à lire les Livres saints d'Israël, il semble bien que devant ces pourquoi Dieu garde

(1) KIRKEGAARD, *La Répétition*, Paris, Alcan, 1933, p. 101.

le silence ou que les paroles qu'Il prononce sont tout autre chose que l'explication demandée, et demandée souvent avec véhémence.

Quelle étrange révélation du silence de Dieu nous apporte en effet la Bible! Est-il permis de dire que, beaucoup plus que nous, Jésus a écouté ce silence et perçu ce dont il est plein? Mais il a entendu aussi les reproches que faisaient à Dieu les croyants d'Israël : « J'ai crié, et tu n'écoutes pas » (1). « Je crie et tu ne me réponds pas » (2). « Quand je crie, réponds-moi! » (3). « Dieu de ma louange, ne te tais point » (4). Et voici les avertissements des prophètes : « Dieu ne répondra pas » (5). « Ils crieront, je ne les écouterai pas » (6). Silence qui donne à ceux qui en ont conscience l'impression que leur Dieu se dérobe au regard de leur foi, qu'il se désintéresse de la misère des hommes qui veulent lui demeurer fidèles : « Pourquoi, ô Eternel, te tiens-tu éloigné? Pourquoi te caches-tu au temps de la détresse? » (7).

D'autre part, comment un Moïse, un Habakuk,

(1) *Habakuk* 1 : 2.

(2) *Psaume* 22 : 8.

(3) *Psaume* 4 : 2.

(4) *Psaume* 109 : 1.

(5) *Michée* 3 : 7.

(6) *Jérémie* 11 : 11; 14 : 2.

(7) *Psaume* 10 : 1.

un Jérémie, un Job, accueilleraient-ils, comme une réponse qui satisfasse leurs pourquoi, les paroles que parfois ils reçoivent de Dieu après l'avoir interrogé?

Dieu ne dit pas à Moïse pourquoi il « a permis le mal » à son peuple; Il lui fait entendre une promesse : « Je vous sauverai à bras étendus, et vous prendrai pour mon peuple et je serai votre Dieu » (1). Il ne lui donne pas davantage de raisons de l'affliction par laquelle il l'éprouve : « Je descendrai, et là je te parlerai » (2), se bornant à lui répondre. Il n'apporte à Habakuk aucune explication qui puisse apaiser l'angoisse de son âme. Quelques mots seulement auxquels l'auteur réservait une fortune singulière : « Le juste vivra par sa fidélité » (3).

Dieu n'apprend pas à Jérémie pourquoi sa souffrance est continuelle. « Si tu te rattaches à moi, lui dit-il, je te répondrai, et tu te tiendras devant moi; si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche » (4). Et Job? Les questions dont Dieu le presse ne lui donnent-elles la réponse à ses pourquoi? Oui, je sais que le tonnerre est une réponse, a écrit Kirkegaard

(1) *Exode* 6 : 5 suiv.

(2) *Nombres* 11 : 17.

(3) *Habakuk* 2 : 4.

(4) *Jérémie* 15 : 19.

explication, certaine, digne de foi, de première source, une réponse de Dieu, de lui-même et qui, même si elle foudroie, est plus magnifique que les commérages et les potins inventés par la sagesse humaine... »(1). Est-ce vraiment une explication, au sens où les pourquoi sont des pourquoi? Ces hommes, que nous avons entendus crier à Dieu, lui demander des causes, des raisons, qui mettent leur foi à l'aise, qui leur ôtent le droit d'avoir des doutes sur la justice, la puissance ou la sainteté de Dieu, ils voudraient recevoir un apaisement humain. Et c'est précisément ce que Dieu leur refuse. Il leur donne quelque chose de tout autre, il leur répond non par une explication mais par *sa présence*. Sa présence, qui est une révélation sans cesse nouvelle de son Être, et qui transfigure la souffrance et fait que les hommes qui demandaient *pourquoi* se découvrent tout à coup bien au-delà de leurs pourquoi, transportés dans un domaine où, comme l'écrivait récemment un publiciste catholique, « il ne peut plus être question de « dialectique » ni de « solutions », car toutes nos questions y reçoivent une Réponse qui n'est plus une *explication*, mais une *présence* » (2).

(1) KIRKEGAARD, *Ouvr. cit.*, p. 144.

(2) *Pourquoi la souffrance?* par A. M., dans la *Vie intellectuelle*, 10 juillet 1934, p. 55.

Présence éclairante, d'une lumière où les pour-  
s'évanouissent, à tel point que ce qui, vu du  
hors, semblerait devoir les provoquer, s'im-  
comme la seule décisive réponse.

#### IV

Ce que nous venons d'entrevoir après  
écouté les pourquoi de l'homme, les répons  
les silences de Dieu, le Christ l'a vu dans  
lumière parfaite. Il a su, lui, que la présenc  
Dieu dans une existence meurtrie par la  
france, par celle des autres aussi bien que  
celle de soi-même, vient « non point pour e  
quer, mais pour combler bien au-delà de ses li  
tout besoin d'explication » (1). Et déjà nou  
vons indiquer, avant de nous y arrêter plus  
guement dans la suite de notre étude, que,  
qu'il savait ainsi, il a dû acquérir une cor  
sance toute personnelle à l'heure la plus do  
reuse de sa passion. Lui aussi a jeté vers  
un pourquoi qui est demeuré sans réponse : «

(1) *Ibid.*, p. 55.

Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » (1). Et cette question poignante, qui retiendra bientôt notre méditation, semble n'avoir rencontré que le silence. Mais dans ce silence la présence du Père est venue dissiper les ténèbres qui avaient envahi l'âme du Fils. « Père, a-t-il pu dire, je remets mon esprit entre tes mains » (2), affirmation d'une présence qui, redisons-le encore, comble, bien au-delà de ses limites, tout besoin d'explication.

Aussi bien, au cours de son ministère, dans des circonstances précises, Jésus a-t-il cru ne pas devoir répondre.

Vous avez tous présent à la mémoire un épisode relaté par l'évangile selon saint Luc. Quelques personnes entretiennent Jésus de Galiléens massacrés sur l'ordre de Pilate. Il semble que sa réponse prévienne une question. « Croyez-vous, demande-t-il, que ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert de la sorte? Non, je vous le dis. Mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous également. » Et pensant à une catastrophe sans doute récente, qui avait ému l'opinion, Jésus ajoute : « Ces dix-huit personnes, sur qui est

(1) *Matthieu* 27 : 46.

(2) *Luc* 23 : 46.

tombée la tour de Siloé et qu'elle a tuées, croyez-vous qu'elles fussent plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Non, je vous le dis. Mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous également » (1).

Appel évident à la repentance, mais refus non moins évident d'établir des liaisons que, comme les interlocuteurs de Jésus, nous sommes toujours tentés d'instituer. Et, plus encore, affirmation implicite qu'aux pourquoi que suscitent tous les faits douloureux de l'existence humaine Dieu répond non par une explication, mais par la présence de Jésus qui, en lui-même, en ce qu'il est, fait et dit est un appel à la repentance, un jugement, une action de Dieu, une présence de Dieu.

A cet égard, un autre épisode du ministère de Jésus, que nous rapporte l'évangile selon saint Jean, est beaucoup plus explicite. Jésus vit, en passant, un aveugle de naissance. Ses disciples lui demandèrent : « Maître, est-ce le péché de ce homme ou celui de ses parents qui l'a fait naître aveugle ? » Jésus répondit : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché, mais il est né aveugle pour que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui » (2)

(1) *Luc 13* : 1-5.

(2) *Jean 9* : 1-3. Les mots « il est aveugle » sont sous-entendus dans le texte.

Qu'est-ce à dire? Sinon que les disciples ont à apprendre qu'à vouloir toujours saisir dans le péché la cause de la souffrance ils se trompent gravement, qu'à discuter au surplus des causes proches ou lointaines des épreuves qui frappent les hommes ils perdent leur temps et, plus encore, l'occasion d'acquérir une plus grande intelligence des desseins de Dieu. Il y a un silence à garder devant la souffrance des hommes, un silence qui rende possible le déploiement de l'action de Dieu et, tout d'abord, la manifestation de sa présence. Silence qui, pour Jésus, était plein d'amour et de prière. Silence que doivent observer ses disciples, non seulement pour éviter que leurs questions ou leurs explications oiseuses augmentent la souffrance de ceux qui souffrent, mais pour permettre à Dieu de les aider à recevoir, dans le don ineffable de Jésus-Christ, la révélation que peuvent leur apporter les pourquoi qui demeurent sans réponse.

Car, enfin, ils sont nombreux les pourquoi sans réponse. A ceux que nous avons entendus aujourd'hui, et que Jésus avait entendus avant nous, s'ajoutent tous les nôtres. Et que nous ne puissions y recevoir de réponse nous déconcerte tout d'abord. Mais « Dieu sait pourquoi, et cela doit nous suffire », ainsi que l'écrivait, après avoir cruellement souffert et tout près de la mort, une

admirable chrétienne. Comment était-elle arrivée à pouvoir dire *cela*? Parce qu'au milieu de ses grandes souffrances elle avait accueilli, comme réponse qui comble tous les besoins d'explication « la présence *constante* de Dieu, du Père qui aime et qui conduit jour après jour » (1).

Certitude rayonnante qu'un F. W. Roberts avait vue, lui aussi, s'affermir au milieu d'insupportables souffrances. « Je ne suis qu'un enfant qui élève la voix dans les ténèbres, disait-il, et qui n'a d'autre langage que ses cris; toutefois, les ténèbres ne me font pas peur. Nous sommes entourés de mystères effrayants; mais Dieu est là, et il éclaire la nuit la plus sombre ? » (2).

Que conclure de ces réflexions?

C'est que *nos pourquoi sans réponse* nous pousse à réfléchir, pour peu que nous fassions l'effort de nous recueillir et de méditer, en face d'une question de la question qui est au terme de tous nos chemins : la vie humaine a-t-elle un sens? L'homme qui naît, qui vit, qui souffre, parfois sachant pourquoi, mais souvent l'ignorant, est-il en marche vers une destinée? Question qui conduit à une autre.

(1) *Dieu sait pourquoi*, Lettres de Suzanne HOFFMANN DE VISME, Genève, Editions Labor, 1934, p. 99, 44.

(2) Cité par E. ROSTAN, épigraphe des *Etudes sur Souffrance*.

---

---

la question vraiment dernière, à celle à quoi, en définitive, est suspendue toute notre vie, à la question de Dieu. « Toute vie, dit un théologien contemporain, est une flèche indicatrice tendue vers Dieu... » (1). Et il écrit ailleurs : « En toute vie, dans toute la vie, beaucoup plus que nous ne le supposons, se cache un mouvement secret, inouï, vers « l'autre rive » (2). N'est-ce pas là ce que nous font peu à peu découvrir les pourquoi sans réponse et ce que nous amènent à pressentir les silences de Dieu et le silence même du Christ? N'est-ce pas là, surtout, ce que nous sommes conduits à entrevoir lorsque, nous approchant d'hommes qui, bien avant nous, n'ont pas reçu de réponse, nous les voyons marcher sur les chemins de la terre, accompagnés d'une *présence* qui surmonte leurs pourquoi et fait éclore, dans leur existence meurtrie et douloureuse, la fleur divine de la joie?

---

(1) Ed. THURNEISEN, *Dostoïewski ou Les confins de l'homme*, Paris, Editions *Jc Sers*, 1934, p. 128.

(2) *Ibid.*, p. 97.

II

JOIE DES HOMMES  
ET JOIE DES ANGES

## JOIE DES HOMMES ET JOIE DES ANGES

Quel livre étrange que la Bible! Nous ne pouvons l'ouvrir — ne l'avons-nous pas vu dès le début de cette étude? — sans y rencontrer des hommes qui gémissent, qui souffrent, qui exhalent leur douleur. Et dès que nous prêtons l'oreille à leur plainte, à côté d'elle, et parfois mélangé à elle, nous entendons un chant de joie. La tristesse pesante d'existences asservies au péché et à la souffrance côtoie la joie de vies ouvertes à la lumière et à la paix de Dieu. Au cœur même de la détresse humaine s'affirme une soif inextinguible de bonheur. La Bible nous montre l'homme, cet homme dont nous avons entendu les pourquoi, saisir toutes les joies qui s'offrent à lui. Elle nous enseigne que s'il y a des joies mauvaises et maudites, il en est de voulues de Dieu et de bénies par Lui. Elle fait plus encore : elle nous révèle,

au-delà des joies humaines, une joie surnaturelle que Dieu donne parfois comme une grâce et, par le Christ, elle nous fait entendre une vocation à la joie parfaite.

Essayons d'écouter et d'accueillir ce message

## I

Nous avons évoqué Jésus, cheminant, dans le monde de la Bible, à côté des hommes qui souffrent. Avec quel cœur attentif il devait recueillir au milieu de tant de gémissements et de larmes le signe que, sur la longue route suivie par son peuple, la joie avait, malgré tout, répandu son parfum!

C'est de joies humaines, toutes simples, saines et fortes, que la Bible parlait à Jésus. « Un cœur joyeux est un bon remède », dit un proverbe d'Israël (1). Mais qu'est-ce qui, dans la vie de ces hommes de la Bible, met de la joie au cœur?

« Comme la fiancée fait la joie de son fiancé », dit le prophète, « ainsi tu feras la joie de ton

(1) *Proverbes* 17 : 22.

Dieu » (1). N'écoutons pour l'instant que les premiers mots de cette magnifique promesse. Elle est douce et merveilleuse, aux yeux du prophète, la joie des fiançailles, puisqu'il voit en elle l'image de celle de Dieu!

Puis, quand le foyer s'est fondé, la joie de l'amour humain n'est pas seulement légitime. Le Deutéronome la présente comme une loi divine (2) que confirment les Proverbes: « Fais ta joie de la femme de ta jeunesse (3). Et lorsqu'au foyer naît un fils le cœur du père est comblé de joie (4) !

Le travail fécond est aussi un élément de bonheur. Il est naturel qu'on se réjouisse quand la moisson est bonne (5), quand abondent le froment et le raisin (6). La Bible trouve même normal que « le vin réjouisse le cœur de l'homme » (7), en particulier dans les fêtes, religieuses autant que nationales, qui ont toujours tenu une si grande place en Israël (8). L'une des plus solennelles ne fut-elle pas, au retour de l'exil, la dédicace des murailles de Jérusalem rebâties par Néhémie? « On

(1) *Esaïe* 62 : 5.

(2) *Deutéronome* 24 : 5.

(3) *Proverbes* 5 : 18.

(4) *Jérémie* 20 : 15.

(5) *Esaïe* 9 : 12.

(6) *Psaume* 4 : 8.

(7) *Psaume* 104 : 15.

(8) Voir par ex. *I Chroniques* 29 : 22.

offrit ce jour-là de nombreux sacrifices et on se livra aux réjouissances, car Dieu avait donné au peuple un grand sujet de joie. Les femmes et les enfants se réjouirent aussi, et les cris de joie de Jérusalem furent entendus au loin » (1). Emouvant accomplissement de la prophétie de Jérémie annonçant le rétablissement d'Israël :

*Alors les jeunes filles se réjouiront à la danse,  
Les jeunes hommes et les vieillards se réjouiront*

*[aussi]*  
*Je changerai leur deuil en allégresse et je leur*

*[consolerai]*  
*Je leur donnerai de la joie après leurs cha-*  
*[grins » (2)*

Jésus voit les hommes de la Bible accueillir ces joies humaines comme des bénédictions de Dieu. Et certes ils en connaissaient d'autres, ne laissant dans leur cœur qu'un goût de cendres (3), et leur attirant le reproche du prophète Amos : « Vous vous réjouissez de ce qui n'est que néant ! » (4). Joies que Dieu ne peut pas bénir, parce qu'elles sont égoïstes ou impures, joies qui laissent une souillure sur ce mot si beau, si difficile à définir.

(1) *Néhémie* 12 : 43.

(2) *Jérémie* 31 : 13.

(3) Cf. *Ecclésiaste*, 2.

(4) *Amos* 6 : 13.

— les dictionnaires, à cet égard, sont bien décourageants, — mais qui implique tout au moins l'accord profond de nous-mêmes avec nous-mêmes, avec notre vie, et la conscience d'une exaltation de tout notre être dont nous ne savons pas toujours d'où elle vient (1). Mais ces joies mauvaises ne pouvaient voiler, aux yeux de Jésus, la beauté des joies bénies de Dieu, qui éclairèrent et adoucèrent la vie, souvent si dure, des fils d'Israël.

D'autant plus que Jésus a connu des joies humaines, celles des hommes au milieu de qui il vivait, et ses propres joies.

Nous le verrons bientôt « ému de compassion », au spectacle de la peine des hommes. Son émotion ne devait pas être moindre à la vue des joies les plus familières. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire ses paraboles. La joie d'une humble femme, retrouvant dans les balayures de sa cuisine la pièce de monnaie qu'elle a perdue, éveillait un écho dans son cœur. Il lui arrivait de rencontrer, dans les sentiers de la Galilée, un berger portant sur ses épaules une brebis épuisée et lui criant de loin : « Réjouis-toi avec moi, j'ai trouvé la brebis que j'avais perdue », et il partageait le bonheur

(1) Cf. Karl BARTH, *Joie et Douceur*, dans le *Oulte rationnable*, Paris, Éditions *Je Sers*, 1934.

de cet homme de toute la puissance de son affection. Comme il comprenait aussi qu'on célébrait, dans la joie toute humaine d'un repas familial, le retour au foyer de son enfance d'un fils dont la vie de désordre avait longtemps affligé son père (1) ! Au surplus, n'a-t-il pas honoré de sa présence un joyeux repas de noces (2) ?

Ainsi semble-t-il nous dire : il est bon que, dans leur existence de labeur et trop souvent de souffrance, les hommes connaissent des joies qui sont un commencement de réponse à leur constante recherche du bonheur. Bien loin donc de condamner cette recherche, il la légitime.

Pourquoi la condamnerait-il, puisqu'il ressentait lui-même certaines des joies qui ont pour nous le plus de prix ?

Me reprochera-t-on de commettre un excès de subjectivisme si je dis que Jésus a connu les joies d'un enfant aimé et heureux ? Ce n'est pas là pure hypothèse. Marie a pu, comme Jean-Baptiste, éprouver un trouble profond en voyant son fils donner à sa messianité un caractère très différent de celui auquel elle s'attendait ; elle n'en a pas moins été Marie, la Mère du Sauveur, et nos évangiles pourraient ne pas s'ouvrir par ce qu'on

(1) *Luc* 15.

(2) *Jean* 2 : 1 *sulv.*

appelle l'évangile de l'enfance, nous ne nous en sentirions pas moins obligés, par tout ce que nous savons de Jésus, de croire qu'au début de sa vie un grand amour maternel a éveillé son cœur à la joie d'être enveloppé et pénétré de tendresse.

Au surplus, son amour des enfants, sa connaissance des motifs profonds qui font d'eux les modèles de quiconque veut entrer dans le Royaume de Dieu suffisent à nous révéler combien, parmi ses souvenirs d'enfant, celui de ses premières joies gardait tout son parfum.

Dans ses années d'activité, ce sont les joies de l'amitié qui semblent avoir mis le plus de douceur. Comme son cœur d'adolescent avait dû s'émouvoir de la tendresse de David et de Jonathan et des dures épreuves qui l'avaient traversée ! Il était appelé, lui, à ressentir la douleur de l'amitié reniée ou trahie, mais il en a connu la joie vivifiante, et grâce à la fidélité, jusqu'au pied de la Croix, du disciple bien-aimé, d'une Marie-Madeleine, de quelques humbles femmes, l'amitié humaine, dans les dernières heures, ne lui a pas totalement manqué.

« Les amis de l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux ? » (1) répondit-il un jour à des pharisiens qui reprochaient à ses dis-

(1) *Marc 2 : 19.*

ciplés de ne pas observer les mêmes jeûnes que les leurs. Ne découvrez-vous pas, à la lumière de cette parole, la force et la beauté des liens qui dès leur réponse à son appel, attachèrent à Jésus un Pierre, un Jacques, un Jean, d'autres encore, et l'unirent à eux? D'autres affections vinrent encore à lui. A aucune cependant, au témoignage de l'Évangile, il ne semble avoir répondu comme celle des trois compagnons inséparables de ses heures de transfiguration aussi bien que de détresse. Comme Jésus est homme, vraiment homme dans ses amitiés, dans la primauté accordée aux unes sur les autres, dans la confiance qu'il leur témoigne, dans l'appui qu'il leur demande! Il nous est bon et même nécessaire, avant de le voir aux prises avec la souffrance, d'apprendre de l'Évangile que, dans sa vie, des joies humaines ont marqué leur rayonnante douceur.

## II

Les croyants de l'Ancienne Alliance savaient que la bénédiction de Dieu reposait sur les joies pures et saines de leurs foyers et de leurs labeurs.

---

Pour eux, toutefois, au-dessus des joies de la terre, si conformes soient-elles à l'ordre voulu de Dieu, il y avait la joie, le bonheur dont Dieu est la source et, si l'on peut dire, l'objet. Les joies humaines pourraient être une compensation aux peines et aux douleurs d'ici-bas et rester en marge d'une piété triste et morose. Tel n'est pas le cas pour les hommes de la Bible. Les souffrances qui châtient leur péché et les préparent à entendre les appels de Dieu n'empêchent pas leur piété, lorsqu'elle demeure enracinée dans l'obéissance de la foi, d'être joyeuse. Essayons d'accorder nos âmes à cette joie religieuse qui chante dans les Livres saints d'Israël.

« Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources du salut », disait Esaïe » (1). La joie, en effet, est, tout d'abord, une promesse de Dieu. « La joie de l'Eternel sera votre force » (2), promettaient Néhémie et Esdras aux Juifs revenus de l'exil. Mais cette promesse est également un ordre : « Justes, réjouissez-vous en l'Eternel » (3), chantent à maintes reprises les psalmistes. Et sans doute avons-nous quelque peine à comprendre qu'aux croyants pour qui « la joie est semée » (4), parce

---

(1) *Esaïe* 12 : 3.

(2) *Néhémie* 8 : 10.

(3) *Psaume* 32 : 11.

(4) *Psaume* 97 : 11.

que leur cœur est droit, elle puisse être présente. N'est-ce pas justement la preuve que la joie véritable, la *joie en Dieu*, a une qualité unique, la distingue radicalement des plus pures joies humaines, et qu'elle peut et doit être présente là même où semble régner encore la souffrance ?

Au moment où Jérémie va jeter à Dieu pourquoi douloureux que nous avons entendu sonner au fond de nous-mêmes, il proclame la joie : « J'ai recueilli tes paroles et je les ai dites ; tes paroles ont fait la joie et l'allégresse de mon cœur » (1).

Le livre des Psaumes est significatif à cet égard. Il constate le bonheur que Dieu accorde à ceux qui, se confiant à Lui, témoignent leur foi par leur obéissance à sa volonté. Vous vous souvenez de ces admirables paroles du psaume I<sup>er</sup> :

*Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants*

*Qui ne s'arrête pas sur la voie des pécheurs,*

*Et qui ne s'assied pas en compagnie des moqueurs,*

*Mais qui trouve son plaisir dans la loi de l'Éternel*

*Et qui la médite jour et nuit !*

*Il est comme un arbre planté près d'un cours d'eau*

[d]

(1) Jérémie 15 : 16.

Qui donne son fruit en sa saison  
Et dont le feuillage ne se flétrit point (1).

« Heureux l'homme qui place en l'Eternel sa confiance », dit un autre psaume (2). Et dans ce bonheur de la foi est impliquée la joie du pardon :  
Heureux celui à qui la transgression est remise,  
A qui le péché est pardonné !

Heureux l'homme à qui l'Eternel n'impute pas  
[l'iniquité,  
Et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude (3).

Les prophètes d'Israël nous placent devant une expérience semblable. Ecoutez encore Habakuk :

J'ai entendu... Et mes entrailles se sont émues.  
A cette voix, mes lèvres frémissent,  
Mes os se consomment,  
Et mes genoux chancellent :  
En silence, je dois attendre le jour de la détresse,  
Le jour où l'oppresseur marchera contre le peuple...  
Toutefois, je veux me réjouir en l'Eternel,  
Je veux me réjouir dans le Dieu de mon salut (4).

Comme ils soupirent après cette joie, ceux qui, l'ayant possédée, ont laissé le péché la leur ravir ! La nostalgie qu'ils en éprouvent s'exprime jusque

(1) Psaume 1 : 1-3.

(2) Psaume 40 : 5. Cf. Ps. 2 : 12; 84 : 13.

(3) Psaume 32 : 1-2.

(4) Habakuk 3 : 16, 18.

dans leur confession : « Annonce-moi l'allégresse et la joie, intercède David, et les os que tu as brisés se réjouiront... Rends-moi la joie de ton salut » (1)

D'où vient la qualité si rare de cette joie qu'on ne peut en croire les psalmistes, rayonne du croyant qui regarde à Dieu ? (2) Elle jaillit de la certitude que le Dieu à qui Israël a voué sa foi est... Dieu. Entendez la magnifique exhortation du Psaume 100 :

*Poussez vers l'Eternel des cris de joie,  
Vous tous habitants de la terre !  
Servez l'éternel avec joie,  
Venez avec allégresse en sa présence !  
Sachez que l'Eternel est Dieu ! » (3)*

Relevons les mots : *en sa présence*. Les croyants d'Israël ne sont pas certains seulement que Dieu est là ; ils se savent *devant Lui*. Et cette présence que nous avons vue être la réponse décisive de Dieu aux pourquoi humains, est aussi le motif profond de la joie religieuse : « Heureux celui qui te admets en ta présence ! » (4). « J'ai connu l'Eternel sous mes yeux : quand il est à ma droite, je ne chancelle pas. Aussi mon cœur

(1) Psaume 51 : 10, 14.

(2) Psaume 34 : 6.

(3) Psaume 100 : 1-3.

(4) Psaume 65 : 5.

---

---

dans la joie, mon esprit dans l'allégresse... Il y a d'abondantes joies devant ta face » (1). Ainsi exulte le psalmiste, et Sophonie, du même accent de triomphe, affirme à Jérusalem la présence de Dieu :

*Pousse des cris de joie, fille de Sion !*

*Pousse des cris d'allégresse, Israël !*

*Réjouis-toi et triomphe de tout ton cœur, fille de*  
*[Jérusalem !*

*...L'Eternel, ton Dieu, est au milieu de toi comme*  
*[un héros qui sauve (2).*

Si radieuse, cependant, que soit cette joie de la présence de Dieu, les prophètes se font parfois les annonciateurs d'une joie plus grande encore, où l'allégresse des hommes sera l'écho de celle de Dieu :

*Réjouissez-vous et soyez toujours dans l'allégresse*

*A cause de ce que je vais créer ;*

*Car je vais créer Jérusalem pour l'allégresse*

*Et son peuple pour la joie.*

*Je ferai de Jérusalem mon allégresse*

*Et de mon peuple ma joie (3).*

Parler de la joie surnaturelle des justes et des

---

(1) *Psaume* 16 : 8, 9, 11.

(1) *Sophonie* 3 : 14, 17.

(3) *Esaïe* 65 : 18-19.

prophètes d'Israël est, à coup sûr, légitime. Nous avons-nous le droit de parler de la joie du Christ non plus des joies humaines qu'il a éprouvées dont il a été le témoin, mais de sa *joie en Dieu* ? N'est-ce pas tenter de pénétrer dans un sanctuaire au seuil infranchissable ? Pécheurs, pouvons-nous entrevoir ce qu'a été la joie de l'âme parfaite et sainte ? Hommes, nous est-il permis de dire que ce soit de la joie de celui que seul connaît le Père, parce qu'il est le Fils ? (1). Ici encore, venons-nous qu'en Jésus, « semblable en toutes choses à ses frères » (2), mais sans péché, le mystère de l'Incarnation met toute une part de sa joie intérieure hors de notre atteinte, nous la rendant incompréhensible.

Son humanité demeure cependant aussi réelle que sa divinité. Et c'est en elle que nous pouvons et devons essayer d'entrevoir ce que lui-même, dans son témoignage de saint Jean, appelait *sa joie* (3).

Avez-vous jamais remarqué que la joie de Jésus semble l'avoir préparé à rencontrer certaines épreuves et souffrances ? La joie ineffable du baptême précède les luttes de la tentation. Celle que lui cause la réprobation immédiate, d'une si totale confiance, à son

(1) *Matthieu* 11 : 27.

(2) *Hébreux* 2 : 17.

(3) *Jean* 15 : 11.

mier : « Suivez-moi » précède l'épreuve des premières oppositions. La joie d'entendre, de la bouche de Pierre, la confession de la foi apostolique précède la confiance douloureuse des souffrances nécessaires.

Songez aussi au frémissement de joie que Jésus connaissait au moment où, par sa parole, s'accomplissait une grande délivrance ? Evoquez sa joie lorsqu'il voit le paralytique se lever, le lépreux purifié, l'aveugle regarder, lorsque l'homme malade depuis trente-huit ans, rencontré à la piscine de Béthesda, l'homme « qui n'avait personne » (1), prend son lit et marche ! Est-il possible que nous ne présentions pas — oh ! de très loin, je le sais — quelque chose de sa joie lorsqu'il voit venir à lui une pauvre créature humaine dont la foi, si chancelante qu'elle soit encore, saisit le salut de Dieu ? Pouvoir attester à la pécheresse : « Tes péchés sont pardonnés, va en paix » (2), quelle joie dont, trop souvent, la réalité demeure voilée à nos yeux !

Ne croyons pas que dans cette joie de Jésus il y ait eu je ne sais quelle recherche de lui-même ou l'orgueil du succès ! Notre foi en sa sainteté parfaite exclut semblable pensée. Mais point n'est besoin de faire appel à l'affirmation que Jésus a été

(1) *Jean* 5 : 7.

(2) *Luc* 7 : 48.

sans péché. A vivre dans le rayonnement de joie, nous éprouvons sa totale pureté et son désintéressement. Elle est communion avec la joie de ceux qui, par lui, reçoivent la délivrance. Elle est joie de voir des hommes revenir à Dieu et naître à la vie d'en haut.

Notez enfin l'accent de joie triomphante dans plusieurs des paroles de Jésus. « Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ? » demande-t-il à ses disciples. « Voici, je vous le dis, levez les yeux et regardez les champs qui déjà commencent à blanchir pour la moisson » (1).

Quelle joie victorieuse dans sa réponse aux envoyés de Jean-Baptiste : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (2) dans cette saisissante déclaration : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair ! » (3). « En ce moment même, ajoute l'Évangile de saint Luc, l'Esprit saint le fit tressaillir de joie. Quelle est la joie sacrée dont il exulte ? Écoutez : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre

(1) *Jean* 4 : 35.

(2) *Luc* 7 : 22.

(3) *Luc* 10 : 18.

---

---

de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce tu les as révélées aux enfants. Oui, Père, je te loue de ce que tu l'as voulu ainsi. Toutes choses m'ont été données par mon Père et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, ni qui est le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler. » (1) Joie qui semble avoir sa source dans l'éternité et qui jaillit de l'humanité du Fils et de la certitude que, connu du Père et le connaissant, il a reçu de lui mission de le révéler à ceux qui viennent à lui avec l'humilité et la confiance de l'enfant.

Nous sommes ici sur un sommet. Comme Jésus descendit de la montagne de la transfiguration, où sans doute aussi il avait connu la joie, nous devons regagner la plaine où les disciples marchent dans la poussière des chemins. Jésus les a-t-il appelés à la joie, eux aussi ? Et, si oui, à laquelle ?

### III

L'Évangile nous invite à regarder la souffrance, nous l'avons dit déjà et nous y reviendrons bientôt.

(1) *Luc* 10 : 21-22.

La joie n'en est pas pour cela moins vivante au cœur des hommes qui répondent à l'appel de Jésus ou reçoivent de lui la guérison de leur corps ou salut de leur âme.

Même où elle n'est pas mentionnée, on la devine au parfum qu'elle répand. L'Évangile s'ouvre d'ailleurs par l'annonce d'une grande joie pour tout le peuple (1). Elle s'affirme, tantôt douce tantôt puissante. Et nous verrons que, dans le souvenir des disciples, la promesse d'une joie plus grande encore demeura liée aux heures les plus sombres de la Passion.

Assurément, la joie qui montait au cœur d'un grand nombre de ceux qui entendaient la bonne nouvelle prêchée par Jésus n'était pas toujours durable. Dans son explication de la parabole du semeur, Jésus parle d'hommes qui reçoivent la Parole avec joie (2), mais qui manquent de persévérance et rencontrent bientôt une occasion de chute. De tels hommes, Jésus en voyait chaque jour dans les multitudes qui venaient à lui pour l'entendre. Ils n'étaient pas les seuls, toutefois, il y avait ceux qui éprouvaient auprès de lui le sentiment merveilleux d'une tendresse sainte dont leur âme était l'objet, ou qui, tout d'un coup, se sentaient tra-

(1) *Luc* 2 : 10.

(2) *Matthieu* 13 : 20.

portés dans un air d'une pureté si pénétrante que toutes les poussières accumulées en eux par la vie étaient comme balayées.

Nous parlions de la joie de Jésus assurant un pécheur du pardon de Dieu, ou délivrant un malheureux possédé par l'esprit du mal. Mais pensez à leur joie à eux, les pardonnés, les purifiés, les guéris, les délivrés ! N'entendez-vous pas, en lisant les Evangiles, le battement plus rapide de leur cœur gonflé d'allégresse ? Les grandes joies humaines ne sont pas toujours celles qui chantent le plus fort. Il y avait ainsi, partout où Jésus passait, parlait et agissait, des joies silencieuses. Nous ne les reconnaissons qu'à leur parfum.

Le texte est parfois plus explicite. La vie des disciples avec le Maître est comparée par Jésus lui-même aux heures de joie et de fête que les amis d'un jeune homme sur le point de se marier passent avec lui avant la séparation (1). Les disciples ont eu, eux, un motif de joie que personne, sur la terre, n'a le pouvoir de leur ravir. Non pas, comme ils le croient au retour de la mission que Jésus leur a confiée pour éprouver leur foi, la joie d'accomplir des actes de puissance par quoi des démons sont chassés « au nom de Jésus », mais celle d'être nés au monde des réalités éternelles et d'être les fils du

(1) *Marc 2 : 18* suiv.

Royaume de Dieu. « Ne vous réjouissez pas, leu dit Jésus, de ce que les esprits vous sont soumis mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrit dans les cieux » (1).

Tout l'ordre de la grâce nous apparaît dans splendeur à travers cette parole. Ce n'est sans doute que beaucoup plus tard, après la mort et la résurrection de leur Maître, après l'effusion du Saint-Esprit, que les disciples en découvrirent la beauté. Et cependant à l'ouïe de ces mots de Jésus quelle allégresse a dû chanter au cœur de ces hommes ! Leurs noms sont désormais écrits dans les cieux ; ils ne sont plus des créatures périssables ils sont l'objet de l'amour éternel de Dieu.

C'est une joie semblable dont Jésus parle dans une courte parabole que vous avez tous présente à la mémoire. « Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache et dans sa joie il va vendre tout ce qu'il a et achète ce champ. » (2) Quel est l'enseignement offert à notre méditation par ces quatre lignes de l'Évangile ? Il est très clair. Le salut offert par Dieu à l'homme est quelque chose de si grand, de si magnifique, de si incommensurable à nos valeurs humaines, à ce que no

(1) *Luc* 10 : 20.

(2) *Matthieu* 13 : 44.

croyons être nos mérites, et de si inexprimablement beau que, lorsque ce salut nous est révélé par le Christ, la joie inonde notre âme, et nous n'avons et ne pouvons plus avoir qu'une pensée : renoncer à tout, s'il le faut, pour que ce salut, cette vie en Dieu devienne nôtre. Jésus a vu, tout près de lui, des hommes, des jeunes gens, quelques femmes, qui ont vécu cette parabole et dont la joie rayonnante a éclairé ses heures obscures. Peut-être mesurons-nous plus encore cette joie — *la joie au sens évangélique* — à sa véritable grandeur quand nous voyons s'éloigner de Jésus « tout triste », le jeune homme que Jésus aime et appelle à le suivre, et qui refuse la joie du salut (1).

Le Christ nous apparaît donc dans l'Évangile, comme un semeur de joie. Ne permettons jamais à d'autres aspects, non moins réels de la vie chrétienne de voiler cette vision. Tout ce que nous pourrons et devons dire de la souffrance du Christ et de notre communion à sa souffrance n'arrachera jamais de l'Évangile cette vérité essentielle : à savoir que Jésus a promis aux hommes la joie et le bonheur.

Mais quelle joie et quel bonheur ?

A cet égard il était difficile aux auditeurs de Jésus de se faire des illusions. Certes, nous l'avons

(1) *Marc 10* : 21-23.

noté déjà et nous ne saurions trop y insister, Dieu de l'Évangile, qui est le Dieu de toute Bible, bénit et sanctifie des joies terrestres qui sont douces au cœur de ses enfants. Mais le vrai bonheur, celui qui ne risque pas toujours de se briser comme verre au choc des dures réalités de la vie quotidienne, celui qui désaltèrera à jamais notre soif d'être heureux, a sa source ailleurs que dans les affections les plus saintes ou dans le labeur désintéressé et fécond. « Heureux le sein qui a porté », disait un jour à Jésus, du milieu de la foule, une femme qui venait de l'entendre. Il répondit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » (1). Accueillir la révélation de la parole de Dieu, apprendre d'elle à connaître Dieu, comme l'homme pécheur mais sauvé par grâce peut le connaître ici-bas, vivre dans l'obéissance à la vérité éternelle qui est l'éternel amour : voilà ce qui permet au disciple du Christ, dans les circonstances les plus diverses, voire les plus douloureuses de l'existence humaine, d'éprouver une joie, un bonheur dont on sait que, quelque part, un jour, il atteindra la perfection.

Et nous voici devant les Béatitudes ! Vous les connaissez tous et pourtant vous ne m'en voudrez

(1) *Luc* 11 : 27-28.

---

---

pas de relire ces paroles qu'au début de son ministère Jésus a fait entendre aux hommes altérés de bonheur :

« Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ! Heureux les affligés, car ils seront consolés ! Heureux ceux qui sont doux, car ils hériteront la terre ! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ! Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ! Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! Heureux les pacifiques, car ils seront appelés fils de Dieu ! Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux ! » (1).

Pour que de telles paroles chantent dans une âme avant de frapper les oreilles humaines, faisant retentir dans les cœurs comme une joyeuse sonnerie de clochers, il faut qu'elles jaillissent de la vie ! On l'a dit un jour : nous avons, dans les Béatitudes, le seul portrait véritable que les Évangiles nous aient laissé du Christ (2). Et, certainement, elles rendent témoignage — et quel témoignage ! — à la joie qui vivait en lui. Mais elles attestent aussi la certitude que Dieu veut donner aux

---

(1) *Matthieu* 5 : 3-10.

(2) FALLOT, *Le Livre de l'Action bonne*, Paris, Fischbacher, p. 45.

hommes ce que si souvent ils cherchent loin de lui le bonheur.

Bonheur présent ou bonheur futur ? Pour la terre ou pour l'au-delà de la mort ? Je n'hésite pas à répondre qu'il s'agit de l'un ou de l'autre. Que la consolation des humbles, de ceux qui cherchent ici-bas l'esprit de pauvreté, le rassasiement des affamés de justice, la vision de Dieu promise à ces hommes purs de cœur soient des joies dont les disciples de Jésus ne goûteront la plénitude qu'au par-delà la mort, cela ressort clairement de notre texte, des passages parallèles de l'Évangile de saint Luc et de maintes paraboles de Jésus, comme par exemple, celle du mauvais riche et de Nicodème (1). Le premier et le troisième Évangiles l'affirment même péremptoirement dans la neuvième Béatitude, qu'ils reproduisent en termes très proches et que nous n'avons pas encore lu : « Heureux serez-vous, lorsqu'on vous outragera et qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans les cieux... » (2) Mais toutes ces paroles du Christ n'en contiennent pas moins la promesse

(1) *Luc* 16 : 19-31.

(2) *Matthieu* 5 : 11-12; cf. *Luc* 6 : 22-23.

bonheur actuel pour ceux qui les reçoivent comme la charte de l'humanité nouvelle où l'on n'entre que par la foi.

Non pas que l'humilité, ou la soif de la justice, ou la pratique de la miséricorde et de la paix, ou les calomnies et les persécutions subies à cause du Christ soient *en elles-mêmes* des motifs d'être heureux! Qui oserait nier qu'elles signifient souvent peines et souffrances? Mais, au milieu de ces peines et de ces souffrances, la joie fait tressaillir les cœurs. Car les hommes nés dans la foi au Christ au monde des réalités éternelles savent désormais que Dieu est Dieu, que sa volonté sainte aura le dernier mot, que le péché et la douleur et la mort seront vaincus. Dès à présent, selon la parole du Christ, « le royaume des cieux est à eux », et sur leurs chemins d'angoisse, de détresse ou de dépouillement, rayonne une espérance certaine qui leur apporte le bonheur.

Ne pouvons-nous parler que d'espérance? L'affirmation d'un bonheur présent pour les disciples, le Christ lui-même nous la fait entendre, dans l'une des heures de lumière et de grâce où il a tressailli de joie. Il vient de prononcer les paroles que nous relisons tout à l'heure : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, ni qui est le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le ré-

véler ». « Et se tournant vers les disciples, ajoutant l'Evangile, il leur dit en particulier : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu » (1).

La joie des disciples du Christ, la joie qu'ils connaissent dès que leur foi les unit à lui, nous la découvrons ici dans sa cause profonde. Leurs yeux, leurs oreilles se sont ouvertes à ce que rois et prophètes, c'est-à-dire les hommes les plus puissants et les plus inspirés, ont souhaité, sans l'obtenir, de voir et d'entendre. Mais, parce que le Christ est venu, parce qu'il est là, au milieu d'eux, parlant, agissant, aimant, souffrant, délivrant, et donnant, ils voient, ils entendent. Que voient-ils ?

Un homme dont le regard, se posant un jour sur eux, les a enveloppés d'une tendresse qui lui a gagné toute leur confiance ? Un homme dont la parole a exercé sur eux une incomparable autorité ? Un homme entrant dans toutes les misères de ses semblables et y manifestant la puissance restauratrice de la vie ?

Oui, ils voient cet homme... Mais en lui, ils découvrent beaucoup plus encore, car ils peuvent l'approcher sans se sentir tout près d'

(1) *Luc* 10 : 22-24.

Dieu. D'autres hommes leur ont parlé de Dieu. Lui le leur donne. Là où il est, Dieu révèle sa présence. Sans qu'ils puissent reconnaître encore l'immensité du mystère devant lequel ils se trouvent lorsqu'ils voient le Christ ses disciples, si faibles, si lâches qu'ils se montreront un jour, pressentent qu'en lui est exaucée la prière que le prophète adressait à Dieu : « Oh ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais ! » (1). « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant » (2), confessent-ils par la bouche de Pierre sur le chemin de Césarée de Philippe. Ah ! comprenez-vous que Jésus leur ait dit : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez » ? Ce qu'ils voient les fait tressaillir de joie car, pour parler avec saint Jean, ils voient « la Parole faite chair » (3) et, avec saint Paul, « Dieu dans le Christ » (4).

Un temps viendra où ils se souviendront que leur Maître, leur annonçant son départ tout proche, leur avait dit : « Vous ne me verrez plus ». Quelle tristesse s'était emparée d'eux à cette pensée ! Leur joie allait-elle être à jamais submergée par la douleur ? Dieu leur retirait-il le don ineffable qu'il leur avait fait ? Mais non, ils

(1) *Esaïe* 63 : 19.

(2) *Matthieu* 16 : 16.

(3) *Jean* 1 : 14.

(4) *II Corinthiens* 5 : 19.

savent maintenant qu'il n'a semblé le reprendre pour le leur rendre vivant de la vie incorruptible. Et saint Jean entend en lui la promesse Maître adoré : « Vous êtes maintenant dans tristesse, mais je vous reverrai et votre cœur se jouira, et nul ne vous ravira votre joie » (1).

Ce devait être là, préparée par beaucoup souffrances, la joie parfaite (2).

#### IV

Est-ce encore la joie des hommes ? N'est-ce déjà la joie des anges ? Car il y a, au témoignage de Jésus, une joie des anges. Son âme qui vit de l'Invisible en perçoit les divines harmonies, et il n'est pas étonnant que ses paroles en portent l'écho.

Quand donc entonnent-ils leur chant de joie, ces êtres spirituels qui offrent sans cesse à Dieu, comme un sacrifice de louange et d'adoration, leur pureté et leur obéissance ? Nous ne pouvons le cerner

(1) *Jean* 16 : 22.

(2) *Jean* 15 : 11.

---

L'hymne angélique retentit dans le monde de la terre au moment où naît le Sauveur. Mais Jésus lui-même ne parle de la joie des anges que pour nous la montrer répondant toujours à la repentance d'un seul pécheur.

En vérité, devant un tel spectacle, il vaut la peine de méditer et de contempler. Un homme, un homme quelconque, représenté par la brebis perdue ou la drachme perdue de la parabole, est trouvé, atteint, saisi dans son péché par l'amour patient, persévérant de Dieu... Il se repent, ce qui veut dire : il accepte la condamnation que Dieu porte sur son péché et, en même temps, il se confie sans réserve à l'amour éternel qui l'a cherché — il le sait maintenant — jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. Ses parents, ses amis les plus proches peuvent tout ignorer de ce qui bouleverse sa vie, plus encore de ce qui la rend toute nouvelle. Mais le Ciel ne l'ignore pas, et les anges ont un frémissement de joie, car un homme vient de naître à la vie en Dieu.

Et la joie des anges est celle de Dieu lui-même. Déjà, vous vous en souvenez, le grand prophète de l'exil annonçait à Jérusalem qu'un jour elle ferait la joie de son Dieu (1). « Je ferai de Jérusalem mon allégresse et de mon peuple ma joie » (2),

---

(1) *Esaïe* 62 : 5.

(2) *Esaïe* 65 : 19.

avait-il encore mission de proclamer. Mais qu'elle est plus émouvante la joie du père de l'enfant prodigue, la joie de Dieu dont le cœur paternel accueille avec une infinie tendresse le pécheur repentant et appelle tous ses serviteurs fidèles à communier à sa joie !

Me reprochera-t-on de me laisser entraîner par je ne sais quelle dangereuse imagination ? Pourtant cette joie de Dieu, comme celle de ses anges nous est révélée par le Fils qui, « connaissant seul le Père », connaît seul aussi sa joie. Grâce à lui soient rendues de nous en avoir fait entrevoir la beauté !

Notre méditation nous rend présent un autre mystère, et c'est à quel point notre monde de la terre où triomphent encore le péché, la souffrance et la mort, est proche du monde des réalités éternelles, du monde invisible dont, tôt ou tard, chacun de nous franchira le seuil mystérieux. Deux mondes si proches l'un de l'autre que quand un âme accepte ici-bas le salut de Dieu la joie de Dieu et de Dieu lui-même communique à la joie de l'homme qui vient de naître de nouveau. Et si cet homme est fidèle, s'il met en œuvre, dans une vie d'obéissance et d'amour, les grâces reçues de Dieu, lorsque sonnera pour lui l'heure de délaisser les ombres de la terre pour la lumière du Ciel quel

parole l'accueillera ? « Entre dans la joie de ton Seigneur » (1). Joie de Dieu, joie du Christ, joie des anges, joie des hommes sauvés par grâce, toutes ces joies se fondront dans une glorieuse harmonie. Ce sera la joie pour l'éternité.

En ai-je dit assez pour montrer ce qui était aujourd'hui mon dessein que le Christ adresse aux hommes une magnifique vocation à connaître la joie ?

La joie serait-elle donc la fin suprême de l'homme ? Ni l'Ancien Testament, ni l'Évangile ne nous autorisent à le croire. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (2), a dit Jésus. Paroles dont l'écho se prolonge dans ces paroles de saint Jean : « Nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons ceci : quand ce que nous serons sera manifesté, nous serons semblables à Lui, parce que nous le verrons tel qu'Il est » (3).

Voilà la véritable fin de l'homme. Elle est de « connaître Dieu », ainsi que l'écrivait Calvin à la première page de son catéchisme (4). « La vie

(1) *Matthieu* 25 : 21.

(2) *Matthieu* 5 : 48.

(3) *I Jean* 3 : 2.

(4) *Le Catéchisme de Jean Calvin*, Paris, Editions Je Sers, 1934.

éternelle, disait le Christ dans sa prière sacerdotale, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé » (1). La vie éternelle est la fin suprême de l'homme, dans la connaissance parfaite de Dieu, de sa vérité, de sa sainteté et de son amour éternels.

Que cette vie où le disciple du Christ, sauvé par pure grâce, possédera la plénitude de la communion avec le Père et avec les frères, soit une vie dans la joie, comment pourrait-il en être autrement ? Et que, dès ici-bas, à en contempler par la foi le glorieux achèvement, à en discerner le premier jaillissement tout au fond de lui-même, le chrétien, quelles que puissent être ses peines et ses douleurs, connaisse une joie en Dieu qui le fait exulter à certaines heures, c'est là un fait auquel rendent témoignage d'innombrables croyants. Ils ont voulu, ils veulent être humblement fidèles à ce que leur Maître attend d'eux. Et voici qu'à la grâce de la fidélité Dieu ajoute parfois la grâce de la joie. Cela suffit pour qu'ils sachent de toute certitude que la religion vécue et prêchée par le Christ n'est pas une religion de la souffrance. Elle est la religion des hommes qui souffrent et en qui la souffrance, d'où qu'elle vienne, peut et doit devenir un appel de Dieu. Elle est la religion des

(1) *Joan 17* : 3.

hommes qui tressaillent de joie lorsque, dans leur souffrance, ils rencontrent le Christ.

Mais les hommes qui souffrent, le Christ les a rencontrés lui aussi. Comment les a-t-il regardés ? Que leur a-t-il dit ? Qu'ont-ils appris de lui dans leur détresse ? A répondre à ces questions nous consacrerons notre prochaine étude.

III

LE CHRIST  
DEVANT LA DETRESSE HUMAINE

## LE CHRIST DEVANT LA DÉTRESSE HUMAINE

Nous voici donc ramenés de la joie à la souffrance. Si les chants d'allégresse que nous ont fait entendre les hommes et les anges résonnent encore à nos oreilles, gardons-en précieusement l'écho tandis qu'avec le Christ nous allons confronter la détresse humaine.

Ce mot, je le sais, éveille en beaucoup d'entre vous de douloureuses impressions. Connus ou inconnus, visibles ou invisibles, assemblés dans ce sanctuaire ou écoutant de loin mes paroles, peut-être de la chambre où vous retient la maladie, vous sentez aussitôt la meurtrissure de vos misères, de vos blessures, mal fermées ou toujours saignantes, de vos angoisses. Laissez-moi vous dire la grande, la profonde sympathie qui, de mon cœur fraternel, va vers votre détresse.

Cependant, nous ne sommes pas ici, permettez-

moi d'y insister aujourd'hui encore, pour faire l'inventaire de nos souffrances, pour les regarder avec amertume ou dans la sérénité de la foi. Pas davantage n'avons-nous à rechercher quelle doit être notre attitude devant la souffrance des autres, qui, elle aussi, vient frapper nos cœurs comme une marée qui ne cesse jamais de monter. Le Christ devant la détresse humaine : tel est notre sujet. Pour en parler le moins indignement possible, nous n'avons qu'à prendre l'Évangile. Pussions-nous le lire non seulement avec des yeux qui voient et des oreilles qui entendent, mais avec une âme qui discerne les réalités invisibles et reconnaisse les approches de Dieu !

## I

Jésus-Christ a-t-il médité le problème de la souffrance ? Une remarque s'impose dont nous aurons à nous souvenir lorsque nous le verrons devant le mystère de sa propre souffrance.

Des trente-trois années que Jésus a vécues au milieu des hommes nous connaissons seulement le

peu que les Evangiles racontent. Ce peu est tout, en un sens, puisqu'il suffit à nous donner de Dieu et de notre salut la révélation que le Christ a reçu mission de nous apporter. Et cependant c'est bien peu quand nous pensons à tout ce que nous voudrions savoir. A lire les Evangiles, nous constatons que leurs auteurs n'ont pas jugé nécessaire de nous rapporter quantité de paroles du Maître ou de faits de son existence dont ils ont été les auditeurs et les témoins. Une simple ligne les résume : « Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses » (1), écrit saint Jean. Mais à côté de ce que les disciples ont vu et entendu, il y a tout ce qu'ils ont ignoré. Jésus leur a-t-il confié quelque chose de ses longues méditations au cours des années qui ont précédé son ministère public ? Un seul Evangile nous le montre, à douze ans, préoccupé des « affaires » de son Père (2). A-t-il jamais dit à ses disciples de quelle manière, alors ou plus tard, il avait envisagé la souffrance humaine ? Chaque jour, à Nazareth, il côtoyait des misères physiques ou morales, entendait les plaintes ou les gémissements de ceux qu'accable la détresse. Le problème de la souffrance s'est-il imposé à sa pensée et à sa conscience ? Devant ces questions, nous

(1) *Jean* 21 : 25.

(2) *Luc* 2 : 49.

ne pourrions faire que de vaines hypothèses, nous devons nous les interdire.

Et puis, pendant les mois ou les années qu'ils vécus dans l'intimité de Jésus, les disciples ont connu une infime partie de ce que nous devons peler — toute révérence gardée — sa vie intérieure. Dans ses longues heures de méditation solitaire, avant de reprendre l'écrasant labeur de ses journées, ou le soir, dans le grand silence de la nature, Jésus a-t-il sondé devant Dieu le poignant mystère de la souffrance ? La lumière qui était en lui — et qui n'est en aucun de nous — lui a-t-elle permis d'en découvrir le fond ? Rien ne nous autorise à le nier, rien non plus ne nous permet de l'affirmer.

Un fait nous paraît certain : le Christ a dit à ses disciples que ce qui devait les mettre à mesure d'accomplir, le moment venu, leur mission. A vrai dire, ils n'auraient pas été en état de comprendre plus que leur Maître ne leur a laissé entendre. Ils en ont eu si nettement conscience eux-mêmes par la suite que saint Jean nous traduit cette parole du Christ : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant » (1).

En fait, si, comme nous l'avons noté déjà, J

(1) *Jean* 16 : 12.

dénonce parfois dans le péché la cause de la souffrance, si, par exemple, il dit au malade qu'il vient de guérir à la piscine de Béthesda : « Tu as été guéri; ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire » (1), obligeant ainsi cet homme à reconnaître quel est, dans son cas à lui, la source profonde de son mal, dans l'immense majorité de ses rencontres avec la détresse humaine il s'abstient de toute explication. Pour lui, au témoignage des Évangiles, la souffrance est, non pas un problème à résoudre ou un scandale à dénoncer, mais un mal à combattre. Mieux encore, ce sont des hommes à délivrer.

Sans doute, avons-nous tous rencontré de ces personnes qui, parce qu'elles ont souffert, ont été conduites à une méditation incessante de la souffrance. Peut-être ignorent-elles tout des détresses qui en submergent d'autres qu'elles-mêmes ? A travers *leur souffrance*, elles ont découvert *la souffrance*, elles l'interrogent, elles prétendent lui arracher ses secrets. Quel contraste avec Jésus ! Ce qui est sans cesse présent à sa pensée, ce n'est pas la souffrance humaine, voire même la souffrance dans l'univers, avec l'angoisse de ne pouvoir lui assigner des causes qui satisfassent la conscience et apaisent les révoltes du cœur, ce sont des créatures de chair

(1) *Jean* 5 : 14.

et de sang qui traînent une existence de misère, des visages humains arrosés de larmes, des malheureux que les puissances démoniaques plongent dans d'inexprimables détresses, des pécheurs qui connaissent la souffrance poignante de leur séparation d'avec Dieu — et puis encore des hommes qui demeurent indifférents aux souffrances de leurs semblables, si même ils ne les font pas souffrir.

Ne nous laissons pas de le redire : Jésus a été un réaliste, et c'est au milieu d'hommes dont les corps souffrent, dont les cœurs saignent, que nous avons à le suivre maintenant.

Et, tout de suite, ce réalisme de Jésus s'affirme sous une forme précise : lorsqu'il y a des hommes qui souffrent, les institutions religieuses les plus respectables, les traditions les plus vénérables, même fondées sur un commandement de Dieu, sont reléguées au second plan.

Nul besoin que leur souffrance soit particulièrement vive. Il suffit qu'elle soit réelle. La faim peut provoquer une souffrance qui légitime la violation, non pas certes de la loi divine, mais de observances humaines que les théologiens d'Israël lui avaient surajoutées. Vous connaissez l'épisode de l'histoire évangélique auquel je me réfère :

« Il arriva, un jour de sabbat, que Jésus tra

---

versa un champ de blé. Les disciples, chemin faisant, se mirent à arracher des épis. Les pharisiens lui dirent : Pourquoi font-ils ce qui n'est pas permis pendant le sabbat ? Jésus leur répondit : N'avez-vous jamais lu ce que fit David, lorsqu'il fut dans la nécessité et qu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ; comment il entra dans la maison de Dieu, du temps du grand-prêtre Abiathar, et mangea les pains de proposition qu'il n'est permis qu'aux prêtres de manger, et en donna même à ceux qui étaient avec lui ? Puis il leur dit : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat, de sorte que le Fils de l'homme (ou : l'homme) est maître même du sabbat » (1).

Ainsi les nombreux préceptes rabbiniques, les insupportables défenses auxquelles avait donné lieu l'ordre de se reposer le septième jour (2) doivent céder devant la souffrance des hommes, alors qu'elle traduit simplement une exigence élémentaire de la vie.

A plus forte raison en est-il ainsi quand la vie mutilée doit être restaurée dans son intégrité. C'est ici que s'engage le conflit, plus aigu de jour en jour, entre Jésus et ses adversaires, qui n'ont cure

---

(1) *Marc* 2 : 23-28. Sur la traduction de ce passage, voir Henri Monnier, *La Mission historique de Jésus*, Paris, Fischbacher, 1906, pp. 73, suiv.

(2) *Exode* 20 : 10.

des détresses des hommes pourvu que des institutions peu à peu divinisées ne soient point ébranlées.

Jésus entre dans la synagogue de Capernaum. C'est un jour de sabbat. Il y rencontre un homme qui a « la main sèche », racontent les Évangiles, c'est-à-dire la main paralysée. D'après Luc, c'était sa main droite (1). La situation de l'infirmes était donc grave, d'autant plus grave que, selon une tradition recueillie par Jérôme, il était maçon (2). Mais relisons simplement le récit de Marc :

« Ils observaient Jésus pour voir s'il le guérirait le jour du sabbat; c'était afin de pouvoir l'accuser. Et Jésus dit à l'homme qui avait la main sèche : Lève-toi, là au milieu. Puis il leur dit : Est-il permis, le jour du sabbat, de faire du bien ou de faire du mal, de sauver une personne ou de tuer ? Mais ils gardèrent le silence. Alors, prenant ses regards sur eux avec indignation, et en même temps affligé de l'endurcissement de leur cœur, il dit à l'homme : Étends ta main. Il l'étendit, et sa main fut guérie » (3).

Comme Jésus apparaît *humain* dans cette rencontre avec la souffrance d'un inconnu. Scriboules pharisiens et docteurs de la loi ne voient en e

(1) *Luc* 6 : 6.

(2) Cf. H. Monnier, *Ouvr. cit.*, p. 103.

(3) *Marc* 3 : 2-5.

que l'occasion d'ergoter sur un des *cas* innombrables collectionnés, telles des fleurs desséchées, dans leur casuistique. Plus encore, elle leur offre l'occasion de discréditer comme violateur de la loi le jeune rabbi de Nazareth dont le peuple s'enthousiasme trop à leur gré. Qu'importent à Jésus ces hypocrisies et ces rancunes ? Il a devant lui un homme qui souffre. Cela seul compte et non pas le sabbat.

Ainsi, devant la détresse humaine, devant même une légère souffrance physique, le Christ ne consent pas à ce que des traditions, respectables en soi, contribuent à accroître la souffrance ou à en différer le soulagement. Quelle révélation de la valeur qu'il assigne à l'homme et du prix qu'il attache à sa vie !

Avant de se trouver en présence des détreesses humaines, le Christ entend leur appel. C'est vraiment une chose émouvante d'écouter, dans l'Évangile, les prières qui lui sont adressées pour ceux qui souffrent : « Seigneur, mon serviteur est couché à la maison, atteint de paralysie et souffrant beaucoup » (1). — « Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David, ma fille est cruellement tourmentée par le démon » (2). — « Maître, je t'en prie, porte

(1) *Matthieu* 8 : 6.

(2) *Matthieu* 15 : 22.

tes regards sur mon fils, car c'est mon fils que » (1). — « Ma petite fille est à toute extrémité. Viens, impose-lui les mains, afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive » (2). — « Si tu peux quelque chose, viens à notre secours, aie compassion de nous ! » (3). — « Seigneur, descends avec moi, car mon enfant meure » (4). Appels pathétiques qu'apportent à Jésus, comme au suprême recours, les hommes ou femmes persuadés qu'il est capable de guérir ceux qu'ils aiment.

Les malheureux arrêtent eux-mêmes Jésus sur son chemin ou le suivent, alors qu'il passe accompagné de ses disciples, pour lui crier leur souffrance. Un lépreux lui dit d'un ton suppliant : « Si tu le veux, Seigneur, tu peux me rendre pur » (5).

À l'entrée d'un village, dix lépreux viennent à sa rencontre. « Se tenant à distance, ils élèvent la voix et disent : Jésus, maître, aie pitié de nous ! » (6). Une pauvre femme pense : « Si seulement je puis seulement toucher ses vêtements, je serai guérie » (7). Un aveugle se met à crier sur

(1) *Luc* 9 : 38.

(2) *Marc* 5 : 21.

(3) *Marc* 9 : 22.

(4) *Jean* 4 : 49.

(5) *Marc* 1 : 40.

(6) *Luc* 17 : 12-13.

(7) *Marc* 5 : 27-28.

passage : « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi ! » (1).

Ou bien, dans une circonstance en apparence toute fortuite, Jésus apprend que, tout près de lui, quelqu'un souffre. Il vient d'entrer dans la maison de deux de ses disciples, Simon-Pierre et André. La conversation conduit Simon à dire au Maître que sa belle-mère est couchée, malade, avec de la fièvre. Et aussitôt il va la voir (2).

Souvent aussi, dès que le bruit de ses premiers miracles s'est répandu dans la contrée, on lui amène les malades dont on espère obtenir de lui la guérison. Tantôt c'est le soir, après le coucher du soleil, que les gens du bourg où il se trouve lui présentent des malheureux atteints des maux les plus divers (3). Un autre jour, alors que la foule entoure la maison de Capernaum d'où il lui parle, les amis d'un paralytique hissent sur le toit la civière où gît le malade et, par ce chemin imprévu, le descendent aux pieds de Jésus (4). Un autre jour encore, on lui amène un sourd, « qui avait de la difficulté à parler », et on le prie de lui imposer les mains (5). A Bethsaïda

(1) *Marc* 10 : 46, suiv.

(2) *Marc* 1 : 29-31.

(3) *Marc* 1 : 32.

(4) *Marc* 2 : 3, suiv.

(5) *Marc* 7 : 32, suiv.

c'est un aveugle qu'on conduit auprès de lui pour « qu'il le touche » (1). Presque à chaque détour du chemin, le Christ se trouva en face de la détresse humaine. Quel accueil fait-il à ses appels ?

Vous vous rappelez le prêtre et le lévite de la parabole du bon Samaritain. Ils voient un blessé gisant à terre, et ils passent outre (2).

Jésus ne passe jamais outre. Lorsque, sous une forme ou sous une autre lui parvient l'appel de la souffrance, il ne poursuit pas son chemin. Et pour tout n'a-t-il pas lui aussi, peut-être comme le prêtre et le lévite, des obligations auxquelles il n'a pas le droit de se dérober ? N'est-il pas souvent attendu, dans les bourgades voisines, pour y prêcher l'Évangile ? « C'est pour cela que je suis sorti » (3) dit-il un matin à ses disciples qui veulent l'entraîner d'un autre côté.

Quand Jésus perçoit l'appel de la détresse humaine il s'arrête, écoute, et n'hésite pas, s'il le faut à modifier ses projets, à se détourner de sa route, à suivre celui qui est venu le chercher. Ainsi voyons-nous se lever dès que Jaïrus l'appelle (4) et répondre au centurion qui intercède pour

(1) *Marc* 8 : 22, suiv.

(2) *Luc* 10 : 30-31.

(3) *Marc* 1 : 38.

(4) *Matthieu* 9 : 19.

---

---

son serviteur : « J'irai, et je le guérirai » (1).

Oui, je sais, à ce que je viens de dire, on oppose le silence de Jésus en présence de la femme cananéenne qui le supplie d'avoir pitié d'elle et de sa fille « cruellement tourmentée d'un démon » (2). Relisez vous-mêmes cet admirable récit au chapitre 15 de l'évangile selon saint Matthieu, essayez de voir la scène, pesez les paroles et les silences. Et vous comprendrez que l'attitude de Jésus n'a d'autre but que de préparer, dans l'âme de cette mère angoissée, accourue près de lui comme vers un guérisseur célèbre, l'éclosion de cette confiance sans réserve qui lui permettra de prononcer la parole libératrice : « Qu'il te soit fait comme tu le désires » (3).

Pouvons-nous savoir quelque chose de ce que le Christ éprouve devant toute cette détresse? Oui, puisque les évangiles et plus encore, lui-même nous le révèlent. « Je suis ému de compassion » (4), dit-il, et ces mots nous font entrevoir en lui d'insondables profondeurs.

Qu'est-ce que la compassion? C'est la commu-

---

(1) *Matthieu* 8 : 7.

(2) *Matthieu* 15 : 22.

(3) *Matthieu* 15 : 21-28.

(4) *Marc* 8 : 2.

nion aux souffrances d'autrui. L'homme qui a compassion souffre avec ceux qui souffrent. Dans les douleurs physiques ou morales de ses semblables, il ne voit pas d'abord les données d'un problème théorique ou pratique à résoudre. Elles l'atteignent lui-même, elles le meurtrissent, elles font saigner son cœur.

Telle est la compassion de Jésus. Elle l'unifie intimement aux souffrances de ceux que leur désir de délivrance pousse vers lui ou que, simplement, il rencontre. De sorte qu'à le voir s'approcher d'eux, se pencher sur leur misère quelle qu'elle soit, à l'entendre, les malheureux ne se sentent plus murés dans leur détresse, à jamais solitaires dans un monde où nul — à supposer qu'il prenne la peine de s'arrêter — ne peut comprendre ni partager leur souffrance. Ils sentent que, par Jésus, leur souffrance est comprise et partagée. S'il regarde, ce n'est jamais par curiosité, c'est pour laisser pénétrer en lui. Sa compassion le fait un avec celui qui souffre.

Comment une telle union est-elle possible ? Parce que Jésus aime, et qu'il aime d'un amour d'où sa sainteté bannit toute trace d'égoïsme. Cette compassion est le fruit de cet amour, elle est cet amour pénétrant dans des existences asservies au péché, à la souffrance, à la mort; elle en absorbe

---

semble-t-il, les tristesses et les douleurs pour que devienne possible la grande libération.

Nous verrons cette compassion se manifester devant des détresses particulières. Mais nous ne pouvons entendre, jaillissant du cœur de Jésus, le *misereor super turbam*, — « j'ai compassion de cette multitude » (1) — sans que notre propre cœur tressaille dans le pressentiment d'un amour qui embrasse tous les hommes et brûle de communier avec toutes leurs détresses. Amour qui n'ignore rien des laideurs, des égoïsmes et des souillures qui se mêlent aux douleurs d'autrui, qui, doué d'une clairvoyance divine, discerne la grande part qu'a le péché dans la multiplication sans fin de la détresse humaine; amour qui est souffrance, mais souffrance qui est amour.

Un jour, raconte l'évangile de Marc, « Jésus vit une grande foule, et fut ému de compassion pour elle, parce qu'elle était comme des brebis qui n'ont pas de berger » (2). Il nous arrive, à nous aussi, de voir des multitudes humaines, qui croient avoir un berger, qui l'acclament peut-être et le suivent. Ne nous inspirent-elles pas plus de peur que de compassion? Jésus, dans la foule galiléenne, si

---

(1) *Marc* 8 : 2.

(2) *Marc* 6 : 34.

différente des nôtres, et pourtant si semblable voyait des hommes livrés d'avance aux impulsions irréflechies de l'enthousiasme ou de la haine, aux excitations à la violence, aux tentations de l'idolâtrie, parce qu'ils ne connaissaient pas Celui qui assigne aux hommes leur fin véritable et leur chemin. Et l'amour qu'il portait à son peuple en était imprégné d'angoisse.

Ainsi la parole du Christ : « J'ai compassion » évoque la pensée de toutes les compassions de Dieu dont parle saint Paul (1) et auxquelles la Bible rend un si émouvant témoignage. « Les compassions de Dieu sont immenses » (2), disait le roi David. Et du cœur du psalmiste montait vers Dieu cette requête : « Que tes compassions viennent en aide à notre hâte au-devant de nous, car nous sommes bien malheureux ! » (3). Devant la détresse humaine, le Christ est l'exaucement de cette prière. En lui, dans ses paroles, dans ses regards, dans son amour, dans sa souffrance s'incarnent les compassions de Dieu.

---

(1) *Romains* 12 : 6.

(2) *II Samuel* 24 : 14.

(3) *Psaume* 79 : 8.

## III

Avant de nous arrêter avec lui devant telle détresse particulière, sans doute convient-il que je vous présente une remarque d'un caractère général.

Que nous sentons-nous appelés à dire à ceux qui souffrent du corps ou de l'âme, quand nous souhaitons être auprès d'eux des témoins de la foi chrétienne? Qu'ils doivent se revêtir de patience, considérer leur souffrance comme une épreuve où Dieu leur donnera la force de le glorifier? Qu'ils doivent, dans la maladie, dans le deuil, dans la détresse morale, offrir à Dieu les détresses de leur chair ou de leur cœur, et que sa présence, répondant à leur foi, mettra de la clarté dans les plus épaisses ténèbres? Et qu'enfin leur souffrance les fait entrer dans la communion des frères et sœurs innombrables que meurtrit ou écrase l'existence, les aide à les comprendre, à les mieux aimer, à les servir plus efficacement? Oui, nous essayons de leur parler ainsi, et nous avons raison.

Est-ce là seulement ce que leur disait le Christ? Ecoutez quelques-unes de ses réponses à ceux qui

souffrent : A un lépreux : « Je le veux, sois pur » (1). A un paralytique : « Prends ton lit et va dans ta maison » (2). A un père dont l'enfant semble malade à la mort : « Va, ton fils vit » (3). Ce sont là, non pas des conseils de patience, ou des témoignages, si chaleureux soient-ils, de sympathie, ce qui signifie, entendons-le bien, de communion dans la souffrance, mais des paroles qui sont des actes, et des actes de délivrance.

Jésus ne voit donc pas dans toute maladie et dans toute infirmité une épreuve voulue de Dieu et dans l'acceptation de laquelle il faille le glorifier. Les maux du corps sont bien plutôt à ses yeux une manifestation de la puissance satanique à l'œuvre parmi les hommes. Il est venu arracher l'empire du monde à cette puissance qui courbe l'humanité sous son joug. Par la guérison des corps comme par le pardon des péchés, qui sont l'une et l'autre une grâce, Dieu atteste qu'il sera, qu'il est déjà vainqueur. La certitude de ce triomphe donne, à la réponse de Jésus aux messagers de Jean-Baptiste l'accent d'allégresse que nous avons déjà noté : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent,

---

(1) *Marc* 1 : 41.

(2) *Marc* 2 : 11.

(3) *Jean* 4 : 49.

les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (1). Affirmation solennelle que, par le Christ, par sa présence, sa parole et son action, Dieu accomplit la restauration de la vie dans tous les domaines et, par des délivrances prophétiques, en révèle la splendeur à venir. En pleine détresse humaine la compassion du Christ, faite, nous l'avons dit, d'amour et de souffrance, proclame, par les miracles qu'elle opère, la volonté de Dieu de sauver l'homme tout entier, en anéantissant en lui les conséquences les plus proches comme les plus lointaines du péché.

Car c'est bien par des miracles que Jésus répond aux appels de la souffrance, c'est-à-dire par des actes de la liberté de Dieu mise au service de sa sagesse et de sa miséricorde. Sans doute a-t-il redouté que ces miracles fassent naître, même dans l'esprit de ses disciples, de dangereux malentendus quant au véritable caractère de sa mission. A maintes reprises il demande qu'on garde le silence sur les délivrances qu'il opère. Mais il n'aurait pas pu refuser ces délivrances, bien plus, souvent il en prend l'initiative, tellement sa compassion a soif de s'incarner dans des actes qui soient des victoires sur le péché ou sur la souffrance.

(1) *LUC 7 : 22.*

Je dis qu'il en prend parfois l'initiative. Et, en effet, les appels de la souffrance n'ont pas toujours besoin de lui être transmis par des voix humaines. « Veux-tu être guéri? » (1) demande-t-il au malade de Béhesda qui n'a pas prononcé une parole et ignore qui il est. De même, après que, sans se lasser, il ait répondu, pendant trois jours, aux exigences enthousiastes d'une foule qui veut le voir, l'entendre, obtenir de lui des guérisons toujours nouvelles, il dit à ses disciples : « Je suis ému de compassion pour cette foule; car voilà trois jours qu'ils sont près de moi et ils n'ont rien à manger. Je ne veux pas les renvoyer à jeun de peur que les forces ne leur manquent en chemin » (2). Compassion qui prévoit une souffrance possible et, d'avance, en assure le soulagement.

Regardons le Christ maintenant devant divers aspects de la souffrance.

Presque à chaque page des évangiles, nous le voyons guérissant des malades. « Il guérit beaucoup de gens qui avaient diverses maladies » (3), raconte, dès le début, l'évangile de Marc. A Nazareth, où cependant il ne put faire aucun miracle, « il imposa les mains à quelques malades et

(1) *Jean* 5 : 6.

(2) *Matthieu* 15 : 32.

(2) *Marc* 1 : 34.

les guérit » (1). L'évangile de Matthieu nous apprend qu' « il parcourait les villes et les villages... guérissant toute maladie et toute infirmité » (2). Plus tard nous le voyons suivi par une grande foule dont il guérit tous les malades, leur recommandant sévèrement de ne pas le faire connaître (3). Plus tard encore, alors qu'il est assis sur une des hauteurs qui dominent la mer de Galilée, une multitude de gens viennent à lui, ayant avec eux « des boiteux, des aveugles, des muets, des estropiés et beaucoup d'autres malades. On les mit à ses pieds, et il les guérit » (4).

Il est certain que l'impression faite par ces guérisons fut immense. Leur nombre paraît avoir été considérable. Mais ce dont nous aimons à nous souvenir, dix-neuf siècles après cette merveilleuse efflorescence de miracles, c'est de quelques malades ou infirmes se détachant de ces foules anonymes, et que les évangiles nous font voir en présence de Jésus, marquant leur rencontre d'un ineffaçable trait.

« Si tu le veux, tu peux me rendre pur », suppliait le lépreux à genoux devant Jésus. « Jésus, ému de compassion, rapporte l'évangile, étendit la

(1) *Marc* 6 : 5.

(2) *Matthieu* 9 : 35.

(3) *Matthieu* 12 : 16.

(4) *Matthieu* 15 : 29-30.

main, le toucha et dit : Je le veux, sois pur. Aussitôt la lèpre le quitta » (1). Ah! le Maître peut bien recommander le silence au lépreux purifié! Comment contiendrait-il l'expression de sa joie et de sa reconnaissance, cet intouchable d'hier que la compassion du Christ vient de faire rentrer dans la vie d'où il pouvait se croire à jamais banni?

« Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie », se disait la femme, malade depuis douze ans, qui s'approche sans que Jésus puisse la voir. Sa guérison subite, au lieu de la réjouir, l'inquiète, car Jésus, ayant conscience qu'« une force est sortie de lui » demande qui a touché ses vêtements. Effrayée et tremblante, sachant ce qui s'est passé en elle, elle vient se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Et Jésus la renvoie apaisée et guérie (2).

Un jour de sabbat, il voit, dans une synagogue, une autre femme souffrant depuis de longues années. « Femme, lui dit-il, tu es délivrée de ton infirmité ». Et il lui impose les mains. A l'instant, elle se redresse et glorifie Dieu (3).

Voici enfin, car il faut se borner, le dernier infirme dont Jésus ait entendu l'appel, Bartimée.

(1) *Marc* 1 : 40, suiv.

(2) *Marc* 5 : 25, suiv.

(3) *Luc* 13 : 10-17.

l'aveugle de Jéricho. A lire le récit de Marc, nous le voyons, cet homme, assis au bord du chemin où passent sans cesse, se hâtant vers Jérusalem, les pèlerins venus de Galilée. Et tout à coup il entend le bruit d'une troupe nombreuse, le nom de Jésus de Nazareth frappe ses oreilles : Jésus de Nazareth « qui fait voir les aveugles, entendre les sourds et parler les muets ». « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi ! » crie-t-il aussitôt. « Plusieurs le reprenaient pour le faire taire; mais il criait beaucoup plus fort : Fils de David, aie pitié de moi ! » Ses cris domineront-ils le bruit d'une foule en marche où tout le monde parle? Jésus n'est-il pas déjà trop loin pour entendre? Non, car le voici qui s'arrête. « Appelez-le », dit-il. Ah! il n'est pas long, le pauvre mendiant, à jeter son manteau qui le gêne et à courir à tâtons dans la direction d'où la voix est venue jusqu'à lui. « Que veux-tu que je te fasse », lui demande le Christ. « Mon maître, répond l'aveugle, que je recouvre la vue ». Et quelques instants après, quand Jésus reprend sa route, l'aveugle, devenu voyant, suit Jésus sur le chemin qui, bientôt, aboutira à la Croix (1).

Ainsi malades ou infirmes semblent avoir encombré toutes les voies suivies par le Christ. S'il entendait les appels de la souffrance, les malheu-

(1) Marc 10 : 46-52.

reux entendaient, de leur côté, l'appel, si puissant bien que silencieux, de son cœur compatissant, assez grand pour contenir toutes les misères et toutes les détresses des hommes, assez fort pour les porter jusqu'à Dieu. Mais parmi ces misérables y en avait-il d'aussi misérables que les hommes, vivant en quelque sorte aux confins de l'humanité, que les évangiles appellent les démoniaques ou les possédés?

Sans doute faudrait-il un Dostoïewski pour explorer l'abîme de misère et d'angoisse où ces hommes avaient sombré comme dans une détresse infernale. Nous n'avons pas besoin qu'un écrivain contemporain nous fasse vivre au soleil de Satan pour connaître qu'en nous des puissances démoniaques s'opposent à la victoire de Dieu. Les récits évangéliques, auxquels nous nous arrêtons maintenant, ont des clartés redoutables qui nous contraignent à voir les démons au travail dans nos propres bas-fonds. Abîmes de souffrance et de péché dans lesquels est descendue la compassion du Christ pour arracher des âmes à leur servitude et les ramener à la grande et pure lumière de Dieu !

A l'encontre des malades, des infirmes qui appellent au secours, ces douloureuses victimes de Satan viennent à Jésus et, dans le même instant, se

---

déroberent à son influence. Dès qu'elles le voient, elles savent *qui* il est : le Saint de Dieu (1), le Fils du Dieu très haut (2). Aucun doute ne leur est possible car, en elles, à son contact, a retenti, porté contre la puissance qui les asservit, un arrêt de mort.

« Qu'y a-t-il entre nous et toi » ? (3) demandent à Jésus ces malheureux possédés. La puissance satanique qui les domine connaît Dieu, le vrai Dieu, celui qui vit en Jésus, et « cependant ne veut rien en savoir » (4). Deux mondes sont ici en présence, dans leur opposition irréductible dissimulée dans la vie de beaucoup d'hommes par les compromis auxquels ils se complaisent : le monde de la lumière et celui des ténèbres, le monde de Dieu et celui de Satan. Et leur fondamentale contradiction éclate lorsque, devant les démoniaques de l'Évangile, Jésus se dresse, avec les seules armes de sa sainteté, de son amour et de sa prière.

« Tu es venu pour nous perdre » (5), disent-ils encore. Alors que les premiers disciples, groupés autour de Jésus, commencent à peine d'entrevoir ce qu'il signifie pour eux et leurs semblables, eux,

---

(1) *Marc* 1 : 24.

(2) *Marc* 5 : 7.

(3) *Marc* 1 : 24.

(4) Thurneysen, *ouvr. cit.*, p. 151.

(5) *Marc*, *loc. cit.*

les possédés, savent que sa venue annonce la victoire de Dieu sur Satan.

Et nous assistons aux combats mystérieux de l'Amour sauveur contre les forces maudites qui désagrègent les âmes, après les avoir perverties, et travaillent à faire d'elles les esclaves malfaisants du Prince des ténèbres! Le calme, l'autorité, la sainteté, la compassion de Jésus restaient intacts devant ce débordement d'anarchie morale, peut-être aussi mentale. Dans ces saisissantes rencontres, dont les témoins demeuraient stupéfaits, c'est l'amour qui avait le dernier mot. Quelle vision d'une paix retrouvée s'offre à nos regards à travers ces simples mots de l'Évangile : « Celui qui avait été démoniaque demanda à Jésus la permission de rester avec lui »! (1). Ici encore l'amour de Dieu, incarné en Jésus, agit, au milieu des pires misères humaines, pour restaurer la vie.

La vie! Toute vie n'échoue-t-elle pas tôt ou tard dans la mort? Pouvons-nous parler du Christ devant la mort et les souffrances qui l'accompagnent?

Je sais tout ce qu'on objecte aux récits de résurrection que contiennent les évangiles. La résurrection de Lazare ne nous est-elle pas racontée par le quatrième évangile dont beaucoup de récits, d'un caractère nettement symbolique, ne servent qu'à in-

(1) *Marc* 5 : 18.

roduire ou à appuyer les discours d'un Christ plus mystique qu'historique? La fille de Jaïrus? Mais Jésus n'a-t-il pas dit lui-même, après l'avoir regardée : « L'enfant n'est pas morte, elle dort »? (1). Il ne s'agit donc que d'un cas, particulièrement frappant, de catalepsie. Reste, il est vrai, le fils de la veuve de Naïn, dont Jésus rencontre le convoi funèbre (2). Mais les critiques n'ont aucune peine à montrer que « pas un des traits de cette description n'est original »; Luc a « exploité et développé une simple indication de la tradition orale, ou d'un document écrit non primitif, afin de montrer en Jésus le maître de la vie, qui ressuscite Israël dans l'Eglise, et qui conduit les hommes à l'immortalité » (3).

Je ne saurais, quant à moi, me réfugier dans le scepticisme des uns ou acquiescer à la négation totale des autres. Donné par Dieu aux hommes pour « mettre en évidence la vie », le Christ en a manifesté la puissance en face de toutes les détresses humaines. Miracles de compassion, les résurrections que le Dieu, créateur de la vie, a accomplies par la parole de Jésus sont aussi des miracles pro-

(1) *Marc* 5 : 39.

(2) *Luc* 7 : 11-17.

(3) Alfred Loisy, *Les Evangiles synoptiques*, t. I, p. 656, suiv.

phétiques. Elles attestent, avant même la résurrection du Christ, que la mort n'est pas plus forte que Dieu; à Lui et à Lui seul appartiendra le dernier mot — et ce dernier mot, prononcé par l'Amour, marquera le triomphe de la vie.

Et c'est pour cela que toutes les mères à qui la mort semble avoir arraché à jamais leurs enfants, tous ceux dont elle a déchiré le cœur peuvent saisir comme une promesse les paroles du Sauveur : « Ne pleure pas » (1); « si tu crois, tu veras la gloire de Dieu » (2).

Il y a de pires détresses que celles qui accompagnent la mort; ce sont celles qui suivent le péché. Non pas les souffrances du repentir, dont nous aurons bientôt à parler, mais les injustices, les iniquités dont le péché est la cause. Si, devant elles, Jésus a été ému de compassion, il a été, aussi, rempli d'indignation. Combien de Lazare a-t-il rencontrés gisant à la porte de mauvais riches! Combien de blessés de la vie a-t-il vu se heurter à l'indifférence égoïste des gens les plus pieux! Combien de « petits » a-t-il senti écrasés par le mépris de ceux qui croient qu'un privilège social leur confère quelque vraie grandeur! Paraboles cinglantes ou malé-

(1) *Luc* 7 : 13.

(2) *Jean* 11 : 40.

---

dictions nous révèlent un aspect de la compassion du Christ auquel s'arrête trop rarement notre méditation. Parce qu'il souffre vraiment avec ceux qui souffrent, il ne se résigne pas au triomphe insolent de ceux qui font souffrir. Les virulentes apostrophes du chapitre 23 du premier évangile jaillissent, elles aussi, d'un cœur où la vue des souffrances engendrées par l'égoïsme, l'orgueil, l'intolérance et la haine, transforme l'amour en une agonie!

Ne vous demandez-vous jamais comment le Christ a pu porter, sans en être écrasé, le poids des détresses qui, chaque jour, faisaient appel à son secours? Ceux d'entre nous que leur vocation ou les circonstances font vivre au contact constant de la souffrance connaissent des heures de douloureux épuisement. Est-ce à la perfection de son amour que Jésus a dû de conserver toujours cette patience dans la charité qu'attestent les récits évangéliques? Mais sa sainteté ne le rendait-elle pas plus sensible encore à toutes les misères qui s'étaient à ses yeux? Le secret de sa sérénité, de sa compassion toujours égale à la détresse qu'elle veut guérir, l'Évangile nous le donne lorsqu'il nous montre Jésus, de grand matin, s'éloignant du groupe des disciples encore endormis, pour puiser dans la prière les forces nouvelles, nécessaires à son dur labeur — ou, le soir, présentant à son Père toutes

les victimes de la souffrance rencontrées, accueillies, aimées tout le long du jour. La prière du Christ devant la détresse humaine : quel exemple et quelle inspiration!

Cette puissance de compassion, sans cesse renouvelée, se manifeste encore lorsque Jésus est entré dans ses dernières souffrances. Pierre, par trois fois, le renie; mais le regard de tendresse que pose sur lui son Maître bien-aimé fait jaillir de ses yeux les larmes de la repentance (1). L'un des malfaiteurs crucifiés comme lui, persuadé par le rayonnement de sa sainteté, fait appel à sa miséricorde; et Jésus lui répond par la promesse magnifique du salut (2). Marie, enfin, la Mère douloureuse, soutenue par Jean, contemple avidement le visage bien-aimé où se lit l'approche de la mort; et Jésus, de tout son amour filial, lui dit : « Femme, voilà ton fils! » (3).

Dans sa suprême détresse le Christ, jusqu'à son dernier soupir, demeure celui qui a compassion.

---

(1) *Luc* 22 : 54-61.

(2) *Luc* 23 : 39-43.

(3) *Jean* 19 : 25-27.

## IV

N'y a-t-il rien de plus à dire du Christ devant la détresse humaine? — En un sens tout reste à dire parce qu'un mot n'a pas encore été prononcé, le mot qui indique pourquoi, comment, devant ces malades, ces infirmes, ces possédés, ces morts, la compassion de Jésus s'est incarnée dans des actes de délivrance : c'est le mot *foi*. Les miracles de compassion accomplis par Jésus n'ont été possibles que parce qu'à sa parole, dans le rayonnement de sa sainteté et de son amour, des âmes se sont ouvertes à la foi.

Qu'est-ce que la foi des malades, de leurs parents ou de leurs amis, à laquelle l'Évangile rend témoignage? Elle nous apparaît comme l'élan d'une totale confiance dans la personne de Jésus, née à son contact, et qui permet à sa puissance surnaturelle de restaurer la vie, non pas seulement en celui qui a cette foi, mais aussi en ceux que la foi d'un autre ou d'autres saisit dans leur misère physique ou spirituelle et porte jusqu'à Jésus.

Rappelez-vous plutôt.

A la femme qui vient de se jeter, tremblante, à ses pieds et lui avoue que c'est elle qui a touché son vêtement, Jésus dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix, et sois guérie de ton mal » (1).

A Bartimée, l'aveugle de Jéricho, dont les supplications le font s'arrêter sur le chemin de Jérusalem, Jésus dit : « Va, ta foi t'a sauvé » (2).

Au Samaritain qui, seul d'entre les dix lépreux guéris à sa parole, revient sur ses pas pour lui rendre grâces, Jésus dit : « Lève-toi, va ; ta foi t'a sauvé » (3).

Ainsi la foi, ce lien vital qui attache au Christ les malades, les infirmes que sa compassion rencontre dans leur détresse, est le moyen de leur délivrance.

Mais écoutez encore.

Un paralytique est amené à Jésus par des gens qu'aucune difficulté n'arrête. Vous l'avez entendu tout à l'heure : c'est en passant par le toit de la maison qu'ils réussissent à le mettre en présence de Jésus. « Voyant leur foi » (4), raconte l'Évangile, Jésus lui dit : « Mon enfant, tes péchés sont pardonnés ». *Leur foi* : non pas la foi du malade en qui elle s'éveille sans doute dans ce moment

(1) *Marc* 5 : 34.

(2) *Marc* 10 : 52.

(2) *Luc* 17 : 19.

(4) *Marc* 2 : 5.

même, mais la foi de ses amis qui rend possible l'action de la grâce de Dieu.

Le centurion de Capernaum demande avec instances à Jésus la guérison de son serviteur. Il s'inquiète qu'il veuille l'accompagner jusqu'à sa demeure. « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit; mais dis seulement un mot, et mon serviteur sera guéri ». Et Jésus, qui déclare à ceux qui le suivent n'avoir pas trouvé une aussi grande foi, même en Israël, dit à l'officier romain : « Va, qu'il te soit fait selon ta foi » (1) : non pas la foi du serviteur, mais la foi de son maître.

La femme cananéenne — une païenne, elle aussi — supplie Jésus de délivrer sa fille, « cruellement tourmentée par le démon ». Vous savez quel silence puis quel refus il oppose tout d'abord à sa requête. Enfin vient cette réponse : « Femme, ta foi est grande; qu'il te soit fait comme tu désires » (2). Non pas la foi de la fille, mais la foi de sa mère.

Un homme, le cœur déchiré d'angoisse à la vue de son fils épileptique, sourd et muet, crie à Jésus : « Si tu peux quelque chose, viens à notre secours, aie compassion de nous ». Et Jésus lui dit : « Si tu peux!... Tout est possible à celui qui croit ». Et

(1) *Matthieu* 8 : 5-13.

(2) *Matthieu* 15 : 21-28.

le père de répondre : « Je crois ! viens au secours de mon incrédulité » (1). Admirable parole de l'homme qui, dans l'instant même où le Christ lui inspire une confiance sans réserve, craint d'être vaincu par la tentation de s'appuyer sur une autre puissance que celle de Dieu. Ici encore la foi du père, et non celle du malade, est la condition de la délivrance.

Dira-t-on qu'en de nombreux récits les évangiles racontent des miracles de guérison, des actes de miséricordes accomplis par Jésus sans qu'il soit fait allusion à la foi de ceux au profit de qui se manifestait sa puissance ni à la foi de leur entourage ? Le fait est exact. Cependant si, dans sa souveraine liberté, le Christ a accompagné la prédication de la Bonne nouvelle de miracles de compassion destinés à provoquer ou à fortifier la foi, si l'amour qui débordait de son cœur ne pouvait demeurer insensible à l'appel de la détresse humaine, il demeure, d'après son propre témoignage, que le salut, le salut de l'être tout entier, dont sa compassion voudrait assurer la possession à tous les hommes, ne peut être reçu que dans la foi.

Là où les âmes se fermaient à la foi, l'action salvatrice de Jésus se heurtait à un obstacle que son amour était impuissant à surmonter. Voyez-le à

(1) *Marc* 9 : 22-24.

Nazareth : « il ne fit pas beaucoup de miracles en ce lieu à cause de leur incrédulité » (1). Devant la détresse humaine le Christ a aimé et souffert. Mais sa compassion ne s'est affirmée par des miracles de délivrance, la vie n'a été restaurée, le salut n'a été saisi que là où sa présence a fait naître la foi.

Ce que le Christ a été devant la détresse humaine, l'Eglise ne doit-elle pas l'être aussi ? « Ayant appelé ses douze disciples, rapporte Matthieu, Jésus leur donna le pouvoir de chasser les esprits impurs et de guérir toute maladie et toute infirmité » (2). Jamais l'Eglise, quelles qu'aient été, quelles que soient ses infidélités, n'a complètement méconnu le don qui lui a été fait. A toutes les époques de son histoire, le Saint Esprit a suscité en elle des hommes par qui elle a rendu témoignage à la puissance de Dieu de délivrer, lorsqu'Il le veut, les corps aussi bien que les âmes.

Et si l'usage qu'elle est appelée à faire de ce don soulève maintes questions délicates qui débordent le champ de notre présente étude, nous n'en devons pas moins affirmer que l'Eglise de Jésus-Christ doit, toujours de nouveau, demander ce don magnifique, le recevoir et le mettre en œuvre dans

(1) *Matthieu* 13 : 58.

(2) *Matthieu* 10 : 1.

la foi. Sa foi, et sa foi seule, inspirant son amour, rendra sensible la présence du Christ à tous ceux qui crient au secours du fond de leur détresse.

La présence du Christ ! Ne l'avez-vous pas sentie toute proche, alors que nous assistions à ses rencontres avec la souffrance ? Il suffit qu'elle se manifeste et que des malheureux l'accueillent pour que leur détresse change de signe : de puissance de dissolution et de mort elle devient puissance de vie.

C'est là ce que nous apprend la méditation de l'Évangile. Peut-être, au premier abord, envions-nous les malades qui pouvaient toucher ses vêtements, les malheureux qui entendaient sa voix humaine ? Mais à demeurer par la foi dans la communion de sa personne sainte nous découvrons qu'un miracle, plus salubre que la délivrance des maux du corps, nous est offert par la grâce de Dieu : et c'est, dans nos pauvres existences d'hommes meurtris par la souffrance, la présence même du Christ. Toujours il est là, sur les chemins que nous suivons, ému de compassion à la vue des hommes qui souffrent, répondant au cri de leur détresse par l'appel de sa compassion : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos... » (1).

(1) *Matthieu* 11 : 28.

---

---

Allez à lui, vous tous, les fatigués et les chargés d'aujourd'hui, en mettant en lui votre foi. Et même s'il juge dans sa sagesse que, pour vous, l'épreuve doive se prolonger, de malfaisante votre souffrance deviendra féconde. Car, par la présence du Christ, elle sera transfigurée. Vous glorifierez Dieu dans la détresse, et vous connaîtrez le repos que le Christ donne et qui, déjà, pour ceux qui traversent la nuit de la souffrance, est une espérance et même une promesse de joie.

IV

SOUFFRANCES VAINES  
SOUFFRANCES FÉCONDES

## SOUFFRANCES VAINES SOUFFRANCES FÉCONDES

Nous avons vu le Christ devant la détresse humaine, nous avons entendu ses réponses aux appels qu'elle lui adresse, nous l'avons suivi dans son ministère de guérison et de délivrance. De nouvelles souffrances retiendront aujourd'hui notre attention.

Les unes sont le fruit d'attitudes intérieures ou de penchants que Jésus condamne. Ce sont les souffrances vaines, contre lesquelles il met en garde ses disciples et dont il les invite, en quelque sorte, à faire l'économie.

Les autres, que l'Évangile nous enseigne à considérer comme fécondes, sont liées à la croissance même de la vie chrétienne. Jésus les déclare inévitables et même nécessaires. Nul disciple fidèle ne peut les ignorer.

Souffrances vaines, souffrances fécondes ! Les

premières n'encombrent-elles pas parfois notre vie ? Les secondes n'en sont-elles pas souvent absentes ? De brèves paroles de Jésus, les faisant surgir devant notre esprit, nous contraindront à faire un constant retour sur nous-mêmes. Ce n'est cependant ni à vous ni à moi que j'ai demandé la substance de cette étude, mais au Christ seul, qu'une fois encore nous allons regarder en face de la souffrance.

## I

« Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu. » A qui Jésus fait-il cette déclaration solennelle ? A un homme qui, sans qu'il l'ait appelé, venait de lui dire spontanément : « Je te suivrai, Seigneur, mais permets-moi d'aller d'abord prendre congé de ceux de ma maison » (1). A première vue, semble-t-il, Jésus veut avertir son interlocuteur que sa décision de le suivre risque, s'il ne s'attache pas aussitôt au groupe de ses disciples,

(1) *LUC* 9 : 61-62.

d'être combattue, à son foyer même, par des influences contraires qui, finalement, auront le dernier mot. A y regarder de plus près, nous découvrons aux paroles du Maître une signification plus générale et, sous la rigueur du précepte, nous discernons une mise en garde contre une vaine souffrance qui naît de ce que j'appellerai la contemplation obsédante du passé.

Un mot de saint Paul, réplique authentique de la parole du Christ, vient aussitôt à la pensée : « J'oublie ce qui est en arrière, je me porte vers ce qui est en avant »(1). C'est en avant que doivent regarder les disciples de Jésus de Nazareth. Qu'ils fassent entrer, dans la substance de leur vie spirituelle, les peines et les joies, les douloureuses victoires du péché et les glorieux triomphes de la grâce; qu'ils gardent, de toutes les expériences faites, de tous les exemples reçus, de toutes les affections éprouvées, un appel incessant à l'humilité et à la gratitude; mais qu'ils ne prétendent pas suivre le Christ en regardant en arrière, les yeux fixés sur les étapes déjà franchies, heureuses ou tristes, de leur existence humaine : ce serait se vouer à l'une des plus vaines souffrances que les hommes puissent connaître ici-bas.

Le laboureur sait qu'ayant mis la main à la

(1) *Philippiens* 3 : 14.

charrue, s'il regarde en arrière, il ne parviendra pas à creuser son sillon. A chacun de ses disciples, le Christ demande de creuser un sillon. Comment le pourra-t-il, s'il se laisse asservir aux souvenirs d'autrefois ? Souvenirs, peut-être, d'une vie d'indifférence et de frivolité, où aucune exigence de sainteté n'entraîne en conflit avec l'instinct de jouissance et le goût du plaisir. Souvenirs aussi de défaites humiliantes subies sur la voie de l'obéissance, ou de déceptions causées par ceux à qui il avait donné sa confiance, ou d'épreuves de toute sorte dont son cœur a été abreuvé. A remuer sans cesse ces souvenirs, à regarder ainsi le passé, le disciple du Christ connaît une souffrance, vaine parce qu'elle arrête sa marche, use inutilement ses énergies, et détourne sa contemplation de Celui seul qui, du jour où il lui a donné sa foi, doit en être l'objet.

Jésus demandait à ses disciples de ne pas devenir les esclaves de leur passé. Il les rendait non moins attentifs à ne pas se laisser écraser par les soucis de la vie présente : « Prenez garde à vous-mêmes, de crainte que vos cœurs ne s'appesantissent... par les soucis de la vie » (1). L'existence quotidienne était moins facile qu'on ne pense pour les contemporains de Jésus. Les impôts étaient

(1) *Luc* 21 : 34.

durs, les riches prenaient aisément leur parti des misères de leurs semblables, l'avenir était plein d'incertitude. Que de motifs, pour un père de famille, pour une ménagère, pour un indigent, d'avoir des soucis ! Sans doute, autour de lui, Jésus avait vu combien lourds ils pèsent quand on les enferme en soi-même, et qu'on veut les porter seul. Vaine souffrance, en vérité, puisque Dieu est là, à qui le disciple du Christ peut toujours parler des soucis qui l'oppressent, lui demandant de les porter avec lui. Ah ! il ne s'agit pas de fermer les yeux aux réalités, souvent très dures de la vie, ni de conseiller au chrétien une insouciance qui serait plus encore contraire à la volonté de Dieu. Il faut, nous dit le Christ, économiser les souffrances vaines, et c'en est une que celle des nuits d'insomnie où l'on se laisse ronger par des soucis dont l'exacte valeur est faussée, dès lors qu'ils ne sont pas regardés dans la lumière de Dieu. C'est une vaine souffrance, si l'on croit en Dieu, de vouloir surmonter à soi tout seul les difficultés, morales ou matérielles, de l'existence quotidienne, comme si Dieu n'était pas le Père à qui tout peut être confié et qui veut tout partager. L'apôtre Pierre ne se souvenait-il pas de l'avertissement de son Maître lorsque, bien des années après, il écrivait aux églises : « Déchargez-vous sur Dieu de tous

vos soucis, car lui-même prend soin de vous » (1).

Est-il souffrances plus vaines que celles de la jalousie ? Les disciples de Jésus n'en furent pas exempts. « Une pensée leur vint dans l'esprit, raconte l'Évangile selon saint Luc, savoir lequel d'entre eux était le plus grand » (2). Et le même évangile, dans le récit de l'institution de la Sainte Cène, ne craint pas de noter : « Il s'éleva aussi parmi les apôtres une contestation : lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand ? » (3). Ainsi, soit au moment où, devant la guérison de l'enfant épileptique, « tous sont frappés de la grandeur de Dieu » (4), soit à l'heure, sainte entre toutes, où le Christ prend avec eux son dernier repas, les disciples n'ont de préoccupation que pour eux-mêmes, leurs sottes rivalités, leurs petites vanités. Alors qu'ils vont être mis en présence d'un choix terrible : rester auprès de Jésus ou s'enfuir, ils ouvrent leur cœur à la vaine souffrance de la jalousie. Ce qui leur importe, ce n'est pas d'être grands, c'est d'être plus grands que les autres. Deux d'entre eux, d'ailleurs, ont, pour leur ambition jalouse, l'appui de leur mère. Avec Jacques et Jean, elle suit, sur le chemin de Jérusalem,

(1) I Pierre 5-7.

(2) Luc 9 : 46.

(3) Luc 22 : 24.

(4) Luc 9 : 43.

saalem, Jésus qui, une fois de plus, annonce ses souffrances et sa mort. Elle s'approche, se prosterne : « Que veux-tu ? » demande Jésus. « Ordonne, lui dit-elle, que mes deux fils que voici soient assis dans ton royaume, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche » (1). Pauvre mère des fils de Zébédée, exemple de tant de mères qui, cependant, veulent être chrétiennes, vous aussi, vous avez connu les vaines souffrances ! Et pendant que vous faites de votre mieux pour soutenir les prétentions de vos fils, leurs dix camarades s'indignent, et chacun, oubliant l'avertissement du Maître, se demande s'il ne pourrait pas « ajouter une coudée à sa taille » (2) pour se hausser au-dessus des autres !

D'autres vaines souffrances envahissent parfois les disciples du Christ. Par exemple, la peur. Peur de la tempête qui secoue la barque où ils se trouvent avec Jésus endormi (3). Peur de leur Maître qui vient vers eux, marchant sur les flots (4). Peur éprouvée par Pierre qui détourne ses regards de Jésus pour les porter sur la mer où il craint d'être englouti (5). « Hommes de peu de foi », leur dit

(1) *Matthieu* 20 : 20-21.

(2) *Matthieu* 6 : 27.

(3) *Matthieu* 8 : 23 suiv.

(4) *Matthieu* 14 : 24-27.

(5) *Matthieu* 14 : 30.

et leur redit le Christ. L'affaiblissement de la foi donne libre cours aux imaginations désordonnées, aux craintes les plus injustifiées, au doute qui, dans ce cas, est une vaine souffrance. Ici encore, les disciples sont comme un miroir qui nous renvoie notre image. Nous aussi, désireux cependant d'être des témoins du Christ, nous connaissons parfois la peur. Elle nous pénètre et nous glace dans les tempêtes de l'existence. Mais ne nous saisit-elle jamais quand le Christ se présente à nous, sans que nous ayons prévu son approche, rayonnant d'une lumière qui nous oblige à voir tout ce péché qui souille les élans les plus sincères de notre foi ? Ne nous étreint-elle pas souvent devant la souffrance physique, devant « ce qui tue le corps » ? Et sommes-nous assurés, même si nous n'avons pas peur dans la vie, que nous n'aurons pas peur devant la mort ?

C'est là, il faut le dire, une vaine souffrance, dont le Christ veut préserver ses disciples. L'inquiétude en est une autre. Si proche qu'elle soit de la précédente, il faut l'en distinguer cependant.

Je ne parle pas de l'inquiétude que cause la maladie d'un être cher, une crise politique redoutable, l'impossibilité de gagner, par un travail régulier, sa vie et la vie des siens. Inquiétude légitime, assurément, et que le disciple du Christ doit confier à

Dieu, comme ses soucis de chaque jour, pour recevoir de Lui sagesse et force. Mais cette inquiétude de l'esprit préoccupé à l'excès des choses matérielles, du vêtement, de la nourriture ! Cette perpétuelle agitation autour des détails les plus infimes de la vie ! Cette absence de repos — c'est là le sens exact du mot inquiétude — que vaut, même à tant de disciples du Christ, une existence encombrée de futilités transformées en choses indispensables, de servitudes mondaines travesties en obligations : voilà la cause toujours renouvelée d'une vaine souffrance, que dénonce le Christ quand, à quatre reprises, il exhorte ses disciples à ne pas s'inquiéter (1).

A vrai dire, les plus légitimes inquiétudes sont atteintes, elles aussi, par la recommandation de Jésus. Car elles menacent souvent, en se subordonnant tous les éléments de la personnalité, de paralyser la vie chrétienne. L'incertitude d'une situation internationale, les retentissements possibles ou certains d'une crise économique sur une existence personnelle peuvent devenir, là où la foi au Dieu vivant et souverain se laisse arracher sa primauté, la source d'un dangereux déséquilibre intérieur. Vaine souffrance se surajoutant à de trop réelles souffrances qu'on n'a pas su ou pas voulu ordonner

(1) *Matthieu* 6 : 25, 28, 31, 34.

à la volonté primordiale de demeurer fidèle à Jésus-Christ. Vaine souffrance, connue de ceux qui, dans les heures critiques de la vie, oublie le commandement du Christ : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu » (1). Ce qu'ils cherchent premièrement, souvent sans le savoir, sous les noms les plus divers, c'est eux-mêmes. Le tourment d'eux-mêmes — car c'en est un — finit par imprégner leur vie chrétienne d'une secrète angoisse. Parce qu'ils laissent l'inquiétude se développer dans leur vie en dehors de l'action de Dieu, elle menace de tout dévorer. Et la vaine souffrance du début, dont une discipline spirituelle plus exacte, aurait pu prévenir les effets, peut-être même abolir la cause, ne tarde pas à s'avérer malfaisante et meurtrière.

Pour être vaines, les souffrances dont nous venons de parler n'en sont pas moins réelles. Liées souvent à des organisations nerveuses ou psychiques déficientes, elles témoignent fréquemment aussi d'un égocentrisme dont la volonté d'être un disciple du Christ n'a pas encore triomphé. Ce qu'il faut aux chrétiens asservis encore aux causes multiples de ces souffrances, c'est beaucoup plus que notre compréhension et notre sympathie, c'est une libération. Dieu seul peut l'accorder à leur

(1) *Matthieu* 6 : 33.

foi, s'affirmant dans la persévérance de la prière et de l'obéissance. Mais si, dans sa sagesse souveraine, Il ne juge pas devoir libérer leur vie religieuse de l'emprise d'une nature dont ils ne peuvent eux-mêmes prévenir les assauts, qu'ils accueillent leurs vaines souffrances comme une épreuve de leur foi, qu'ils se gardent de s'isoler en elles loin de Dieu et de leurs frères, qu'ils les présentent sans se lasser à la compassion du Christ. Alors elles aussi changeront de signe et concourront, comme les souffrances fécondes dont nous devons parler maintenant, à l'accomplissement des dessein de l'Amour éternel.

## II

J'ai rencontré, au cours d'un ministère déjà long, des chrétiens s'étonnant qu'après avoir donné leur vie à Dieu ils n'en continuent pas moins de recevoir, tout autant que les athées les plus convaincus ou les pécheurs les plus impénitents, les coups de la souffrance. A les entendre, la « bonne volonté » qu'ils apportent à servir Dieu devrait les

mettre à l'abri de l'épreuve. Etranges chrétiens, suis-je tenté de dire, qui lisent bien mal l'Évangile. Car, loin de donner à ses disciples l'espoir que, sur « le sentier qui mène à la vie », ils auront moins à souffrir que sur « la route large qui conduit à la perdition », Jésus leur dit, de la façon la plus explicite, que la souffrance, liée nécessairement à toute conversion authentique, demeure ici-bas l'inévitable compagne de quiconque veut non pas avoir l'air de le servir, mais le servir dans une vie de communion croissante avec lui.

Voici d'abord la souffrance du repentir.

Une scène entre toutes dans l'Évangile nous montre comment elle accompagne la naissance d'une âme à la vie en Dieu :

« Un pharisien pria Jésus de manger avec lui. Jésus entra dans la maison du pharisien et se mit à table. Et voici une femme pécheresse qui se trouvait dans la ville, ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum et se tint derrière, aux pieds de Jésus. Elle pleurait ; et bientôt elle les mouilla de ses larmes, puis les essuya avec ses cheveux, le baisa et les oignit de parfum... » (1)

Pourquoi pleure-t-elle ainsi, cette femme ? E

(1) *Luc* 7 : 36-38.

tout d'abord pourquoi n'hésite-t-elle pas à venir déranger Jésus dans une maison où l'on sait ce qu'elle est et d'où elle court le risque d'être aussitôt chassée? Elle veut le voir, ou plutôt le revoir : tout le récit nous contraint de penser que, déjà, elle l'a vu. Où? en quelle circonstance? Je ne puis le dire. Mais sûrement elle l'a vu ; mêlée à la foule qui s'était assemblée pour l'entendre, elle l'a écouté et tout son être en a été bouleversé. Quelle pureté dans ce regard! Et comme il lui a, tout à coup, révélé sa souillure! Tout son passé, tandis qu'elle l'écoutait, lui revenait à la mémoire. Mais dans quelle lumière nouvelle elle revivait la tragique histoire de sa pureté perdue! Ah! ce ne sont plus les autres, ou les circonstances, qu'elle rend responsables, maintenant, des désordres de son existence; c'est elle-même; elle se sent, elle se sait coupable, peut-être à l'égard des hommes, certainement à l'égard de Dieu; elle se sent, elle se sait condamnée. Un rayonnement de sainteté la pénètre et elle se découvre perdue. Et pourtant, dans le regard du prophète de Nazareth il y a tant de tendresse, un amour si totalement différent de tout ce qu'elle a jusqu'alors appelé de ce nom, une présence si certaine de Dieu, qu'elle sent monter en elle l'espoir d'un recommencement possible, le pressentiment d'une miséricorde qui n'est pas seu-

lement pour les honnêtes gens qui l'entourent, mais pour elle aussi. Qui est-il cet homme pour qu'à son contact naissent ainsi la souffrance intolérable du péché et de la condamnation, l'angoisse du repentir et la révélation d'un pardon possible? Il faut qu'elle le revoie, lui crie sa douleur et sa gratitude et lui apporte l'immense confiance qui, d'ordinaire, l'attache à lui. Voilà pourquoi, sans se soucier de l'opinion d'autrui, elle entre chez Simon le pharisien et pleure aux pieds de Jésus.

Et Jésus la regarde. Aucun des gestes de la pécheresse ne lui échappe. Quelle offrande magique d'un pauvre cœur impur et repentant! Devant « cette femme qui le touche » et dont son hôte n'a nul besoin, comme il se l'imagine, de rien apprendre « ce qu'elle est », une fois de plus le Maître est ému de compassion. L'amour qui se porte à cette âme communie à sa souffrance qui, pour rien au monde, il ne voudrait lui épargner. Pour elle, avec elle, il souffre de la détresse qui vient de la submerger au moment où elle a reçu la révélation de son péché, où elle a consenti à se voir telle que Dieu la voit, à se condamner comme Il la condamne. Et pourtant il sait que, seule cette souffrance lui a permis d'entrevoir le chemin du salut ! Comment cette femme pourrait-elle témoigner tant de confiance et de gratitude si

jà, à travers son désespoir, elle n'avait vu s'ouvrir comme une porte d'espérance? Jésus la regarde avec une sainte tendresse et lui dit : « Tes péchés te sont pardonnés, ta foi t'a sauvée, va en paix. » (1) Ce n'est pas un verdict de condamnation qu'il porte sur elle, c'est la grâce miséricordieuse de Dieu qu'il lui atteste. Ce n'est pas un espoir qu'il lui donne, c'est une certitude. « Les tombeaux seuls connaissent les résurrections », a écrit Nietzsche. Comme le fils prodigue de la parabole qui, lui aussi, a connu la souffrance et l'humiliation nécessaire de la repentance, la pécheresse était morte et elle est revenue à la vie. Dans sa détresse, elle naît à l'amour et à la foi.

Dans une langue très différente de celle de l'Évangile, mais elle aussi singulièrement poignante, un héros de Dostoïewski, Mitia Karamazoff, s'écrie dans son cachot : « Ces derniers temps, j'ai découvert en moi un homme nouveau; un homme nouveau est ressuscité dans mon âme. Cet homme, je l'ai toujours porté caché au fond de moi-même, mais je n'en aurais jamais eu conscience si Dieu ne m'avait envoyé cette tourmente. »

Alors commence, pour le disciple, une vie nouvelle qui lui apportera une magnifique révélation

(1) Luc 7 : 48.

de la joie — je ne retire rien de ce que j'ai dit  
cet égard — mais où il connaîtra d'inévitables,  
crucifiantes souffrances. A la lumière qui rayonne  
du Christ, et dans laquelle désormais il se voit  
se juge, il discerne les tendances à réformer, les  
habitudes mauvaises à éliminer, les désirs à puri-  
fier, tout ce qui doit mourir en détail après qu'a  
été consentie la mort au péché. « Si ta main ou ton  
pied est pour toi une occasion de chute, dit Jésus  
à son disciple, coupe-les et jette-les loin de toi...  
et si ton œil est pour toi une occasion de chute,  
arrache-le et jette-le loin de toi. » (1) Il y a des  
libérations que Dieu ne peut pas vouloir à notre  
place, des renoncements qu'il ne peut accepter  
à notre place, des victoires sur le péché qu'il ne peut  
remporter à notre place.

Evoquons ces jeunes hommes groupés autour  
du Christ. « Heureux... heureux... heureux...  
leur a-t-il dit. Oui, mais ce bonheur se trouve sur  
le chemin à l'entrée duquel sont écrits ces mots  
« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne  
charge de sa croix et qu'il me suive. » (2) Aucune  
illusion n'est permise aux disciples qui entendent  
ces paroles. La souffrance cheminera à leur côté  
sur la voie de la fidélité, plus encore elle pèse

(1) *Matthieu* 18 : 8-9.

(2) *Matthieu* 16-24.

sur leurs épaules comme une croix, la croix où doivent être crucifiés l'orgueil, l'égoïsme, les intolérances, l'avarice, l'impureté, et, pour tout dire d'un mot, leur moi incrédule et idolâtre qui, toujours, veut renaître et toujours doit de nouveau mourir. Et si, par aventure, il leur prend je ne sais quelle fantaisie de suivre le Christ sur une autre route que celle qu'il a lui-même fixée, ils seront poursuivis dans leur folle et décevante tentative par ce solennel avertissement de Jésus : « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la sauvera. » (1) Sauver sa vie, c'est, à l'abri de convictions peut-être très fermes, avec toute l'apparence d'une piété fervente, se garder pour soi-même, se vouloir soi-même et du même coup — et c'est là le tragique — se perdre soi-même. Perdre sa vie à cause du Christ, c'est consentir à n'en être plus le maître, acquiescer à l'autorité souveraine d'un autre : le Christ, et, par amour pour lui, dans une totale confiance en lui, vouloir mourir soi-même. Mais, cela, c'est sauver sa vie!

L'avouerais-je simplement ? Alors qu'une fois de plus, à votre intention, je vivais dans l'intimité des évangiles, j'ai ressenti comme une sorte d'épouvante en pensant à l'art consommé avec quoi

(1) *Marc* 8 : 25.

nous vidons ces paroles du Christ de leur signification véritable. Apprenons donc à les lire, non pas en surface, mais en profondeur. Nous serons plus disposés, ensuite, à souscrire à cette affirmation d'un chrétien du siècle dernier : « Une vie sans souffrance est presque toujours une vie sans obéissance. » (1) Nous n'obéissons qu'à moitié, c'est-à-dire nous n'obéissons pas ; précisément parce que nous n'avons aucune envie de souffrir. Ce peut-être pas encore des persécutions, mais des ironies, ou l'éloignement de ceux qui veulent réaliser le tour de force de servir Dieu et Mamon. C'est bien encore l'épreuve secrète d'une contradiction intérieure dont il faut que nous sortions si nous voulons rester chrétiens et que, seule, peut surmonter l'obéissance persévérante de la foi.

« Le Christ, écrivait Kierkegaard, lorsqu'il annonce le Christ, repousse. Ne prédit-il pas sans cesse aux disciples ce qui leur arrivera s'ils lui restent fidèles?... Il attire à lui, mais aussitôt il pousse. Si vous agissez selon ce que je vous dis, votre ruine est certaine... Tout, en définitive, revient à cette conclusion : si vous mettez le christianisme en pratique, ça ira mal pour vous... On a relégué le christianisme dans une commensurabilité fautive. Dans ces conditions, l'on s'imagine qu'on p

(1) Rostan, *Ouv. cit.*, page 91.

l'emporter avec soi sans le payer trop cher. » (1)

Et pourtant, ce qui fait que le christianisme est le christianisme, c'est qu'il est toujours incommensurable à nos mesures humaines. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (2), dit Jésus à ses disciples. Et voilà pour eux la cause de nouvelles souffrances. A moins de se rendre volontairement sourds, il faut bien qu'ils entendent cette parole. Elle retentit en eux, non pas comme l'appel de l'idéal le plus élevé, mais comme l'ordre de placer l'achèvement de leur vie dans la perfection de Dieu lui-même. Et dès qu'ils lui ouvrent l'accès de leur vie profonde, par un choc en retour elle leur inflige une cruelle souffrance. Pauvres pécheurs, se connaissant comme tels, faibles, impurs, souvent vaniteux de leur piété, et complices en eux-mêmes des puissances hostiles à Dieu, l'ordre du Christ leur enjoint de gravir une cime inaccessible. Ils l'écoutent, puisque c'est lui qui parle. Ils ne peuvent obéir, parce que c'est d'eux qu'il s'agit. Souffrance, oui, mais combien féconde, car, du cœur des disciples, elle fait jaillir la prière : « Seigneur, aie pitié de nous ! » et elle fraye en

(1) Cité dans *Foi et Vie*, numéro d'août-septembre 1934, page 681.

(2) *Matthieu* 5 : 48.

eux la voie à l'intelligence et à l'acceptation de la grâce qui, seule, donne ce que Dieu ordonne.

« La seule tristesse, disait Léon Bloy, est de ne pas être saint. » Dans le rayonnement de sainteté où vit le disciple du Christ, c'est bien là, en effet, la grande souffrance. Des millions d'hommes hausseraient les épaules à l'ouïe de cette affirmation. Laissons-les sourire et même railler. Heureux ceux qui, ayant regardé le Christ et discerné sa pureté incorruptible, ne peuvent plus prendre le parti des souillures intérieures et gardent désormais en eux la souffrance lancinante du péché ! Ils ne donneraient pas cette souffrance pour toutes les richesses du monde, car c'est en elle qu'ils acquiescent sans cesse à l'éternelle vocation que Dieu fait reposer sur eux.

Et voici maintenant les souffrances de l'amour : celles de l'amour qui connaît son indigence, mais aussi de l'amour qui, dans la communion avec le Christ, apprend à être ému de compassion.

Jésus a donné à ses disciples le commandement de l'amour. Toute citation est ici superflue. A vrai dire, peut-on aimer par ordre, même par ordre de Jésus-Christ ? En un sens, il est évident que non. Mais ces injonctions d'aimer, provoquant la résistance de notre égoïsme, nous font prendre con-

science du peu d'amour qui a droit de cité dans notre vie. Elles font plus car, par elles, Jésus nous atteste que Dieu nous appelle à l'aimer et à nous aimer les uns les autres et que l'amour, comme l'a écrit saint Paul, est vraiment l'accomplissement de la loi (1), c'est-à-dire la vocation suprême de l'homme. Nous ne pouvons pas aimer par ordre, mais l'ordre d'aimer que nous donne Jésus-Christ fait pénétrer au plus intime de notre être le sentiment que l'achèvement de notre destinée ne peut se faire en dehors de l'amour de Dieu et des hommes.

Qu'il nous paraît pauvre et faible et misérable, notre amour, lorsque nous commençons à entrevoir, dans le Christ, la splendeur de l'amour de Dieu ! Que de fois il est infesté par cette recherche de nous-mêmes qui se mélange à nos mouvements les plus sincères de bonté ! C'est une souffrance toujours renouvelée de constater la virulence de notre égoïsme. Mais c'est une souffrance féconde. Elle nous ramène sans cesse à celui qui, ne se bornant pas à donner à ses disciples le commandement de l'amour, en a incarné la perfection dans le don qu'il a fait de lui-même. Ne redoutons pas de souffrir de la pauvreté de notre amour.

---

(1) *Romains* 13 : 10.

De cette souffrance aussi jaillira notre prière : « O toi qui m'as aimé le premier, enseigne-moi à aimer comme tu veux que j'aime. »

Une autre souffrance attend les disciples que Christ entraîne à sa suite sur la voie de l'amour du prochain. Ceux qui aiment ouvrent peu à peu les yeux aux misères, aux peines, aux tristesses, aux douleurs de leurs semblables. Au delà des épreuves qui frappent tous les regards, ils apprennent à voir celles qui se dérobent à la vue, celles qui rongent le cœur sans que nul peut-être s'en aperçoive, même parmi les plus proches. Alors l'amour, pénétrant toute cette souffrance, aspire à lui apporter quelque soulagement, il veut la partager et la faire sienne, il devient compassion. C'est la compassion, — est-il nécessaire de le redire? — est l'amour qui souffre parce qu'il communique aux souffrances des autres.

Que beaucoup d'hommes reculent devant une souffrance à laquelle ils jugent inutile d'être initiés, nous ne le savons que trop ! Il en est d'autres qui la considèrent comme une grande grâce. Ils savent bien que c'est elle, et elle seule, qui a éclairé pour eux le mystère de la souffrance du Christ et qui leur doit leur communion la plus intime avec le Sauveur. Par elle, leur vie chrétienne a reçu l'une de ses plus riches significations. Ils se sont sentis

appelés à devenir les porte-croix de leurs semblables.

Certes, ne revendiquons pas pour les seuls disciples de Jésus, ceux d'hier ou ceux d'aujourd'hui, le monopole de l'amour du prochain, ou, pour user d'un mot non moins beau, de la bonté. L'atmosphère morale où, depuis vingt siècles, vit le monde chrétien a été, en dépit de ce qui subsiste en lui de barbarie, si imprégnée de l'Évangile de l'amour prêché par Jésus que des incroyants en grand nombre y puisent, sans en reconnaître la source, un désir émouvant de faire rayonner de la bonté parmi les hommes. On les voit unissant leurs efforts à ceux des croyants de toutes les confessions chrétiennes et même de tous les mouvements religieux. La Semaine de Bonté, que précisément nous vivons ces jours-ci, en est un frappant exemple. Elle veut, à juste titre, obliger la foule, qui se hâte vers son travail, ses luttes ou son plaisir, à ralentir sa marche, à prendre le temps d'écouter la plainte humaine qui monte des prisons, des hôpitaux, des bas-fonds de la société, plus encore à se pencher quelques instants sur les plaies individuelles ou sociales que signalent ces gémissements, et à reconnaître les miracles qu'accomplirait la bonté, simplement si tous ceux qui font profession d'être dis-

ciples du Christ en faisaient, toutes les semaines de l'année, la loi de leur vie.

Encore une fois, ces miracles de compassion requièrent que les souffrances de l'amour soient accueillies comme une grâce, je suis tenté de dire comme une joie. Je pense, en parlant ainsi, à l'une des plus nobles chrétiennes du siècle dernier. Joséphine Butler avait entendu, à travers sa propre douleur, l'appel de Dieu à lutter contre l'une des pires iniquités qu'ait jamais imaginées l'égoïsme masculin : la réglementation du vice. Avec un grand cœur maternel, avec une âme consumée par l'ambition d'être témoin de la compassion du Christ, elle descendit, sans hésiter, dans ce cercle de l'enfer, ignoré du Dante, où souffrent, sous un masque obligatoire de la joie, des femmes qui ont été, jadis, des enfants au sourire pur et au clair regard. Elle connut les angoisses et les douleurs réservées aux disciples résolus à aimer, comme leur Maître, « jusqu'à l'achèvement » (1). Mais elle comprit aussi, et elle aida beaucoup d'hommes et de femmes à comprendre que les grandes et décisives victoires sur l'injustice et la haine, sur le péché, ne se préparent et ne se remportent que où des disciples du Christ acceptent de souffrir.

---

(1) *Jean* 13 : 1.

« Le disciple n'est pas plus que le Maître » (1), a dit Jésus.

### III

Dans toute vie chrétienne normale, semble-t-il, doit se manifester la fécondité des souffrances dont nous venons de parler. Il en est d'autres encore que je ne saurais passer sous silence : les souffrances annoncées par Jésus aux disciples qui, répondant à son appel et voulant le suivre, entrent, par ce fait même, en conflit avec le milieu dont jusqu'alors ils ont partagé l'indifférence, la tiédeur ou l'incrédulité.

Qu'au temps où Jésus annonçait la bonne nouvelle et où les premiers apôtres prêchaient, dans le monde antique, le salut par la foi en Jésus-Christ, les hommes, rompant avec le judaïsme ou le christianisme, aient encouru mauvais traitements ou persécution, nous n'en sommes pas surpris. Et nous trouvons naturel qu'il en soit de même partout où, en terre musulmane ou païenne, des âmes se convertissent à la foi chrétienne. Mais, dans nos socié-

---

(1) *Matthieu* 10 : 24.

tés christianisées depuis tant de siècles, où le christianisme, aimons-nous à redire, est l'une des sources essentielles de notre civilisation, peut-elle encore parler de souffrances réservées à ceux qui veulent vivre une vie chrétienne ?

Relisons les paroles de Jésus :

« Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et la belle-mère; l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi (1). »  
 « Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple (2). »

Ne sommes-nous pas tentés de nous écarter de Jésus comme l'ont fait un jour des disciples de Jésus ?  
 « Cette parole est dure; qui peut l'écouter ? » (3)  
 Écoutons-la pourtant car, loin d'être périmée, elle est singulièrement actuelle.

(1) *Matthieu* 10 : 34-37.

(2) *Luc* 14 : 26.

(3) *Jean* 6 : 60.

Gardons-nous, il n'est sans doute pas superflu de l'indiquer, de l'interpréter comme une condamnation des affections familiales. La famille chrétienne est l'un des fruits les plus authentiques de l'Évangile. Et c'est non pas pour blâmer l'attachement au foyer et aux tendresses qui y naissent et s'y concentrent, mais pour le sanctifier, que Jésus a exprimé, dans les mots *père, fils et frère*, la beauté, la force et la douceur des liens qui, en lui et par lui, doivent unir Dieu aux hommes et les hommes à Dieu et à leurs frères.

Mais au-dessus de la famille selon la chair, il y a la famille selon l'Esprit. Plus contraignante que les préjugés, les partis-pris, les prescriptions ou les défenses de la famille humaine, il y a la volonté de Dieu, seule souveraine, dont la commune reconnaissance est le fondement de la communion spirituelle qui lie les unes aux autres les âmes chrétiennes.

Là où la famille selon la chair s'élève, dans l'obéissance d'une même foi, à la communion des âmes dans le Christ, le dessein de Dieu est pleinement réalisé, car les légitimes tendresses du foyer s'ordonnent à lui dans une vivante unité. Mais ai-je besoin de dire qu'il est loin d'en être toujours ainsi ? Même dans les familles qui se disent chrétiennes, la foi est mélangée de tels éléments païens,

la vie est dominée par un tel souci de conformisme à l'opinion du milieu social dont on se sent solidaire que lorsqu'une âme, saisie par le Christ, veut vivre désormais de lui et pour lui, elle se heurte aussitôt à l'incompréhension, sa résolution de fidélité suscite les résistances de ceux dont elle condamne, ne fût-ce qu'implicitement, le christianisme édulcoré. Alors, devant la menace des divisions familiales, il faut choisir.

Et c'est bien là ce que signifient, aujourd'hui, aussi bien qu'au premier siècle, les paroles de Jésus. De même qu'il a été et qu'il demeure, partout où son action s'exerce, « un signe de contradiction » (1), son disciple, décidé à le suivre, à obéir à ses exigences, à croire à ses promesses, à lui rendre témoignage en paroles et plus encore en actes, soulève toujours des contradictions, des oppositions, de la part de ceux qui n'admettent pas que l'exemple d'une vie chrétienne authentique les arrache à leur pieuse léthargie ou à leur formalisme desséché.

Encore une fois un choix s'impose. Pour ceux qui choisissent l'obéissance au Christ, l'heure de la souffrance ne tarde pas à sonner. Vous êtes nombreux à l'avoir connue, à la connaître sans doute encore, amis proches ou lointains qui m'écoutez.

(1) *Luc* 2 : 34.

Vous vous rappelez ces conflits douloureux où vous a jetés votre volonté de fidélité; vous avez vu se fermer peut-être à votre tendresse des cœurs jusqu'alors aimants; vous vous êtes sentis jugés, condamnés, et vous avez souffert d'être entraînés, vous aussi, à porter des jugements. Vous auriez voulu, en aimant le Christ, montrer davantage encore votre tendresse à ceux dont rien ne vous avait jamais séparés. Et ce sont eux qui, par leur hostilité à votre foi, vous ont fait comprendre qu'entre eux et lui vous deviez choisir. Vous vous êtes montrés « dignes du Christ », selon sa propre parole, en l'aimant plus que père, mère, fils ou fille. Et, en ceux-ci, malgré toute la tendresse que vous leur portez, vous avez été contraints de haïr, oui, de haïr le péché qui les sépare de Dieu et fait d'eux les ennemis de sa volonté à votre égard.

Souffrances poignantes, dont, bien souvent, j'ai reçu la confiance, mais souffrances fécondes qui mettent à l'épreuve la foi, l'amour, l'obéissance vouées au Christ. Souffrances qui font entrer toujours plus avant ceux qu'elle meurtrit dans l'intimité de l'Homme de douleurs. « Vous me laisserez seul, disait Jésus aux plus chers compagnons de sa vie, mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi (1). » A leur tour, les disciples

---

(1) *Jean* 16 : 32.

sont parfois appelés, parce qu'ils veulent être fidèles à leur Maître, à connaître une douloureuse solitude spirituelle. C'est alors qu'en réponse à leur persévérance, Dieu leur accorde la grâce de sa présence qui peuple leur solitude et, sans abolir la souffrance, la pénètre de douceur et de paix.

Ce que je viens de dire s'applique plus particulièrement encore aux disciples du Christ honorés d'une vocation religieuse. Ah ! certes, avant qu'ils n'y répondent par une totale consécration, il leur faut porter qu'ils en reçoivent l'attestation intérieure de l'Esprit Saint. L'opposition qu'ils rencontreront peut les conduire à la persuasion qu'ils se sont trompés sur les desseins de Dieu à leur égard. Mais s'ils parviennent à la conviction que Dieu les appelle à l'apostolat, au ministère de la Parole ou de celui de l'enseignement ou de la charité, ils doivent, eux aussi, porter vaillamment la croix des divisions familiales et des ruptures humaines. « Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. Mais celui qui se renonce et qui se charge de sa croix et qui me suit, je le baptiserai dans l'eau au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et il sera mon disciple. » (1). Les vocations authentiques font chanter l'âme d'allégresse, mais elles s'éprouvent dans la souffrance.

Alors même, d'ailleurs, qu'elle peut être reçue avec une joie sans réserve, la vocation à l'un de ces ministères de l'Eglise implique toujours des renoncements.

(1) *Matthieu* 10 : 38.

cements et signifie souvent un départ. La souffrance se mêle donc à la joie. Mais écoutez la promesse de Jésus à ceux qui ont tout quitté pour le suivre : « Je vous le dis en vérité, il n'est personne qui, ayant quitté à cause de moi et de la bonne nouvelle sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses terres, ne reçoive au centuple, présentement dans ce siècle-ci, des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants et des terres, avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle » (1).

La voilà la souffrance véritablement féconde ! Les renoncements se transforment en richesses ; les joies de la paternité spirituelle, les trésors de la communion des saints compensent, et au delà, la tristesse des séparations acceptées dans l'obéissance ; les persécutions — qui ne sont le monopole d'aucun siècle — valent aux disciples du Christ, ainsi que l'écrivait saint Paul, « la grâce, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui » (2). Et la vie éternelle se découvre à l'horizon, dans sa glorieuse splendeur.

Vous pensez peut-être que j'ai exagéré la part de la souffrance dans la vie chrétienne. Relisez

---

(1) *Marc*, 10 : 29-30.

(2) *Philippiens* 1 : 29.

vous-mêmes les évangiles, et vous verrez, à moi de fermer les yeux à l'évidence, que le Christ indiscutablement lié à la profession de la foi souffrances dont je viens de vous entretenir — sans parler de beaucoup d'autres, qu'une lecture attentive de l'Évangile, si nous en avons le loisir nous contraindrait d'envisager.

Alors, si nous avons, jusqu'à présent, tout ignoré de ces souffrances, ne devons-nous pas nous demander si nous ne nous trompons pas sur notre christianisme ? Est-il le christianisme de Jésus-Christ ? ou un christianisme qui, sans que nous ayons conscience, n'a pas grand'chose de commun avec le Christ, ses promesses, ses exigences de sainteté et d'amour ?

Fallot disait : « Christianisme sans croix, christianisme sans Jésus-Christ ». Où est notre croix ? Oh ! je sais bien que les croix les plus lourdes, les plus meurtrissantes, ne sont pas toujours les plus visibles ; elles demeurent souvent cachées aux yeux des hommes et connues de Dieu seul. Ce n'est donc pas aux autres à répondre à la question où est notre croix ? mais à chacun de nous.

Connaissions-nous la souffrance du repentir ? car, toujours pécheurs, nous avons toujours à nous repentir ? la souffrance des luttes obstinées contre le péché ? des ascensions sur le sentier étroit

l'obéissance ? des labeurs de l'amour chrétien, si souvent déçu, bafoué, mais sans cesse offert, par amour pour le Christ, aux hommes dont la plupart passent sans comprendre ? Connaissons-nous la souffrance de la fidélité persévérante dans un milieu où tout contredit à notre foi ?

Si nous ignorons ces souffrances, ne serait-ce pas parce que notre christianisme est affadi ? « Si le sel perd sa saveur, a dit Jésus, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il ne sert plus qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes » (1). N'en sommes-nous pas là ? Ne sommes-nous pas de ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur », mais ne font pas la volonté de leur Père qui est dans les cieux ? (2) Trahison des disciples, certes, mais aussi trahison de l'Eglise qui, se taisant sur les souffrances où doivent nous jeter la repentance, l'obéissance de la foi et l'amour, « ne conduit plus l'homme vers ces profondeurs où il ne peut plus que crier au Dieu des hauteurs. Du même coup, remarque un penseur contemporain, elle ne le conduit plus là où Dieu, du sommet de ces hauteurs, avec sa grande puissance, son vrai amour, son vrai pardon, son vrai miracle, peut se révéler » (3).

---

(1) *Matthieu* 5 : 13.

(2) *Matthieu* 7 : 21.

(3) Thurneysen, *ouvr. cit.*, p. 137.

Quelle espérance reste-t-il aux insensés qui ont ainsi bâti leur maison sur le sable ? Écoutons une fois encore Jésus : « La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et ont battu cette maison : elle est tombée et sa ruine a été grande » (1).

J'entends votre protestation : la souffrance est-elle donc la mesure de la fidélité chrétienne ? Serons-nous d'autant plus chrétiens que nous souffrirons davantage ? Comment dénier alors que le christianisme soit une religion de la souffrance ?

Ma réponse, que développera notre dernière étude, sera brève. Non, le christianisme n'est pas la religion de la souffrance, il est la religion du salut, et, par conséquent, de la joie. Le Christ nous saisit dans notre péché ; la foi, la reconnaissance, l'amour nous lient à sa personne, et, avec lui, nous entrons dans les grands combats de Dieu. Les souffrances que nous devons à notre orgueil, à notre égoïsme, à nos haines, à notre asservissement au péché, s'éloignent peut à peu de notre vie. Mais celles que font naître l'amour de Dieu et de nos hommes, la soif de la justice et de la sainteté, la lutte contre le mal sous toutes ses formes, accablent à notre rencontre sur tous les chemins où nous engage la grande et magnifique aventure de la foi.

(1) *Matthieu* 7 : 26-27.

Qu'elles soient les bienvenues, car si nous les accueillons avec une filiale confiance en Dieu, elles deviendront une puissance de vie pour nous et pour nos frères. Et lorsque nous nous arrêterons devant la souffrance du Christ, elles nous feront pressentir que notre communion à sa souffrance est une des conditions de la joie parfaite.

V

LE CHRIST DEVANT LE MYSTÈRE  
DE SA SOUFFRANCE

## LE CHRIST DEVANT LE MYSTÈRE DE SA SOUFFRANCE

Le Christ devant le mystère de sa souffrance !

Pour un grand nombre de nos contemporains qui entendent lire les évangiles ou les lisent eux-mêmes, le mot de mystère ne peut être appliqué à la souffrance du Christ. Cette souffrance les émeut, éveille leur compassion, mais ils ne l'en trouvent pas moins très compréhensible, et presque banale.

« Jésus — ce sont eux qui parlent — annonce la venue prochaine du royaume de Dieu ; il suscite, dans le cœur de ses compatriotes opprimés par le joug odieux du César de Rome, l'immense espoir que Dieu va enfin avoir pitié d'eux. Des foules s'attachent à ses pas. Mais le rêve ne se réalise pas. Au contraire, prêtres et théologiens, interprètes officiels de la Loi et des Prophètes, se déclarent contre Jésus. N'est-il pas conforme à la

nature humaine que beaucoup de ses partisans déçus, se soient retournés contre lui? Ses meilleurs amis l'abandonnent eux-mêmes, au moment où l'on est parvenu au pouvoir, que son enseignement gênait ceux qui réussissent à se débarrasser de lui, grâce, d'ailleurs, à la trahison d'un de ceux à qui il avait donné sa confiance. Une parodie de justice, étayée par de faux témoignages, s'achève par une exécution capitale. Quel mystère y a-t-il en tout ceci? Ce qui serait incompréhensible, étant donné l'enseignement de Jésus, la violence du réquisitoire qu'il prononce contre les chefs religieux de son peuple, c'est qu'on l'eût laissé continuer. Il a souffert, assurément, mais combien d'agitateurs religieux, sociaux ou politiques, ont connu, de par le monde, des souffrances analogues ? »

Ainsi s'étonne-t-on, d'un certain côté, que nous parlions du mystère de la souffrance du Christ. Une semblable réserve est faite d'un point de vue tout opposé que je dois, dès maintenant, vous signaler.

« Comment parler du Christ devant un mystère, nous demande-t-on, lorsqu'il s'agit de la souffrance du Fils de Dieu ? Que la souffrance du Christ, inaccessible à notre raison (nous ne disons pas : contraire), ne puisse être connue de nous dans son sens profond et dans sa valeur unique

---

que par la révélation et dans la foi, nous en tombons d'accord — et c'est précisément ainsi que se définit le mystère. Mais si la souffrance du Christ est mystère pour nous, comment le serait-elle pour lui ? Le soutenir, ne serait-ce pas porter atteinte à sa divinité sous prétexte d'affirmer son humanité ? Jésus, parce qu'il était le Fils, a connu d'avance les étapes de sa voie douloureuse et l'efficacité que Dieu attachait à sa souffrance. Il en a parlé à ses disciples lorsqu'il a jugé bon de le faire. Nous n'avons aucun droit de conclure de ce silence pédagogique qu'il n'a pas vu, dès le premier jour, la Croix se profiler à son horizon et qu'il n'en a pas saisi, dans sa plénitude, la signification rédemptrice. »

Vous avez entendu l'objection qui nous est faite de deux côtés très différents. Devons-nous la considérer comme fondée ? Pouvons-nous parler, au contraire, avec respect mais en toute vérité, du Christ devant le mystère de sa souffrance ? J'espère que notre étude de ce soir vous apportera des clartés suffisantes sur ce point.

Deux remarques préliminaires doivent vous être présentées.

Voici la première : si la souffrance du Christ est pour lui un mystère, à plus forte raison l'est-elle pour nous, mais d'une toute autre manière que

pour lui. Il souffre et il pense sa souffrance dans la lumière de sa sainteté parfaite. Même lorsqu'il s'agit de la part de sa souffrance que nous pouvons comprendre, parce qu'elle a sa place dans notre vie, elle est autre que la nôtre, car elle est la souffrance, je ne dis pas d'un saint, mais d'un homme qui ait été sans péché, qui ait souffert sans que son péché — orgueil, égoïsme, sensualité, qu'en sais-je encore? — pénètre sa souffrance. Mais nous nous plaçons avec le Christ devant ce qui, dans sa souffrance, est mystère pour lui et pour nous, comme il porte sur ce mystère un regard différent du nôtre ! Notre vision des réalités spirituelles est toujours obscurcie, souillée par le péché. La sienne est d'une pureté totale, et jamais trace de péché n'en a voilé la netteté. Et ne l'oublions pas lorsque nous essayons de saisir l'attitude du Christ à l'égard de sa souffrance. Nos pensées, nos paroles portent l'empreinte de ce que nous sommes : des pécheurs. Et ce n'est pas, hélas, parce que nous allons nous approcher de ce qu'il a de plus sacré dans l'histoire de l'humanité que nous cesserons d'être des pécheurs.

Et puis — et c'est là ma seconde remarque — rappelons-nous que nous ne connaissons de la souffrance du Christ que ce que les évangiles nous disent ou nous en laissent entrevoir. Trente années

de vie cachée ont précédé son ministère public. Quelles souffrances a-t-il connues pendant cette longue période de sa vie? Lesquelles a-t-il ignorées? Ne dites pas que nous n'en pouvons rien savoir. Il y a des évidences qui s'attestent à notre pensée et que souligne, au demeurant, cette parole de l'épître aux Hébreux : « Bien qu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (1). Jésus, « semblable à nous en toutes choses », comme l'affirme l'Écriture, a dû éprouver maintes souffrances à l'origine desquelles ne se trouve aucun péché personnel : la fatigue, la faim, la soif, l'incompréhension, la solitude, dont les évangiles nous le montrent plus tard victime. Mais sa conscience « sans cicatrice » a toujours ignoré les souffrances que le péché entraîne à sa suite, comme un douloureux cortège : la perte de la paix de l'âme, le joug des servitudes intérieures, le désaccord installé au cœur même de la vie, le remords et, là où l'appel de Dieu est entendu, les angoisses, parfois l'agonie de la repentance. Et, par contre, comment pourrions-nous croire que le Jésus que nous connaissons n'ait pas ressenti — et avec quelle intensité ! — au cours des longues années vécues à Nazareth, des souffrances dont notre dernière étude nous a fait découvrir la fécondité :

(1) *Hébreux* 5 : 8.

celles de l'obéissance à Dieu dans un milieu hostile, celles de l'amour qui se donne et devient compassion ?.

Arrêtons ici ces remarques. Aussi bien leur pertinence apparaîtra-t-elle plus nettement peut-être dans l'exposé que je dois maintenant vous présenter.

## I

Nous voici donc devant le Christ qui souffre. Qu'il acquiesce simplement à sa souffrance, qu'il se mette même à l'aille au-devant d'elle comme l'on va vers elle, les conséquences normales et nécessaires de l'attitude fondamentale de la vie, ou qu'elle lui apparaisse comme un mystère, elle est sa souffrance. Je voudrais que, devant elle, Dieu nous fît la grâce d'un recueillement qui rende possible notre contemplation.

La première démarche que Jésus accomplit est au moment où il paraît sur la scène de l'histoire manifeste qu'il a souffert. Se mêlant à la foule qui accourt auprès du prophète dont la prédication véhémente arrache les consciences à leur torpeur, il c

mande à Jean le baptême de la repentance. Et Jean lui oppose un refus : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi », lui dit-il, « et tu viens à moi ! » — « Laisse faire maintenant », lui répond Jésus, « car il est convenable que nous accomplissions ainsi tout ce qui est juste » (1).

Jésus, étant sans péché, n'avait pas à se repentir pour lui-même. Mais, écrasé par le péché de son peuple, poussé par sa sainteté même, qui excluait tout égoïsme, à s'unir à ses frères de toute la puissance de son amour, à prendre sur lui les conséquences tragiques de leurs fautes d'hier et d'aujourd'hui, il veut se repentir avec son peuple et pour lui. De là sa décision de demander le baptême : elle suppose, veuillez y être attentifs, la longue souffrance du saint qui ne consent pas à ce que sa sainteté le sépare des hommes pécheurs, mais brûle, au contraire, du désir de les aimer davantage pour mieux les connaître dans leur misère, dans leurs servitudes, dans leur perdition et, à force de les aimer, les persuader d'écouter le message de salut dont Dieu l'a chargé pour eux.

A l'heure de son baptême, Jésus apparaît comme l'homme solidaire. Non pas *malgré* sa sainteté, mais *à cause* de sa sainteté parfaite, il accepte, il veut sa complète solidarité avec un monde

(1) *Matthieu* 3 : 13-15.

pécheur. Comprenez-vous ce que cela signifie ? Ne jamais fermer les yeux au spectacle de la détresse humaine, regarder en face la réalité tragique du péché avec les fruits maudits qu'il porte dans la vie des individus et des sociétés. Ne jamais se détourner en face d'un peuple qui fausse ou transgresse la loi de Dieu : ce n'est pas mon affaire ; au contraire, vivre le plus près possible des hommes, entrer dans les dédales de leur cœur mauvais, accepter le contact de leur souillure, ne pas laver les mains de leur péché en s'isolant dans la sainteté, s'exposer simplement à toutes les épreuves et boussures du mal. Pour excuser le péché ? Non, certes. Mais pour sauver les pécheurs tout en condamnant sans réserve le péché. Et, pour avoir le droit de dire qu'on veut les sauver, commencer par ouvrir son cœur tout grand à leur souffrance, de quelle qu'elle vienne, et si grande que puisse être en elle la part du péché.

C'est ainsi que je vois Jésus allant demander le baptême de la repentance. Seul l'amour de ce peuple explique sa démarche, un amour qui agit au sens que nous avons dit déjà, une immense compassion.

Le drame de la tentation, qui suit le baptême, nous place en présence d'une souffrance, à laquelle notre méditation s'attache trop rarement. J

souffre au désert, non pas seulement de la faim dont parle l'évangile (1), mais de la simple possibilité, se présentant à son esprit, d'user de la puissance que Dieu lui a donnée dans un autre but que celui voulu par Dieu, pour une autre gloire que celle de Dieu. Il souffre plus encore de voir Satan prétendre prendre la place du Père dans l'adoration du Fils ! Il lui semble ressentir comme un soufflet lorsqu'après lui avoir montré tous les royaumes du monde et leur gloire, Satan lui dit : « Je te donnerai toutes ces choses, si tu te prosternes et m'adores » (2). L'épreuve, que Jésus subit alors, est une épreuve victorieuse, mais la victoire laisse dans son cœur la douleur du blasphème que Satan a lancé contre Dieu.

Ainsi, dès avant son ministère public, Jésus choisit délibérément un chemin sur lequel il rencontre aussitôt la souffrance. Mais, après le drame de la tentation, s'étant fermé toutes les routes où Satan voulait l'engager, il s'avance sur la seule voie qui lui reste ouverte, celle de la lutte, pour le salut de l'âme humaine, contre la puissance maudite qui la tient asservie. Dès qu'il s'engage sur cette voie d'obéissance totale à la volonté de son

---

(1) *Matthieu* 4 : 2.

(2) *Matthieu* 4 : 8-9.

Père, dans la sainteté et l'amour, la souffrance chemine à son côté...

Ce n'est pas alors qu'elle est pour Jésus un père. Mais nous, qui le regardons souffrir, pouvons-nous le comprendre ? Renan, dans sa *Vie de Jésus*, où tant de Français ont puisé la seule connaissance qu'ils aient de Jésus, parle de l'idylle galiléenne par quoi se serait ouverte la courte carrière du Prophète de Nazareth. C'est méconnaître toute la souffrance qui affleure dans les premières pages des évangiles. C'est ignorer surtout que, dans un monde pécheur, quelles que soient les joies que goûte au service de Dieu et des âmes, le Saint ne peut pas ne pas souffrir.

Que notre péché personnel soit reconnu par notre foi chrétienne comme une offense à Dieu, nous le croyons. Mais le péché des autres, lorsqu'il nous le condamne, ne nous gêne-t-il pas comme un désordre qui ne nous fait pas souffrir pour Dieu. Le Christ, parce qu'il était le Fils de Dieu, sentait une douleur filiale du péché des hommes. Sa conscience sainte en éprouvait comme une douleur. Tout péché était, à ses yeux, transgression non d'une loi anonyme, mais de la volonté du Père. Tout péché manifestait la culpabilité de ceux qu'il était venu sauver, parce qu'ils souffraient. Perdu ! c'est un mot qui recouvrait,

Jésus, la plus certaine, la plus tragique des réalités. Je ne puis croire que ce mot soit venu à sa pensée sans qu'aussitôt il ait souffert.

Oui, il mangeait et buvait avec les pécheurs (1), mais il n'en souffrait pas moins de leur péché. Sans doute souffrait-il plus encore de la propre justice de ceux qui se croyaient justes ou de leur hypocrisie plus ou moins consciente. L'indifférence, l'incrédulité ou l'idolâtrie de la masse meurtrissaient son âme filiale. Mais dans quelle indignation ou quelle angoisse le jetait le génie démoniaque avec quoi les chefs religieux de son peuple mettaient les traditions religieuses ou les institutions ecclésiastiques à la place du Dieu vivant ou faisaient de son culte une fructueuse exploitation !

« Cet enfant sera un signe de contradiction » (1), avait prophétisé Siméon lors de la présentation de Jésus au temple. Et, dès le début de son ministère, la sainteté de Jésus provoque la contradiction. Vous vous rappelez le cri des possédés : « Qu'y a-t-il entre nous et toi ? » (2) Il me semble qu'à travers tous leurs reproches, leurs questions, leurs incessantes et vaines discussions, Scribes et Pharisiens lancent à Jésus le même défi. Partout où elle s'affirme, la sainteté fait appel aux

(1) *Luc* 2 : 34.

(2) *Marc* 1 : 24.

puissances sataniques qui sommeillent au cœur des hommes, et celles-ci, se coalisant contre elle, veulent lui barrer la route, en attendant de la chasser du monde où elles entendent demeurer souveraines. Et c'est là ce que, dès le début de son ministère, a souffert Jésus. Ne percevez-vous pas la mélancolie de sa réponse à une question de ses adversaires : « Les amis de l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux ?... Les jours viendront où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront en ce jour-là » (1) ? La souffrance qui affleure ici est celle de l'homme à qui sa sainteté ôte toute illusion, tout en laissant intact son amour.

Un autre aspect de la souffrance du Christ nous est peut-être accessible, encore que nous soyons pécheurs : c'est la souffrance de la solitude.

Jésus souffre de la solitude, malgré les joies de l'amitié, malgré les magnifiques élans de la confiance populaire qui lui font cortège jusqu'au jour des premiers abandons.

Il se sent seul au milieu de ses concitoyens de Nazareth, qui ne voient en lui que le charpentier dont, pendant de longues années, ils ont été les clients, et refusent de lui donner leur confiance.

(1) *Marc 2 : 19-20.*

« Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie », leur dit Jésus, étonné de leur incrédulité (1).

« Dans sa patrie », disait-il. Et il ajoutait : « parmi ses parents et dans sa maison ». Quelle tristesse perce dans ces quelques mots où, trop souvent, nous voyons une excuse à ne pas rendre, auprès des nôtres, témoignage de notre foi ! Jésus se sent seul au milieu des siens. Ceux-ci ne comprennent pas le caractère qu'il donne à sa mission. Il leur semble inconcevable, s'il est vraiment l'envoyé de Dieu, qu'il puisse provoquer comme à plaisir l'irritation et l'opposition des hommes réputés les plus pieux. « Il a perdu l'esprit », disent-ils, alors qu'ils viennent « pour s'emparer de lui », et, sans doute, lui imposer de force une interruption de son activité (2). Et c'est alors que Jésus affirme la primauté de l'exigence souveraine de Dieu et de la solidarité dans la foi sur l'autorité familiale et les liens du sang : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ?... Celui qui fait la volonté de Dieu est mon frère, ma sœur, ma mère » (3).

Au moins ses disciples sont là, qui comprennent son enseignement et sont prêts à lui demeurer fidèles jusqu'à la mort.

(1) *Marc* 6 : 3-4.

(2) *Marc* 3 : 20-21.

(3) *Marc* 3 : 31-35.

Hélas ! elle vient bien vite l'heure où Jésus sent seul, même au milieu de ses disciples. N'entendons-nous pas l'écho d'une souffrance qui refoule la joie qu'il éprouve de la confession de Pierre au moment où, celui-ci ne pouvant admettre que le Messie soit appelé à souffrir et à mourir par la volonté des prêtres et des théologiens, Jésus lui répond : « Arrière de moi, Satan ! tu serais pour moi une occasion de chute : la pensée que tu as n'est pas de Dieu, elle est toute humaine ! » (1). C'est dans le même temps qu'au témoignage de l'évangile selon saint Jean « plusieurs de ses disciples se retirèrent et n'allèrent plus avec lui » (2). Voyant les vides qui se creusent dans les rangs de la troupe demeurée jusqu'alors fidèle, Jésus se retourne vers les Douze et leur demande : « E vous, voulez-vous aussi me quitter ? » (3). Ils ont beau protester par la bouche de Pierre, Jésus connaît leur faiblesse et sait qu'ils ne le comprennent plus. La solitude dans laquelle il marche sur la route de Jérusalem, alors que ses compagnons le suivent remplis de crainte, est l'image de la solitude toujours plus douloureuse de son âme. « Vous me laisserez seul, leur dira-t-il bientôt dans

(1) *Matthieu* 16 : 21-23.

(2) *Jean* 6 : 66.

(3) *Jean* 6 : 67.

la chambre haute; mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi » (1). Et, le même soir, dans le jardin de Gethsémané, où il nous faudra le suivre, il adressera, à ses trois amis les plus chers, ce reproche où la souffrance se mêle à la tendresse : « Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi ! » (2).

Pascal, plus que tout autre, a communiqué à la souffrance de cette solitude. Écoutons-le :

« Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis, et ils dorment; il les prie de soutenir un peu avec lui; et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment... Jésus est seul dans la terre, non seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache : le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance » (3).

Mais il nous faut revenir en arrière, et, sur ce chemin de Césarée de Philippe où nous l'entendions tout à l'heure reprendre avec véhémence l'apôtre Pierre, écouter Jésus annonçant ses souffrances et sa mort.

---

(1) *Jean* 16 : 32.

(2) *Matthieu* 26 : 40.

(3) Pascal, *Le Mystère de Jésus*.

## II

Ce n'est pas encore devant le mystère de sa souffrance qu'est placé le Christ; mais, pour nous, c'est déjà le mystère.

« Alors, raconte l'évangile, il commença à leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'Homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les anciens, par les chefs des prêtres et par les scribes et qu'il fût mis à mort » (1). « Il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par cette génération » (2), répète un peu plus tard Jésus. Et, à maintes reprises, il insiste auprès de ses disciples sur la nécessité de ses souffrances et de sa mort.

*Il faut ! Pourquoi faut-il ?* Sur quoi se fonde cette obligation ? Sur des circonstances extérieures comme la haine croissante des adversaires, l'incompréhension des disciples, la désaffection de la foule, la trahison prévue d'un Judas ? — Mais en disant aussi : « Le Fils de l'Homme est venu pour

---

(1) *Marc* 8 : 31.

(2) *Luc* 17 : 25.

donner sa vie » (1), Jésus ne marque-t-il pas que sa mort sera, non pas un martyre auquel il ne pourrait se soustraire, mais un don, un sacrifice librement consenti ?

Il ne peut donc s'agir que d'une nécessité intérieure, d'une obligation qui résulte de ce qu'il est et de la mission que Dieu l'a chargé d'accomplir. S'il faut qu'il souffre et qu'il meure, ce ne peut être que pour obéir à la volonté de son Père.

*Il faut !* Depuis quand le sait-il ? Il ne s'en ouvre à ses disciples qu'en une heure qui est l'une des articulations essentielles de son ministère. Mais lui-même, venait-il d'acquérir une certitude à cet égard ou la portait-il en lui depuis longtemps, n'en parlant qu'à Dieu seul ?

Rappelez-vous ce que nous avons dit du baptême de Jésus, des motifs profonds de cet acte, des souffrances qu'ils supposent. Sans chercher à pénétrer le mystère des pensées échangées entre le Père et le Fils dans leur communion ineffable, nous sommes en droit de supposer que l'image du serviteur de l'Eternel, décrit, plusieurs siècles auparavant par le grand prophète d'Israël sur la terre d'exil, « blessé pour les péchés » de ses frères, « frappé pour l'iniquité » de tous, se livrant lui-même à la mort et « portant les péchés de beau-

(1) Marc 10 : 45.

coup d'hommes » (1), avait contribué à lui montrer comment il devait être, au milieu de son peuple, l'homme solidaire qui accepte, par amour, d'être frappé pour les péchés de son peuple (2). Bien longtemps avant son baptême, il portait en lui cette vision. Au sortir de la crise de la tentation, elle s'impose à lui sur la seule voie qui s'offre à son obéissance. Et lorsque Jésus vient de prononcer les béatitudes, alors qu'il prêche la bonne nouvelle du royaume de Dieu tout proche, sa parole : « Les jours viendront où l'époux sera enlevé à ses amis et ils jeûneront en ce jour-là » (3), suffit à prouver que la même vision éclaire son chemin qui, déjà, est le chemin de la croix.

*Il faut !* Mais, encore une fois, pourquoi faut-il ? Parce que Dieu a donné son Fils pour sauver le monde. C'est par amour qu'Il l'a donné, c'est par l'amour que le Fils accomplira l'œuvre qui lui est confiée à condition qu'il aime jusque-là où l'amour ne peut se dépasser, « jusqu'à l'achèvement » (4), c'est-à-dire jusqu'au don complet de lui-même.

Dans un monde de péché, l'amour ne devient sauveur que dans la souffrance. Il faut qu'il ac-

(1) *Esaïe* 53 : 5, 6, 12.

(2) *Esaïe* 53 : 8.

(3) *Marc* 2 : 20.

(4) *Jean* 13 : 1.

cepte de souffrir pour manifester qu'aucune opposition ne saurait le décourager, aucun obstacle le détourner de son dessein, aucune puissance satanique le contraindre à capituler.

Et c'est pourquoi, au moment où il annonce la nécessité de ses souffrances et de sa mort, Jésus donne leur vrai sens à ses premières paroles par cette déclaration : « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs. » (1) Dans ces paroles où le mot *rançon* exprime la volonté du Christ de faire de sa mort un don rédempteur, quelle résolution et quelle sérénité !

Ce calme, cette parfaite maîtrise de lui-même, que Jésus doit à la certitude qu'en souffrant et en mourant il va parfaire l'œuvre de Dieu, s'affirment avec une rare puissance dans la parabole des vigneronns. Sa souffrance y apparaît solidaire de toutes les souffrances des prophètes qui l'ont précédé. Mais combien différente en même temps, parce que, s'ils ont été les prophètes, il est le Fils. On pourra bien rejeter le Fils, le maltraiter, le mettre à mort — et, tandis qu'il dit cette parabole, Jésus sait que le drame touche à sa fin, — il n'en restera pas moins, ou plutôt c'est à cause de cela même qu'il sera, de par la volonté de Dieu, la pierre an-

(1) *Marc* 10 : 45.

gulaire sur quoi sera édifié le peuple des sauvés par grâce, l'humanité des fils et des filles de Dieu (1).

Une autre parole, que nous a conservée l'Évangile selon saint Jean, souligne cette triomphante affirmation : « Si le grain de froment tombé dans la terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits. » (2) Mélancolique rappel de la douloureuse solitude à quoi s'est attachée notre méditation ; mais surtout conviction saisissante que la mort, vers laquelle il marche, est la condition de l'achèvement de son œuvre véritable. Pourquoi doit-il en être ainsi ? Ne serait-ce pas parce que le Christ voit dans la mort l'entrée dans la plénitude de vie où, libéré des limitations de la chair infirme, il pourra amener à maturité les germes déposés dans les âmes par sa parole et leur faire donner, à la gloire de Dieu, les fruits que son ministère terrestre n'aurait jamais pu porter.

Nous voici dans la chambre haute où le Christ entouré des douze, va prendre son dernier repas. Ses souffrances et sa mort toutes proches emplissent sa pensée. Le mystère est pour nous, mais n'est pas encore pour lui. Il parle, il agit, dans la connaissance sereine de ce qui va survenir. E

(1) *Marc* 12 : 8 suiv.

(2) *Jean* 12 : 24.

quelques mots, en quelques gestes, il révèle à ses apôtres, en vue de l'avenir, la signification totale de sa mort, pour laquelle il est prêt.

Ne nous attardons pas à confronter entre eux les quatre récits que les Évangiles et l'apôtre saint Paul nous ont conservés de l'institution de la Sainte Cène. Qu'ils offrent à notre examen des divergences qui ne sont pas simplement verbales, cela est incontestable. La pensée fondamentale de Jésus n'en ressort pas moins de tous en pleine lumière. Et c'est elle seule qu'il importe de préciser. La pensée de Jésus, et non pas celle de l'Église. Ce ne sont pas, en effet, des doctrines eucharistiques que nous avons à examiner ici. Regardons le Christ au Cénacle, écoutons-le, et laissons pénétrer en nous ses gestes et ses paroles.

« Prenant du pain, il prononça la bénédiction, le rompit et le leur donna en disant : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous : faites ceci en mémoire de moi. » Après le repas, il leur donna de même la coupe, en disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang qui est répandu pour vous. » (1)

Par ces paroles, Jésus confirme, tout d'abord que sa mort sera, non un martyre qu'il subit, mais un sacrifice librement consenti. « Personne ne

(1) *Luc* 22 : 19-20.

m'ôte la vie, avait-il dit déjà en saint Jean, mais je la donne de moi-même. » (1) Ce don est un sacrifice, parce que le Christ le fait pour le salut des hommes : « donné pour vous... répandu pour vous. » Et ce sacrifice inaugure une alliance nouvelle; il mettra donc fin à l'ancienne alliance entre Dieu et son peuple, fondée sur la loi, scellée toujours à nouveau par les innombrables sacrifices offerts dans le culte israélite. La mort de Jésus sera le point de départ d'une relation nouvelle entre Dieu et les hommes, scellée dans le don sanglant que le Christ fait de lui-même.

Aux paroles s'ajoutent des gestes qui les lient indissolublement à des signes visibles. « Pourquoi le Seigneur nous représente-t-il son corps par le pain et son sang par le vin? » A cette question, nous répondons avec Calvin dans son catéchisme : « Pour marquer que son corps est à nos âmes ce que le pain est à nos corps; que, comme c'est le propre du pain de nourrir et de soutenir nos corps dans cette vie mortelle, son corps a la vertu de nourrir nos âmes et de les vivifier spirituellement; et que, comme le vin fortifie le corps de l'homme et le réjouit, ainsi le sang de Jésus-Christ est notre joie et notre vertu spirituelle » (2).

(1) *Jean* 10 : 18.

(2) *Le Catéchisme de Jean Calvin*, éditions *Je Sers* Paris, p. 119.

---

« En nous commandant de manger son corps et de boire son sang, dit ailleurs Calvin, (le Christ) ajoute que son corps a été livré pour nous et son sang répandu pour la rémission de nos péchés. En quoi il dénote premièrement que nous ne devons pas simplement communiquer à son corps et à son sang, sans autre considération : mais pour recevoir le fruit qui nous vient de sa mort et passion. D'autre part, que nous ne pouvons participer à la jouissance d'un tel fruit, qu'en participant à son corps et son sang... Il faut donc que nous recevions vraiment en la Cène le corps et le sang de Jésus-Christ puisque le Seigneur nous y représente la communion de l'un et de l'autre.

... La substance intérieure du Sacrement est conjointe avec les signes visibles : et comme le pain nous est distribué en la main, aussi le corps du Christ nous est communiqué, afin que nous en soyons faits participants. » (1)

Calvin l'a bien vu : ce ne sont pas seulement les paroles et les gestes du Christ instituant la Sainte Cène qu'il nous faut méditer, c'est leur liaison parfaite, c'est le commentaire des paroles que constituent les signes visibles et l'explication des signes visibles que sont les paroles. Paroles très simples,

---

(1) Calvin, *Trois Traités*, éditions *Je Sers*, 1935, pp. 109, 112.

signes plus simples encore. Seul l'amour a pu inspirer les unes et les autres. Seul l'amour peut entrevoir quelque chose du mystère de souffrance et de mort auquel le pain rompu et le vin répandu nous commandent d'attacher à jamais nos regards.

J'ai retrouvé jadis ces notes très brèves qu'un serviteur du Christ, s'étant longtemps penché sur le cœur de son Maître, écrivit un jour sur un pauvre bout de papier : elles me paraissent, plus que de longs discours, découvrir l'ambition suprême de Jésus à l'heure où il s'apprête à prendre le chemin de Gethsémani :

« Aimer, c'est vivre en donnant la vie. Mais l'amour ne peut réaliser ses royales ambitions qu'en acceptant de mourir. La mort apparaît à celui qui aime comme une condition de la transmission de la vie. Aimer, c'est mourir pour revivre en donnant la vie.

« L'amour accepte la mort, il semble même parfois, l'appeler, parce que la mort lui apparaît comme la condition de la vie. Mourir pour revivre d'une vie pleine : dans autrui. »

Quelle clarté sur le mystère de la souffrance de Christ ! Encore une fois, le mystère n'est ici qu'un voile pour nous. Jésus, dans la chambre haute, n'a jamais été plus calme, plus assuré du chemin sur lequel

---

quel il marche, plus rayonnant de cette paix surnaturelle que, de longues années après, saint Jean l'entendait encore promettre à ses apôtres: « Que votre cœur ne se trouble point! Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. » (1)

### III

« Que votre cœur ne se trouble point », dit le Christ à ses disciples. Et pourtant n'a-t-il pas laissé échapper ces mots: « Mon âme est troublée... Et pourquoi dirais-je: « Père, délivre-moi de cette heure... » Mais c'est pour cette heure-« là que je suis venu. » (2) De quel trouble parle-t-il? Pense-t-il au baptême de souffrances dont il avait dit auparavant: « Il est un baptême dont je dois être baptisé; avec quelle anxiété j'attends qu'il soit accompli? » (3) Mais comment ce baptême serait-il pour lui un mystère puisqu'il annonce

---

(1) *Jean* 14 : 27.

(2) *Jean* 12 : 27.

(3) *Luc* 12 : 50.

aux fils de Zébédée qu'ils en seront baptisés eux aussi? (1).

Dans ce même entretien, Jésus leur dit encore « La coupe que je bois, vous la boirez. » (2). L'image de la coupe était familière aux prophètes : tantôt son contenu était la colère de l'Éternel (3), tantôt la désolation et la destruction (4). Quand Jésus en use pour la première fois, elle représente toutes les souffrances qu'il connaît déjà — « la coupe que je bois » — et celles qui vont bientôt survenir. Mais puisqu'il sait que, comme lui, ses disciples la boiront, elle ne peut être à ses yeux un mystère de sa souffrance.

En vérité, à relire et à méditer les textes dont nous avons fait état jusqu'à présent, à le voir calme, victorieux, pendant ces premiers jours de la Semaine Sainte, des attaques de ses adversaires évitant, avec une parfaite maîtrise, les pièges qu'ils lui tendent, exprimant, avec sérénité, ses dernières volontés à ses disciples, n'avons-nous pas l'impression qu'il sait où il va (5) — ainsi que l'a écrit saint Jean — qu'il *comprend*, parce qu'il connaît le Père, pourquoi il doit marcher sur cette voie

(1) *Marc* 10 : 39.

(2) *Ibid.*

(3) *Esaië* 51 : 17.

(4) *Ezéchiel* 23 : 33.

(5) *Jean* 12.

douloureuse et, si dure que puisse être encore l'épreuve, qu'il l'accepte d'avance et la traversera sans défaillir?

Quelques instants après qu'il ait pris son dernier repas avec les apôtres, brusquement, tout change. Au sortir de la chambre haute, il s'est engagé avec eux sur le chemin du Mont des Oliviers. Arrivé à Gethsémané, il les invite à s'asseoir tandis qu'il s'éloignera pour prier. Seuls, Pierre, Jacques et Jean l'accompagnent. Et, tout à coup, alors que ses trois amis sont à ses côtés: « il commence à être envahi par la tristesse et l'abattement. Alors, il leur dit: Mon âme est triste jusqu'à la mort; restez ici et veillez avec moi. » (1)

« Jésus a prié les hommes, remarque ici Pascal, et n'en a pas été exaucé. » (2) Ah! ne leur jetons pas la pierre. Humilions-nous plutôt de leur être trop semblables et efforçons-nous aujourd'hui de soutenir notre contemplation!

« Ayant fait quelques pas en avant, continue l'Évangile, il tomba sur sa face et pria ainsi: Mon Père, si c'est possible, que cette coupe s'éloigne de moi! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » (3) Un peu plus tard, pendant que dorment ses disciples, il prie de nouveau:

(1) *Matthieu 26 : 37-38.*

(2) *Le Mystère de Jésus.*

(3) *Matthieu 26 : 39.*

« Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite. » (1) Plus tard encore, dans la nuit qui s'avance, pour la troisième fois il fait la même prière.

Pascal, auquel on pense toujours dans la contemplation de Jésus souffrant, commente en ces mots : « Jésus prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort ; mais, l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle. » (2) Est-ce vraiment la mort que redoute Jésus !

Depuis des semaines, pour ne pas dire davantage, il n'a cessé d'enseigner à ses disciples la nécessité de sa mort. Tout à l'heure encore, dans l'institution de la Sainte Cène, il en a fixé pour toujours le sens rédempteur. Elle marque, à ses yeux, l'achèvement de son obéissance à Dieu, de son amour pour les hommes. Elle couronnera le don qu'il a fait de lui-même aux pécheurs, aux perdus qu'il est venu chercher et sauver. Elle lui ouvrira l'accès de la vie parfaite, auprès du Père dont il a voulu faire toujours la volonté. Et tout à coup, cette mort, qu'il sait toute proche, le fait trembler d'effroi, au point qu'il souffre une agonie et que sa sueur devient sanglante. Nous comprenons

(1) *Matthieu 26 : 42.*

(2) *Le Mystère de Jésus.*

nons, certes, que, pour le Saint et le Juste, pour le seul être en qui la vie se soit manifestée dans une plénitude de sainteté et d'amour, la mort ait été, plus que pour nous pécheurs, le roi des épouvantements. Mais, après le calme et la sérénité des jours, des moments précédents, pourquoi cette soudaine angoisse? Non, non, ce n'est pas ce que nous appelons sa mort qui fait jaillir de l'âme de Jésus la prière de Gethsémani : « Père, s'il est possible... » Au fond de la coupe de souffrance que, depuis si longtemps, il a commencé de boire, il aperçoit quelque chose que, jusqu'à présent, il n'avait pas vu, et c'est là le mystère de sa souffrance.

La puissance des ténèbres se déchaîne sur lui: Judas, qui l'a trahi, lui donne un baiser, Pierre tente de défendre son Maître, puis s'enfuit avec ses camarades. Mais qu'est-ce que cela à côté de ce qu'il doit boire encore dans la coupe que le Père lui a donnée? (1) Cette certitude qu'il garde, malgré l'obscurité qui a submergé son âme, d'être sur la voie de l'obéissance lui rend la complète maîtrise de lui-même. La nuit est froide, les soldats sont brutaux et font payer en soufflets et en crachats à Jésus les heures d'insomnie que leur valent son arrestation et son procès. Qu'importe! il va droit devant lui. Une seule fois, il se retourne,

(1) *Jean* 18 : 11.

car le coq vient de chanter et il faut qu'un regard du Maître fasse monter aux yeux de Pierre les larmes du repentir. Le jour s'est levé. De la prison de Caïphe, les gardes le conduisent devant Sanhédrin, puis au tribunal du procureur. Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate, il va et vient, accompagné des outrages de la populace, les coups pleuvent, et la foule, ameutée par les prêtres haineux et déjà triomphants, hurle l'arrêt : « A mort, à mort, crucifie ! » La flagellation, la couronne d'épines, la lâcheté de Pilate, tout ce qui meurtrit son corps et son cœur, Jésus l'avait accepté d'avance lorsqu'il répétait à ses disciples : « Il faut... ». Non, c'est au delà de tout ce qu'il avait prévu, au delà des souffrances et de la mort physique, au fond de la coupe qu'il devra vider tout à fait, vers le mystère de sa souffrance.

Quel est-il donc ce mystère ?

Ce n'est pas qu'il soit devenu *le Rejeté* des hommes. Pour les avoir aimés au point de dévouer sans relâche le péché au joug duquel il voulait les arracher, il a soulevé contre lui la monstrueuse coalition, « tous les appétits faussés en cause commune avec tous les fanatismes » (1).

(1) Fallot, *La Religion de la Solidarité*, Paris, Fata Morgana, p. 303.

hommes ne veulent pas de son amour, ils n'ont que faire de sa bonne nouvelle et de son salut. A la délivrance qu'il leur offre, ils préfèrent leur esclavage. Qu'il disparaisse, ce gêneur, qu'on le fasse taire une fois pour toutes, et que chacun retrouve sa tranquillité dans sa piété ou dans son impiété! Jésus a voulu vivre solidaire de ses frères. Ceux-ci ne veulent pas de cette solidarité. Sur le Calvaire, où l'humanité tout entière est représentée, les liens qui unissaient Jésus à ses disciples, à son peuple, sont brutalement rompus. Il connaît la solitude humaine dans toute son horreur.

« Mais le Père lui restait et, tant qu'il jouissait de l'intimité du Père, les ouragans de la haine pouvaient l'envelopper sans troubler sa sérénité. La communion du Père n'était-elle pas sa lumière, sa force, sa joie et sa vie?

« Soudain, la face du Père se voila. Les ténèbres envahirent l'âme du juste, et le Fils ne trouva plus son Père. Jamais sa présence ne lui avait été aussi nécessaire qu'à cette heure de cruelle agonie où il supportait le choc de toutes les puissances d'en bas. Mais il l'appelait en vain: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » (1)

« Cri étrange, remarque Fallot, cri terrible, qui dérouta l'homme incapable de recueillement et de

(1) *Ibid.*, p. 304.

réflexion. » (1) Serons-nous capables de nous cueillir et de réfléchir?

Le souvenir de son baptême est-il monté à la pensée de Jésus crucifié? Quelle allégresse, mais aussi quelle décision d'accomplir un grand acte de solidarité avec ses frères appelés à la repentance, il portait en lui en se rendant auprès de Jérusalem.

Et le voilà engagé, comme nous l'avons vu, à la solidarité des pécheurs. Les aimer? cela ne suffit pas à les sauver. Donner sa vie tout entière pour qu'ils ne puissent plus douter de l'amour du Christ, dont il veut les persuader? ce n'est pas assez. Le Christ veut prendre sur lui les conséquences du péché des hommes. Quelles sont ces conséquences? La souffrance? Il l'accepte. La mort du corps? Il la regarde en face et ne dit pas un mot pour la retarder. Mais, dans toute vie où l'homme ne se convertit pas à la repentance et le message du pardon ne se fait pas tôt ou tard écoutés, le péché portera une conséquence dernière, plus tragique que la mort : la séparation totale d'avec Dieu.

Etre séparé de Dieu, non pas d'un Dieu inconnu, dont on ne se soucie pas, auquel, d'ailleurs, on demeure uni, sans même le savoir, alors même qu'on le met en doute ou qu'on le nie. Mais être séparé de Dieu, connu comme Dieu, comm

(1) *Ibid.*, p. 306.

Dieu de la vérité, de la sainteté, de l'amour; être séparé de Lui parce qu'on lui a préféré le péché, c'est-à-dire parce qu'on s'est préféré soi-même à Lui. Et, dans cette séparation, parce qu'on a refusé de se reconnaître pécheur, parce qu'on nie que le péché soit péché, n'entendre plus en soi que soi-même ou le silence, n'est-ce pas là la damnation? n'est-ce pas là l'enfer?

La souffrance de l'enfer, Jésus l'a endurée sur la Croix. Et c'est là le mystère de sa souffrance. C'est la coupe qu'en Gethsémané il a demandé à son Père de lui épargner. Répétons-le une fois de plus: Jésus n'a pas tremblé devant la mort physique, il a frémi d'angoisse lorsqu'il a connu que, pour être véritablement rédempteur, pour prononcer la condamnation que le Dieu saint porte contre le péché et, tout à la fois, proclamer la volonté du Père de pardonner aux pécheurs repentants son amour devait aller jusque-là, jusqu'à traverser la mort spirituelle, jusqu'à ressentir l'indicible horreur de la malédiction qui frappe le péché.

Celui qui a dû « apprendre l'obéissance par les choses qu'il a supportées » a accepté, dans la foi, cette souffrance dont le Père lui révélait la nécessité. « Il fallait, dit Calvin, qu'il sentît dans sa conscience, cette horrible détresse, comme s'il eût

même été abandonné de Dieu. » (1) Mais Jésus-Christ n'a pas laissé d'espérer toujours en Dieu au milieu de ses angoisses (2); et la parole filiale et confiante qu'il prononce avant de mourir: « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (3), témoigne qu'au delà de la nuit atroce où il s'est senti rejeté de Dieu, il a vu resplendir de nouveau la lumière de son unité ineffable avec le Père.

Mystère pour le Christ, ai-je dit; mais combien plus mystère pour nous! Mystère de la souffrance du Christ, dont la révélation fut accordée à la fin de saint Paul s'écriant: « Celui qui n'a point connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu. » (4) Mystère de souffrance où le mystère de l'Incarnation dévoile, au regard de notre foi, sa fin dernière! Mystère de l'amour éternel de Dieu, qui a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils pour le sauver! (5) Le Père accepte, le Père veut par amour que le Fils, uni à l'humanité par un amour plus fort que le péché et la mort, soit, sur la Croix, l'Homme-humanité en qui le péché est crucifié et expié.

(1) *Catéchisme*, p. 36.

(2) *Ibid.*, p. 37.

(3) *Luc* 23 : 46.

(4) *II Corinthiens* 5 : 21.

(5) *Jean* 3 : 16.

---

« Supprimez l'amour, a écrit Fallot, et tout devient monstrueux. Faites intervenir l'amour, et tout change... Sur Golgotha, c'est l'amour qui commande et l'amour qui obéit. Ce qu'aucune loi n'a le droit d'exiger, l'amour a le droit de l'inspirer, et l'amour a le droit de l'accomplir. » (1)

« Tout est accompli », dit Jésus au moment d'expirer sur le Calvaire. Depuis dix-neuf siècles, l'Eglise, regardant le Christ devant le mystère de sa souffrance, le contemplant dans sa souffrance, répète, non pas: « C'est fini », comme le veulent certains traducteurs contemporains, mais: « Tout est accompli. » (2)

Et pourtant Pascal, dans *le Mystère de Jésus* auquel j'ai emprunté quelques pensées, a cru pouvoir écrire: « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. » La souffrance du Christ n'a-t-elle donc pas pris fin à Golgotha? Après qu'il a remporté la victoire sur la mort avons-nous le droit de parler encore de sa souffrance?

Oui, certes, car nous avons le droit, grâces en soient rendues à Dieu, de parler encore de son amour. L'amour du Christ ne peut pas aller au

---

(1) *Ouvr. cité*, pp. 327, 320.

(2) *Jean* 19 : 30. Voir *Le Nouveau Testament*, traduction Goguel et Monnier, Payot, Paris.

delà de ce qu'il a enduré sur la Croix, mais sur la Croix marque son achèvement, elle n'en signale pas la fin. Dans la vie glorieuse qui est la sienne, le Christ ne cesse pas d'aimer. Il aime le monde pour lequel il a donné sa vie et remporté, sur le péché et la mort, la victoire qui, seule, rend possible notre victoire. Et son amour est toujours compassion, c'est-à-dire communion dans la souffrance. N'a-t-il pas enseigné à ses disciples qu'il est présent, éternellement présent, dans les pauvres, les étrangers, les prisonniers, les malades ? que, présent en eux, il souffre avec eux et pour eux ? Il aime son Eglise et, parce qu'il l'aime d'un amour total, il souffre de ses erreurs, de ses divisions, de ses infidélités, de son incrédulité. Sans doute, est-ce à cause d'elle, surtout, que, de siècle en siècle, se renouvelle son agonie ? Ah ! qu'importe, au dernier jour, nous n'encourions pas ce reproche : « Vous n'avez pu veiller et prier avec moi ! »

Quelle religion triste, pensez-vous peut-être ! attendez encore avant de juger. Car la tristesse nous envahit lorsque nous voyons le Christ souffrir, ses derniers disciples l'ont éprouvée. Plus ils ont avancé dans la vie chrétienne, plus ils ont communiqué à sa souffrance. Et plus aussi, cependant, ils ont vu s'accomplir en eux la promesse qu'

---

cessait de retentir au plus intime de leur âme :  
« Vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais  
votre tristesse se changera en joie... et nul ne vous  
ravira votre joie. » (1)

C'est là le paradoxe chrétien de la joie. Que  
Dieu nous aide, non seulement à en parler dans  
notre dernière étude, mais à la vivre !

---

(1) *Jean* 16 : 20, 22.

VI

LE PARADOXE CHRÉTIEN  
DE LA JOIE

## LE PARADOXE CHRÉTIEN DE LA JOIE

Du sommet que nous avons gravi dans notre dernière étude, jetons tout d'abord un regard en arrière. Nous avons vu le Christ s'approcher de la détresse humaine ; nous avons énuméré quelques-unes des vaines souffrances dont il demande à ses disciples de faire l'économie et des souffrances fécondes qu'il promet à leur fidélité. Nous l'avons contemplé dans sa souffrance et devant le mystère qu'elle présente à sa foi. Après que nous ayons vécu, ainsi, au milieu des hommes qui souffrent et dans l'intimité de l'Homme de douleurs, peut-il subsister en nous quelque chose encore de la joie dont, presque au début de nos entretiens, j'ai essayé de vous faire éprouver la force et la douceur ? Tant de misères, de peines, d'angoisses, de détresses ne sont-elles pas la preuve que, si la joie trouve

sa place dans la vie du disciple du Christ, c'est toujours d'une manière fugitive: nous n'avons à compter sur sa présence, nous devons nous vêtir de courage et de patience pour affronter notre souffrance et celle d'autrui, attendant qu'une autre vie nous apporte la possession de la joie dont nous ne pouvons tout au plus connaître ici qu'un pâle reflet.

C'est là, reconnaissons-le, le langage de la vie d'un grand nombre de chrétiens. Et pourtant par là-même ainsi est contredire à l'expérience chrétienne la plus authentique.

Oui, la souffrance existe pour le disciple du Christ comme pour tous les hommes. Aux souffrances dont son christianisme le délivre succèdent celles qu'il connaît à cause même de sa foi. Pour tout chrétien fidèle s'accomplit la promesse de Christ que son disciple souffrira. Mais la promesse de la joie s'accomplit aussi. Cette joie croît et grandit malgré la souffrance, qui se résout et se communique souvent à travers la souffrance: c'est le paradoxe chrétien que nous allons considérer aujourd'hui.

## I

Ce paradoxe chrétien de la joie, un homme qui domine tout le siècle apostolique l'a vécu le premier : c'est l'apôtre saint Paul.

Lisez les lettres qu'il a écrites aux églises dont il est le père ou à de ses disciples: elles vous font connaître un homme qui a une rare expérience de la souffrance.

Saint Paul connaît la souffrance physique, non pas d'une manière accidentelle, passagère, mais, comme plusieurs à qui je parle ce soir, elle le harcèle sans répit. Une mystérieuse écharde, dont nous ne nous attarderons pas à rechercher la nature exacte, est enfoncée dans sa chair. Trois fois il a prié le Seigneur d'éloigner de lui cet ange de Satan qui le soufflette et l'humilie; trois fois il a reçu pour réponse, non pas l'exaucement désiré, mais une assurance qui l'a empêché, par sa splendeur, de renouveler la même prière: « Ma grâce te suffit, ma puissance s'accomplit dans ta faiblesse. » (1) La souffrance en est transfigurée, mais elle subsiste et n'en tenaille pas moins la chair.

---

(1) II *Corinthiens* 12 : 7-9.

Et que de douleurs physiques lui vaut une fidélité obstinée à sa vocation. Ecoutez-le: « Souvent en danger de mort, cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups moins un, trois fois j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Fréquemment en voyage, j'ai été en péril sur les fleuves, en péril de la part des brigands, en péril de la part de ceux de ma nation, en péril de la part des païens, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères. J'ai été dans le travail et dans la peine, exposé à de nombreuses veilles, à la faim et à la soif, à des jeûnes multipliés, au froid et à la nudité. » (1)

Mais ce qui meurtrit son corps est peu de chose en comparaison de ce qui fait souffrir sa conscience et son cœur. « Infortuné que je suis, s'écrie-t-il un jour, qui me délivrera de ce corps qui me fait mourir? » (2) Car le corps est le siège de la puissance du péché et Paul, esclave de Jésus-Christ, mais se condamnant comme le premier des pécheurs, s'écrie: « Je suis charnel, vendu au péché. Je ne sais pas ce que je veux et je fais ce que je déteste... Je ne fais pas le bien que je ve

(1) II Corinthiens 12 : 23-27.

(2) Romains 7 : 24.

et je fais le mal que je ne veux pas... Je prends plaisir à la loi divine dans mon for intérieur, mais dans mes membres, je vois une autre loi, en guerre avec la loi de ma conscience, et qui me fait prisonnier de la loi du péché... » (1)

Tel est l'un des aspects de la vie chrétienne de saint Paul. Il nous place, ainsi que le remarquait récemment un penseur pénétrant, *Wisser't Hooft*, devant une expérience typiquement chrétienne. « L'homme qui vit selon la chair ne connaît pas le péché, parce qu'il ne connaît pas Dieu... Qui connaîtrait le poids du péché s'il n'avait rencontré Dieu? » (2) Disons avec Calvin que, dans cette page de l'Épître aux Romains saint Paul « molesté des aiguillons de Satan » ne parle pas « par feintise, en décrivant ce combat de la chair et de l'esprit, qu'il sentait en sa personne » (3). Mais que d'angoisses, de douleurs, de luttes secrètes suppose ce combat d'un chrétien qui sait que, tant qu'il est ici-bas, le saint reste pécheur et cependant se sait appelé à la sainteté!

A la souffrance du chrétien s'ajoute la souffrance de l'Apôtre.

(1) *Romains* 7 : 14, 19, 22, 23.

(2) *L'Homme chrétien*, dans *Poi et Vie*, janvier 1935, p. 8.

(3) *Institution chrétienne*, III, 3, 14.

Il souffre par les Eglises, où ses intentions souvent incomprises, où son autorité est parfois créditée. Il souffre des scandales qui y éclatent, des préoccupations charnelles qui se mélangent aux actes les plus saints de la vie chrétienne (1), des jalousies mesquines qui empoisonnent l'atmosphère où devrait s'épanouir la fraternité dans le Christ. « Chaque jour, écrit-il, je suis assiégé par les jalousies qui me donnent toutes les Eglises. Qui suis-je, faible que je ne sois faible? Qui vient à ton secours que je ne brûle? » (2)

Si Paul souffre par les Eglises, il souffre aussi pour elles. Qu'importent la fatigue, les mauvais traitements, les épreuves incessantes de l'apostolat, qu'importe même la captivité qui paralyse son action, pourvu que les Eglises rendent témoignage à Jésus-Christ par le rayonnement de leur sainteté et de leur amour! « Je suis jaloux de vous, dit-il, de la jalousie de Dieu, écrit-il aux Corinthiens, parce que je vous ai fiancés à un seul époux, pour vous présenter au Christ comme une vierge pure. » Comme son Maître, saint Paul nous place devant le mystère de sa souffrance, en des paroles où, tout à coup, éclate le paradoxe chrétien de la joie: «

(1) Voir notamment I *Corinthiens* 11.

(2) II *Corinthiens* 12 : 28-29.

(3) II *Corinthiens* 11 : 2.

me réjouis dans mes souffrances pour vous, dit-il aux chrétiens de Colosses; et ce qui manque aux souffrances du Christ je l'achève en ma chair, pour son corps qui est l'Eglise. » (1)

Vous vous souvenez des paroles qu'un disciple du Christ, Ananias, avait entendues dans une vision au moment où il recevait l'ordre d'aller à la rencontre de Saul de Tarse, vaincu par le Seigneur de gloire sur le chemin de Damas: « Je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom. » (2) C'est en toute vérité que saint Paul a pu dire: « Les souffrances du Christ abondent en nous. » (3) Souffrir pour le Christ est, à ses yeux, une grâce (4) que, non seulement il ne repousse pas, mais qu'il a soif de recevoir dans sa plénitude. « Je porte sur mon corps les stigmates de Jésus » (5), écrit-il aux Galates. Mais il aspire à plus encore, et ce sont les chrétiens de Philippiques qui en reçoivent la confiance. « Mon but est de connaître le Christ... et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort. » (6)

En recueillant l'écho de toute cette souffrance,

(1) *Colossiens* 1 : 24.

(2) *Actes* 9 : 16.

(3) *II Corinthiens* 1 : 5.

(4) *Philippiens* 1 : 29.

(5) *Galates* 6 : 17.

(6) *Philippiens* 3 : 10.

nous pensons à l'un des plus grands prophètes l'Ancienne Alliance, Jérémie, si proche de saint Paul par ses détresses d'homme et de serviteur de Dieu. Lui aussi est un vaincu de Dieu que son ministère prophétique prédestine à la souffrance. « Je voudrais soulager ma douleur, mon cœur souffre au-dedans de moi... Sur les montagnes, je veux pleurer et gémir... Mon cœur est brisé au dedans de moi, tous mes os tremblent; je suis comme un homme ivre à cause de l'Éternel et de ses paroles saintes. » (1)

Et, certes, cette âme douloureuse trouve un refuge en l'Éternel et, par la foi, saisit et proclame la promesse d'une délivrance et même d'une joie à venir. « Leur âme sera comme un jardin arrosé, dit-il de ses compatriotes, et ils ne souffriront plus dans la souffrance. Je leur donnerai de la joie après leurs chagrins. » (2) Mais quel contraste avec saint Paul en qui nous ne pouvons pas reconnaître le héraut de la souffrance pour le Christ et le héraut de la joie dans le Christ!

La joie, saint Paul la chante dans toutes ses lettres aux Églises. Si celles-ci lui causent de grandes souffrances, elles lui font éprouver aussi «

(1) *Jérémie* 8 : 18; 9 : 10; 23 : 9.

(2) *Jérémie* 31 : 12, 13.

grande joie » (1). « Qui est notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire? » demande-t-il aux chrétiens de Thessalonique. Et il répond aussitôt: « N'est-ce pas vous?... Oui, vous êtes notre gloire et notre joie. » (2) Pourtant, il n'est pas encore rassasié: « Rendez ma joie parfaite... » (3), écrit-il aux Philippiens. Il sait bien, d'ailleurs, que ceux-ci ne peuvent pas plus demeurer étrangers à sa joie que lui à la leur. Communier dans le Christ, c'est communier dans la joie, même — et ici apparaît, dans toute sa force, le paradoxe chrétien de la joie — même lorsque l'heure est venue de souffrir pour le Christ: « Si je dois verser mon sang comme une victime immolée pour le service de votre foi, j'en ai de la joie avec vous tous; vous aussi ayez-en de la joie, de la joie avec moi. » (4)

Dans cette lettre admirable, écrite par l'Apôtre prisonnier, ignorant s'il n'est pas à la veille de subir le martyre, il redit à ses chers amis de Philippiens: « Soyez joyeux dans le Seigneur; cela ne m'ennuie pas de vous répéter la même chose, et pour vous c'est plus sûr... Soyez toujours joyeux

(1) *Philippiens* 4 : 10.

(2) *I Thessaloniens* 2 : 19, 20.

(3) *Philippiens* 2 : 2.

(4) *Philippiens* 2 : 17-18.

dans le Seigneur. Je le répète : soyez joyeux. » (1)  
Aux Thessaloniens, aux Corinthiens, il adresse  
la même exhortation (2). Une exhortation? plus  
encore, un ordre, et un ordre auquel le chrétien  
est tenu de se conformer dans la souffrance. Quand  
soit possible d'obéir à ce commandement de  
joie, saint Paul en est la preuve vivante. « On nous  
regarde comme attristés, et nous sommes toujours  
joyeux » (3), écrit-il à l'Eglise de Corinthe. Et  
ajoute cette déclaration qui nous met au cœur du  
paradoxe: « Je suis comblé de joie au milieu de  
toutes nos tribulations. » (4)

Comment une pareille joie est-elle possible, malgré  
la souffrance, dans la souffrance? A cette  
question, saint Paul répondrait sans hésiter: « Parce  
que le Christ est ressuscité. » Cette joie « donnée  
par le Seigneur », dont il sent que son âme débore  
et qu'il regarde tout à la fois comme une grâce  
comme un devoir, ce n'est pas seulement une joie  
éveillée par de beaux souvenirs, par la gratitude  
envers celui qui est mort pour les péchés du monde,  
c'est la joie que l'Esprit du Christ vivant fait éclorre  
dans l'âme de ses disciples, fleur magnifique  
dont le siècle apostolique conserve à jamais le parfum.

(1) *Philippiens* 3 : 1; 4 : 4.

(2) *I Thessaloniens* 5 : 16; *II Corinthiens* 13 : 11.

(3) *II Corinthiens* 6 : 10.

(4) *II Corinthiens* 7 : 10.

fum. Lisez et relisez les lettres de l'Apôtre, lisez et relisez les autres livres du Nouveau Testament qui nous font participer à la vie de l'Eglise chrétienne; et dites si l'allégresse de la Résurrection ne retentit pas dans la prédication des apôtres, dans la conversion des Juifs ou des païens qui naissent à la vie d'en haut, dans l'amour fraternel qui unit les membres du corps du Christ et surtout dans l'acceptation des souffrances qui attachent les chrétiens toujours plus étroitement à leur Sauveur ! Il y a une dimension nouvelle au monde où vivent, et où savent qu'ils doivent vivre, les disciples du Christ: et c'est la joie qui jaillit de la certitude que le Christ est le Seigneur de gloire et qu'ils ne cessent de croître dans sa communion.

« Le Seigneur est vraiment ressuscité » (1) : c'est le cri d'allégresse qui retentit aux origines de l'ère chrétienne et qui place l'Eglise apostolique sous le signe de la joie ! En ressuscitant le Christ, en voulant que son triomphe sur la mort et sa vie incorruptible soient manifestés à ses disciples, Dieu atteste solennellement que le sacrifice accompli sur le Calvaire inaugure un nouvel ordre de choses. Une humanité nouvelle est rendue possible par la victoire de Pâques: quiconque en devient membre sait que « là où abonde le péché, la grâce sura-

(1) *Luc 24* : 34.

bondera « (1), et que, dès à présent, « la mort est engloutie dans la victoire » (2).

C'est parce que saint Paul est entré, par sa conversion, dans cette famille de Dieu, que la source de la joie a jailli dans sa vie. Non seulement le Christ est ressuscité, « manifestant la vie et la victoire sur la mortalité », mais sa résurrection marque le déploiement d'une puissance par laquelle l'Apôtre savait que son être tout entier est appelé à être renouvelé. « Mon but, dit-il dans les paroles de son épître aux Philippiens que je rappelais tout à l'heure, mon but est de connaître le Christ et la puissance de sa résurrection » (3).

Plus encore, Paul regarde sa conversion et la conversion de tout chrétien, comme une véritable résurrection. « Dieu qui est riche en miséricorde », écrit-il aux chrétiens d'Ephèse, à cause du grand amour dont Il nous a aimés, nous qui étions morts par nos offenses, nous a rendus à la vie avec le Christ... Il nous a ressuscités ensemble. » « Vous êtes ressuscités en lui et avec lui » dit-il de même aux membres de l'Eglise de Laodicée... « Si donc vous êtes ressuscités avec

(1) *Romains* 5 : 20.

(2) *I Corinthiens* 15.

(3) *Philippiens* 8.

(4) *Ephésiens* 4 : 5.

(5) *Colossiens* 2 : 12.

Christ, cherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu » (1).

Voilà ce qui fait de saint Paul et des chrétiens de l'âge apostolique les hérauts de la joie. Le geôlier de Philippes peut jeter Paul et Silas dans un cachot et leur mettre les ceps aux pieds (2). La prison est remplie, la nuit, du chant de leurs cantiques, car, dans la foi au Christ en qui ils vivent et qui vit en eux, ils ont trouvé la joie qu'aucune souffrance ne peut leur ravir.

## II

Est-il exact de dire qu'ils l'ont trouvée?... Ne convient-il pas plutôt de dire qu'ils l'ont reçue? La joie est le fruit de l'Esprit, déclare saint Paul (3). C'est donc qu'elle vient de Dieu, qu'elle apparaît dans les âmes où Dieu agit par son Esprit. Mais alors comment l'Apôtre peut-il donner aux chrétiens le commandement d'être joyeux, comme si la joie devait être la récompense de leurs efforts?

(1) *Colossiens* 3 : 1.

(2) *Actes* 10 : 21-22.

(3) *Galates* 5 : 22; *Romains* 14 : 17.

« Soyez toujours joyeux dans le Seigneur ; je le répète, soyez joyeux. » (1)

Le paradoxe chrétien de la joie se présente à nous ici sous un nouvel aspect. Il nous est ordonné de nous réjouir « dans le Seigneur » ; et cependant la joie nous est présentée comme le fruit de l'Esprit, qui n'est jamais une conquête de l'homme, mais toujours un don de Dieu. Ne sommes-nous pas devant deux affirmations contradictoires ?

C'est, en effet, ce que soutiennent, de points de vue opposés, ceux qu'on peut appeler les optimistes et les pessimistes religieux.

Les uns et les autres s'accordent pour reconnaître que, ce qui nous est donné, c'est notre tempérament, notre nature religieuse, la tonalité générale pourrais-je dire, de notre être spirituel. Mais tandis que les pessimistes estiment que nous ne pouvons rien changer à notre attitude fondamentale en face de la vie, les optimistes déclarent que nous pouvons lui apporter des modifications décisives.

Qu'il y ait des optimistes religieux par nature dans l'histoire de l'Eglise, et très particulièrement l'histoire du christianisme dans les races anglo-saxonnes, l'établissent surabondamment. La joie religieuse leur est innée. Leur tempérament « les inclinant à la sérénité, les empêche de s'attarder

(1) *Philippiens* 4 : 4.

comme les pessimistes, aux aspects les plus sombres de l'univers ». Il en est parmi eux qui « semblent avoir perdu la possibilité d'être effleurés par la tristesse » (1). Ils ignorent, est-il besoin de le dire? le tragique de la vie spirituelle. Leur souffrance ne semble les atteindre que superficiellement et ils restent étrangers à la souffrance des autres, car ils ne peuvent la comprendre.

A ces optimistes religieux par tempérament s'ajoutent un grand nombre d'optimistes volontaires. L'exhortation apostolique : « Soyez toujours joyeux » sert de fondement à un optimisme systématique, proclamé, ici et là, comme l'interprétation de l'Évangile la plus nécessaire à notre époque. On insiste sur la puissante vertu des attitudes optimistes de l'âme (2). Pourquoi craindre le mal qui n'est qu'ignorance et mensonge? Notre devoir est d'être optimistes et de ne pas même accorder au mal l'aumône de notre attention volontaire (3).

Est-il nécessaire de faire remarquer que les adeptes de cet optimisme religieux systématique repoussent le paradoxe chrétien de la joie? Leur parti-pris de ne prendre au tragique, pas même au sérieux, ni le péché ni la souffrance, les place dé-

(1) W. James, *Les Variétés de l'Expérience religieuse*, trad. Abauzit, p. 71.

(2) W. James, *ouvr. cité*, p. 81.

(3) *Ibid.*, p. 90.

libérement en dehors du terrain sur lequel, toute l'heure, nous voyions vivre, souffrir, se réjouir sans Paul — dont ils paraissent incapables, d'ailleurs de pénétrer la pensée et, plus encore, l'expérience profonde. Ils prétendent atteindre au bonheur à la joie, et s'en assurer la pérennité par une discipline qui, bannissant de leur esprit, la crainte jusqu'à la pensée du mal, élimine de leur vie la plus grande partie des souffrances qui meurtrissent ou paralysent l'existence humaine.

Pour eux, la joie religieuse, si elle n'est spontanée, peut être le fruit d'une méthode spirituelle appliquée avec persévérance.

C'est ce que nient les pessimistes religieux. Bien loin de « traiter le mal comme une quantité négligeable, ils y voient un élément essentiel de la réalité » (1). Ils prennent au sérieux, et même au tragique, le péché et la souffrance. Ils ne considèrent pas que la repentance consiste seulement à s'éloigner du mal (2). Ils savent ce que c'est souffrir de son péché et souffrir par son péché. Comment la joie pourrait-elle avoir place dans une vie qui est née, a grandi, se développe et bien s'affaiblira sous le signe du péché?

Sans doute, il y a le pardon. Mais, ainsi qu

(1) *Ibid.*, p. 106.

(2) *Ibid.*, p. 109.

demandait déjà le prophète Jérémie, « un Ethio-  
pien peut-il changer sa peau et un léopard ses  
taches » ? Ceux qui sont accoutumés à faire le mal  
pourraient-ils faire le bien ? (1) Le pardon de  
Dieu ne change pas la nature, et la grâce se heurte  
en nous à des résistances, à des refus, à tout un  
héritage de tendances et d'instincts, qui rendent ses  
victoires bien difficiles et bien éphémères. Oui, le  
Christ a promis la joie à ses disciples. Mais où est  
sa place, encore une fois, dans une âme qui, préci-  
sément parce qu'elle est devenue chrétienne, est  
toujours plus sensible au péché qui subsiste en elle,  
contresigne toujours plus fermement la condam-  
nation que Dieu porte contre son péché, et, par  
ailleurs, éprouve l'indicible angoisse du péché de  
l'humanité et de sa souffrance ? Où est la place de  
la joie dans une âme chrétienne que font gémir  
les divisions, les infidélités des Eglises, et qu'in-  
dignent les hypocrisies et les iniquités ? La joie  
n'est-elle pas réservée à une autre vie où, désor-  
mais à l'abri du péché et de la souffrance, ses dis-  
ciples seront accueillis par ces mots du Maître :  
« Entre dans la joie de ton Seigneur » (2).

Ici encore le paradoxe chrétien de la joie est  
repoussé. L'obéissance à l'ordre réitéré de

(1) *Jérémie* 13 : 23.

(2) *Matthieu* 25 : 21.

l'Apôtre est déclarée impossible. La joie, fruit de l'Esprit promis par le Christ, n'est pas d'ici-bas, où, toujours pécheurs malgré le pardon de Dieu, nous ne pouvons que souffrir, et souffrir d'autant plus que nous sommes plus fidèles au Christ, de la détresse humaine et du péché du monde.

Comment échapper au dilemme où semblent nous enfermer optimistes et pessimistes religieux, ou connaître la joie en fermant délibérément les yeux au mal, au péché, à la souffrance; ou regarder en face ces douloureuses réalités et nous résigner à ignorer la joie, tout au moins pendant l'étape terrestre de notre vie ?

La joie ! Nous avons beaucoup parlé d'elle. Mais quel est, au juste, son contenu ? Peut-être en le précisant, verrons-nous s'éclairer le paradoxe où je veux vous montrer un élément essentiel de la vie chrétienne ?

« Soyez joyeux dans le Seigneur » (1), écrit saint Paul aux Philippiens; par ces trois mots nous révèle que la joie chrétienne, dont la possession est un paradoxe, a dans Jésus-Christ sa source et son objet.

Pourquoi l'eunuque éthiopien, que le diacre Philippe vient d'arrêter sur le chemin de Ga

---

(1) *Philippiens* 3 : 1.

poursuit-il peu après sa route « plein de joie » (1) ? Parce que Philippe lui a annoncé l'Évangile de Jésus, et le païen a reçu, au plus intime de lui-même, la certitude que, par sa foi au Christ, il possède, désormais, le plus précieux trésor qu'un homme puisse découvrir.

Pourquoi, dans la prison où, tout à l'heure, nous entendions Paul et Silas chanter des cantiques, le geôlier et les siens sont-ils « transportés de joie » (2) ? Parce que la foi en Dieu, au Dieu de ce Jésus que viennent de leur révéler les prisonniers en pénétrant dans leur vie, et en y apportant le salut, les assure d'une divine présence par quoi leur existence entière est transfigurée.

« Certitude—Joie », a écrit Pascal dans la nuit du 23 novembre 1654. « Certitude—Sentiment. Vue—Joie. Dieu de Jésus-Christ... Joie, joie et pleurs de joie. » Qu'y a-t-il donc dans cette joie en laquelle un si grand nombre d'hommes ont communiqué et communiquent encore ?

Dans cette joie, il y a Jésus-Christ et tout ce qu'il donne à l'âme qui s'unit à lui par la foi.

« Mais, direz-vous peut-être, le Christ n'apporte-t-il pas à l'homme la révélation de son péché ? N'éveille-t-il pas en lui, devant la sainteté

(1) Actes 8 : 39.

(2) Actes 16 : 34.

de Dieu l'angoisse de la condamnation ? Ne l'appelle-t-il pas à le suivre au milieu des détresses humaines et à en prendre le fardeau dans son cœur ? »

Oui, certes, le Christ fait entrer tout cela dans notre vie, mais — et c'est là le paradoxe auquel nous ne cessons de revenir — malgré la souffrance, il fait jaillir en elle la source de la joie. Ou plutôt il est sa joie; car le pardon, c'est le Christ qui nous l'atteste, la paix avec Dieu, c'est lui qui nous la donne, l'accord profond de nous-mêmes avec nous-mêmes c'est lui qui l'établit et c'est en lui qu'il se maintient; la consécration de tout ce que nous sommes à tout ce que Dieu veut, c'est le Christ qui nous en rend capables et nous fait persévérer; notre refuge dans la douleur, notre consolation dans l'épreuve, notre espérance devant la mort, c'est Jésus-Christ qui, sans se lasser, nous répète : Dieu est, Dieu aime, Dieu pardonne et Dieu veut à Lui. Oui, vraiment, notre tout, c'est Jésus-Christ, et c'est pourquoi notre joie c'est Jésus-Christ.

Ah ! non, le disciple authentique du Christ ne ferme pas les yeux à la réalité du péché, de la souffrance et de la mort ! Chaque jour il en est comme crucifié ! Mais sa joie *dans le Seigneur*

n'en est pas moins triomphante, car il voit la lumière du Christ se lever dans les âmes et chasser leurs ténèbres; il voit l'amour du Christ persuader des hommes de mourir à leur égoïsme et de naître à la vie de l'amour en Dieu; il voit la sainteté du Christ désaltérer la soif de pureté qui monte, à son contact, au cœur de l'homme. Il voit et il sait ! Dans la communion du Christ, il a acquis la certitude que, dans les grandes batailles que Satan mène contre Dieu dans le visible et dans l'invisible, Dieu sera vainqueur; l'âme humaine, altérée de perfection, entonnera l'hosanna des délivrances définitives; l'humanité, fille de Dieu, verra son unité restaurée dans une filiale obéissance et un filial amour, et Dieu sera tout en tous.

Joie du pardon, joie de la délivrance, joie de la consécration et du service, joie de la communion des âmes dans l'Eglise du Christ, joie de la louange et de l'adoration, toute cette joie pour le chrétien, est joie « dans le Seigneur ». Par elle, Dieu accomplit le miracle, non pas d'abolir la souffrance, mais de la pénétrer de paix, de la transfigurer, d'en faire en nous une force qui nous aide à gravir de nouvelles cimes où notre âme s'ouvre, plus grande encore, à la joie « dans le Seigneur ».

« — Mais, demandez-vous encore, comment cette joie peut-elle nous être ordonnée ? »

— Exactement, répondrai-je, comme il nous est prescrit, par Jésus lui-même, d'être parfaits. « Soyez parfaits, a-t-il dit à ses disciples, comme notre Père céleste est parfait. » Et de même saint Paul : « Soyez joyeux dans le Seigneur. Comme l'a remarqué Karl Barth, l'Apôtre le recommande aux Philippiens, et donc aux chrétiens, à se réjouir, sans se soucier le moins du monde de savoir si, par leur tempérament ou par les circonstances de leur vie, ils connaissent ou ignorent la joie. C'est bien la preuve que la joie dont il parle est d'une qualité totalement différente des joies humaines et qu'elle est pour tous. « Personne n'est exclu, écrit Barth : ni ceux qui sont dotés d'un cœur léger et d'un tempérament joyeux, ni ceux qui sont secrètement satisfaits d'eux-mêmes de leur sort et dont on pourrait croire qu'ils n'ont pas besoin d'un tel appel — ce sont peut-être justement ceux-là à qui il est le plus nécessaire. Mais ceux-là non plus ne sont pas exclus, qui ont couronné du plomb sur le cœur et des larmes dans les yeux, qui luttent vainement jour et nuit contre les assauts de la tristesse; dont on pourrait penser qu'ils ne peuvent plus se réjouir. Mais ceux qui pensent sincèrement d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent plus se réjouir » ne pourra jamais plus les c

cerner ni les atteindre — mais c'est peut-être à eux justement qu'il est le plus facile d'entendre ce « Réjouissez-vous » là (1).

Et remarquez le caractère particulier, presque étrange, de cette exhortation. Il ne nous est pas dit de nous réjouir de ceci ou de cela. La joie nous est prescrite, non pas si telle ou telle circonstance survient, mais d'une façon absolue, « par conséquent où et quand que ce soit et quelles que soient les circonstances de nos vies » (2).

« Soyez joyeux dans le Seigneur », répète avec insistance saint Paul. Est-ce de par sa propre autorité qu'il donne cet ordre, impossible, nous semble-t-il, à exécuter ? Non, car il parle « au nom de Celui à qui appartiennent déjà, de la façon la plus profonde et la plus complète qui soit, nos vies d'hommes, la vôtre et la mienne, avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, avec tout ce qui peut nous être arrivé, et tout ce qui nous arrivera encore. Non seulement parce qu'Il est le Dieu Eternel qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui s'y trouve, mais aussi parce qu'Il a pris à Lui dans l'étable de Bethléem — où il y avait sûrement beaucoup d'obscurité et peu de lumière —

(1) Karl Barth, *Le Culte raisonnable*, Paris, Editions *Je Sers*, pp. 157 suiv.

(2) *Ibid.*, p. 159.

notre vie d'hommes et qu'Il en a fait sa vie... Le Seigneur est celui qui possède notre vie humaine comme étant sa vie » (1).

Voilà pourquoi, de même que le Christ a dit « Soyez parfaits... », saint Paul a dit : « Soyez toujours joyeux ». Le paradoxe chrétien de la joie apparaît dans la première de ces paroles aussi bien que dans la seconde. Car la perfection implique bonheur et la joie, mais puisqu'elle contient l'amour parfait, elle implique aussi la souffrance parce que, dans notre monde de péché l'amour ne va pas sans la souffrance, mais il ne va pas non plus sans la joie.

Ce qui donne à de tels ordres leur fondement inébranlable, c'est l'incarnation. « La Parole a été faite chair. » (2) Dieu s'est approché de nous, s'est abaissé jusqu'à nous, Il s'est donné à nous dans son Fils pour que nous le connaissions comme notre Père. Il a fait de notre vie sa vie pour que sa vie devienne la nôtre. « Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, a écrit saint Jean mais nous savons ceci : quand ce que nous serons sera manifesté, nous serons semblables à Lui, parce que ce que nous le verrons tel qu'il est. » (3) Qua

(1) *Ibid.*

(2) *Jean 1 : 17.*

(3) *I Jean 3 : 2.*

nous entrevoyons, ne fût-ce que de très loin, que là est l'achèvement de notre destinée, auquel, par la grâce de Dieu, concourent toutes choses, même et peut-être surtout la souffrance, quand nous connaissons par la foi que cette destinée est la nôtre, à nous pécheurs, nous ne songeons plus à nous étonner de l'ordre: « Soyez joyeux dans le Seigneur », pas plus que du commandement: « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait », et nous redisons avec saint Augustin: « Donne ce que tu ordonnes et ordonne ce que tu veux. » Seule la foi peut acquiescer au commandement de la joie, car, seule, elle sait que la grâce qui, par elle, se déploie dans notre vie, nous met et nous fait demeurer dans l'obéissance hors de laquelle l'Esprit ne peut porter en nous l'un de ses plus beaux fruits : la joie.

### III

Et maintenant, c'est à vous que je demande d'accepter le paradoxe chrétien de la joie et de l'incarner dans votre vie. Ne croyez pas qu'il ait été réservé à saint Paul de le vivre. Chrétiens de l'âge

apostolique, martyrs des premiers siècles de l'ère chrétienne, premiers franciscains groupés autour de saint François d'Assise, le chanteur de Dieu, mystiques du Moyen âge qui, si souvent, ont répandu le parfum d'une joie surnaturelle; disciples de Réformateurs dont la rigidité morale n'empêcha pas que s'épanouît en eux, avec la joie du salut par grâce, la joie de l'Évangile retrouvé dans sa simplicité et dans sa vigueur; convertis des grands réveils religieux des derniers siècles qui ont chanté chacun à sa manière, mais toujours à la gloire de Dieu, la joie de la nouvelle naissance; apôtres de l'évangélisation ou de la mission en terre païenne qui, dans la joie du don total, ont connu parfois après la souffrance des dures semailles, la joie des premières moissons; humbles membres de l'Église du Christ, enfin, ignorés de tous, qui portent la croix et emporteront de l'autre côté de la mort la joie très douce de leur union à Dieu dans le Christ. Tous ont vécu le paradoxe chrétien de la joie, parce que tous ont connu la joie au milieu des peines, des épreuves, des douleurs de la vie, et que, tout au long de cette souffrance, ils ont su, dans la communion du Christ, la faire concourir à la croissance de leur joie.

C'est le même paradoxe que le Christ nous commande, à nous aussi, de vivre.

Depuis le début de nos entretiens, nous n'avons cessé de voir le Christ devant la souffrance, devant la sienne ou devant celle de ses contemporains. Essayez maintenant de lui apporter la vôtre. Et considérez-le la regardant ou plutôt vous regardant, vous qui connaissez la souffrance.

Votre souffrance ! Comme elle est diverse et multiple ! Et comme rarement vous la sentez tout à fait partagée et comprise !

Vous le savez bien, auditeurs invisibles, que la maladie ou l'infirmité retiennent éloignés de nos sanctuaires, et qu'il me semble voir, non seulement dans la solitude de votre chambre, mais dans l'isolement douloureux et poignant où vous plonge la souffrance. Vous vous sentez emprisonnés dans votre épreuve, dans les douleurs de votre chair, dans l'infirmité si difficile à accepter, dans les angoisses d'un mal dont vous ne pouvez prévoir la fin. Me trompé-je en pensant que la joie est souvent absente de votre cœur ?

Et je pense à ceux d'entre vous, proches ou lointains, qui connaissez des souffrances morales que vous faites tout pour dissimuler aux regards des hommes. Vous croyez devoir garder secrètes les plaies de votre cœur. Pour rien au monde, vous ne feriez appel à la compassion d'autrui. Il vous faudrait lui laisser lire la triste histoire de votre

vie, de vos déceptions, de vos échecs, de vos amertumes. Et cela, vous ne le voulez pas. Vous entendez que votre souffrance soit à vous seuls, et non à d'autres. Alors, vous la refoulez au fond de vous-mêmes, vous calfeutrez toutes les issues par où elle pourrait sortir et se faire connaître. Me trompé-je en pensant que la joie chante rarement en vous ?

Et vous tous qui connaissez la souffrance du péché ! Vous qui, venus au Christ et lui ayant donné votre foi, avez appris de lui à devenir tous les jours plus exigeants pour vous-mêmes, vous à qui il a donné la nostalgie de la sainteté et, du même coup, le dégoût de ce que vous traînez en vous de laideurs, de mesquineries, de souillures, et pour tout dire de péché, vous souffrez de vos inconséquences, de vos compromis, de vos reniements, de vos capitulations secrètes. Ne vous semble-t-il pas difficile, sinon impossible, qu'en vous la joie, la joie « dans le Seigneur » prenne place à côté de cette souffrance ?

Vous êtes nombreux, je le sais, à connaître une autre souffrance, celle qui vient de la détresse du monde. Nous vivons dans un désordre universel, tout vacille autour de nous, tout chancelle sous nos pieds. Les difficultés d'hier et d'aujourd'hui vous paraissent peu de chose en comparaison

celles que vous prévoyez pour demain. Et, à l'origine de ce grand trouble de l'Europe et du monde, vous discernerez un grave désordre moral et spirituel. La foi, de quelque forme qu'elle se revête, subit de rudes assauts à notre époque, et petit est le nombre de ceux qui, selon la parole du Maître, sont décidés à persévérer jusqu'à la fin. Les puissances de corruption, de mensonge et de haine ravagent le monde. Vous tremblez pour tout ce qui vous est cher : la famille, l'Eglise, la patrie, l'humanité, pour votre propre âme peut-être. C'est là votre souffrance : comment la joie pourrait-elle la surmonter ?

Et tous, nous avons devant nous la mort. Sans cesse, elle rôde à nos côtés, arrachant l'un en pleine jeunesse, enlevant l'autre à ceux que son travail faisait vivre, ayant parfois des raffinements de lenteur avant de frapper, comme si elle prenait plaisir à se faire désirer. Quand surgira-t-elle devant nous, pour nous ? Oh ! je sais que nous préférons ne pas penser à cette heure ! Même auprès d'un cercueil, nous réussissons à oublier que notre tour viendra. Mais il y en a qui s'en souviennent, il y en a qui reconnaissent les avancées de la mort. C'est à eux que je m'adresse. Vous aussi, vous connaissez la souffrance. La crainte de ce qui précédera peut être le départ, la pensée des sépara-

tions inévitables, l'incertitude de ce qui suivra, l'effroi d'un jugement possible, l'angoisse d'une rencontre avec Dieu : voilà ce dont vous souffrez, voilà ce qui ôte la joie de votre cœur.

Toute cette souffrance, toute la souffrance de vous tous à qui je parle, de nous tous qui essayons malgré notre égoïsme, de communier à la souffrance les uns des autres, mettons-la devant Christ pour qu'il la voie. Comment ne la regarderait-il pas, lui qui, d'après sa déclaration solennelle, fait plus que regarder la souffrance des malades, des pauvres, des prisonniers, des étrangers puisqu'il est en elle? Et d'ailleurs, prévenant ses disciples que des tribulations les attendaient (1) leur ayant annoncé, nous l'avons vu, des souffrances surabondantes, ne leur a-t-il pas promis qu'il serait avec eux jusqu'à la fin du monde? (2)

Parce qu'il est le même, hier, aujourd'hui, éternellement (3), il regarde votre souffrance, comme il regardait celle des malheureux qui venaient lui il y a dix-neuf siècles, et il est ému de compassion. Par le miracle toujours renouvelé de cette compassion sainte, votre souffrance, il la fait sien. Et cela seul, si vous ouvrez votre cœur à ce

(1) *Jean* 16 : 33.

(2) *Matthieu* 28 : 20.

(3) *Hébreux* 13 : 8.

pensée, doit transfigurer votre souffrance et faire naître en vous la joie.

Le Christ s'unit à la souffrance de ses disciples, il entre en elle, il la comprend. C'était vrai alors qu'il parcourait les villages de la Galilée. Combien est-ce plus vrai depuis que, sur la croix, il a été élevé au milieu des hommes comme l'Homme de douleurs ! « Entre ta Croix et les douleurs humaines, priait l'abbé Perreyve, il y a une éternelle conformité. » (1) Regardez la Croix, contemplez-la toute éclairée de la lumière de Pâques. Et votre souffrance sera transfigurée.

L'atroce solitude, tout d'abord, prendra fin.

Non, vous ne serez plus seul, même si nul cœur humain ne compatit vraiment à votre souffrance. Et vous comprendrez que vous n'avez pas le droit de vous isoler dans une solitude qui est trop souvent de l'orgueil. « Ne te donne aucun *droit*, notait une malade. Tu n'es pas le centre du monde... Chercher, quand on souffre, à aider quelqu'un, ne serait-ce qu'en ne se plaignant pas. Savoir sourire, mais *sourire vraiment*... Ne pas tout rapporter à soi. Donner largement, même sa souffrance... Souffrir en sentant Dieu près de soi, c'est presque une joie. Expérience extraordinaire, une nuit cet été :

(1) Henry Perreyve, *La Journée des Malades*.

je me suis sentie, pour la première fois de ma vie dans les bras de Dieu. »

Si dure ou si mystérieuse que soit l'épreuve physique ou morale, vous saurez, vous aussi, qu'un cœur plus grand que le vôtre offre un refuge à vos douleurs et que la présence sainte du contemporain éternel de toutes les détresses humaines est toujours promise à votre foi. Présence si douce, si tendre, si pénétrante, qu'elle sera un baume bienfaisant à toutes vos douleurs et que, dans votre souffrance, vous connaîtrez la joie !

Et cette joie vous sera donnée dans la souffrance de votre péché. Le paradoxe chrétien de la joie prolonge le paradoxe de la croix. La croix nous condamne et elle nous sauve. Elle nous fait acquiescer à notre condamnation, et, dans le même instant, parce qu'elle proclame la grandeur infinie du pardon de Dieu, elle nous fait chanter de gratitude. Toujours elle nous apprend à détester notre péché, et toujours elle nous fait adorer l'amour éternel de Dieu. Nous te saluons, ô Croix, notre unique espérance, car toi seule nous révéles la joie de nous savoir aimés d'un Dieu qui, pour nous sauver, se donne jusque dans la mort !

Vous souffrez de la détresse morale du monde de l'éloignement où des multitudes d'hommes vivent à l'égard de Dieu, de la grande misère d

l'Eglise du Christ et des dangers qui menacent notre humanité atteinte de folie? Ecoutez, cependant, les premiers frémissements de la vie dans les âmes sur lesquelles passe le souffle de l'Esprit du Christ. Partout où l'Evangile est prêché, partout où l'Eglise lui rend un témoignage fidèle, des âmes naissent à la vie de la foi, de l'amour en Dieu; partout, des créatures de péché sont libérées de leurs servitudes et s'engagent sur la voie de la sainteté; partout des hommes, qui n'avaient d'autre loi que leur orgueil et leur égoïsme individuels ou collectifs, reçoivent la grâce de devenir de fidèles ouvriers de l'unité de l'Eglise, de la paix entre les peuples et du royaume de Dieu. Comme Jésus dans une heure de joie ineffable, ne voyez-vous pas, vous aussi, « Satan tomber du ciel comme un éclair »? (1) Et sa joie ne devient-elle pas la vôtre lorsque, levant les yeux et regardant à la lumière de Dieu, vous voyez déjà blanchir les moissons?

Il y a la mort, dites-vous. — Oui, la mort frappe autour de nous et nous frappera bientôt nous-mêmes. Mais, ainsi que la souffrance, la mort a changé de signe. Recueillez ces paroles dites, à un écrivain contemporain, par un malade qui savait que la mort allait bientôt venir :

(1) *Luc* 10 : 18.

« Non seulement j'accepte la souffrance, mais je la bénis, car elle m'a ouvert à la vérité... Je sais que je fais partie, à ma place désignée, du grand ensemble que Dieu a voulu... Elle m'a aussi permis de m'approcher de Jésus-Christ qui, lui, a souffert pour tous les hommes, pour moi comme pour vous, et qui souffre encore et toujours par ma faute et par la vôtre. Quand je vais mieux, c'est qu'il se charge de ma croix et la porte à ma place. Quand j'ai mal, c'est à mon tour d'essayer de porter la sienne. Je ne puis lui ressembler par la sainteté, je tâche de le rejoindre humblement par ce que j'endure et une fois à ses côtés, que m'importe le reste? »

« En nous frappant, et parfois en brisant notre personnalité, la souffrance nous accomplit et nous achève. Ce n'est que par elle que nous pouvons devenir ce que nous sommes. »

« Qu'ai-je fait pour être si heureux?... Pour quoi Dieu, m'ayant tout pris, me redonne-t-il tout et davantage? » (1)

Ainsi les chrétiens voient la mort venir à eux sous le signe de la vie. « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, car tous vivent pour Lui. » (2) « Parce que je vis, dit le Christ à ses

(1) Robert de Traz, *Les Heures de Silence*, Paris, Grasset, pp. 216, 218, 230.

(2) *Matthieu 22* : 32.

disciples, vous aussi vous vivrez. » (1) Entendez le cri de triomphe de saint Paul : « La mort a été engloutie dans la victoire ! » (2) Celui qui regarde votre souffrance est le vainqueur de la mort, le vivant ! Ah ! donnez-lui votre foi, livrez-lui votre être tout entier, offrez-lui votre souffrance, toute votre souffrance. Comme le poète chrétien, vous pourrez vous écrier : « J'ai commencé de vivre et fini de mourir » (3) parce que vous connaîtrez la joie des certitudes éternelles !

Le paradoxe chrétien de la joie, vous venez de le voir vécu dans la vie et devant la mort. Pourquoi ne le vivriez-vous pas, comme d'autres dont la souffrance était comme la vôtre, pire peut-être, et qui, malgré elle et souvent par elle, ont découvert le secret de la joie dans la souffrance ?

Le secret ? Je devrais dire plutôt : la vocation. Le Christ nous appelle à la joie, non pour que nous la cachions en nous-mêmes, mais afin que nous en soyons les témoins et les messagers auprès de ceux qui ne la connaissent pas. Etre, même dans la souffrance, surtout dans la souffrance, des semeurs de joie. Voilà le paradoxe que vous devez demander à Dieu de vivre, quelle que soit votre

(1) *Jean* 14 : 19.

(2) *I Corinthiens* 15 : 54.

(3) Véga, *L'Amour qui ne meurt pas*, p. 77.

souffrance. Et les autres, ceux qui souffrent près de vous dans l'amertume et peut-être dans le désespoir, apprendront par vous qu'à eux aussi le Christ, toujours ému de compassion, peut donner sa joie.

O Dieu, toi qui connais la souffrance de tous les enfants, accorde à ceux qui m'écoutent, où qu'ils soient, et surtout aux isolés, aux malades, aux affligés, la grâce de communier aux souffrances du Christ pendant la Semaine Sainte que nous allons vivre, mais aussi la grâce de communier à sa victoire. Et qu'en chacun d'eux se réalise la promesse du Sauveur : « Votre tristesse sera changée en joie... et nul ne vous ravira votre joie. » (1)

*Amen.*

---

(1) *Jean 16 : 20, 22.*

## TABLE DES MATIERES

---

AVANT-PROPOS . . . . .	7
I. Les Pourquoi sans réponse . . . . .	9
II. Joie des hommes et joie des anges . . . . .	49
III. Le Christ devant la détresse humaine . . . . .	85
IV. Souffrances vaines, souffrances fé- condes . . . . .	125
V. Le Christ devant le mystère de sa souffrance . . . . .	163
VI. Le Paradoxe chrétien de la joie . . . . .	203

---

IMPRIMÉ  
SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE LABOR  
20, RUE DELAMBRE - 14<sup>e</sup>  
LE 25 AVRIL 1935  
POUR LES ÉDITIONS  
« JE SERS »

PENSÉE RELIGIEUSE ET CULTURE SPIRITUELLE

A. N. BERTRAND			
	<b>PROTESTANTISME</b>		
	1 vol. broché.	14 fr.	Relié ..... 15 fr.
	<b>L'ÉVANGILE DE LA GRACE</b>		
	1 vol. broché		..... 12 fr.
A. WESTPHAL			
	<b>IL EST ÉCRIT</b>		
	1 vol. broché.	14 fr.	Relié ..... 18 fr.
T. FALLOT			
	<b>COMMENT LIRE LA BIBLE</b>		
	1 vol. relié		..... 15 fr.
A. LECERF			
	<b>DE LA NATURE DE LA CONNAISSANCE RELIGIEUSE</b>		
	1 vol. broché		..... 20 fr.
G. LAUGA			
	<b>INVITATIONS</b>		
	1 vol. broché		..... 12 fr.
A. LEMAITRE			
	<b>APPROCHEZ-VOUS DE DIEU</b>		
	1 vol. broché		..... 15 fr.
J. DE SAUSSURE			
	<b>A L'ÉCOLE DE CALVIN</b>		
	1 vol. broché		..... 14 fr.
M. DOMINICÉ			
	<b>L'HUMANITÉ DE JÉSUS D'APRÈS CALVIN</b>		
	1 vol. broché		..... 12 fr.
H. MONNIER			
	<b>LE VEILLEUR SUR LA TOUR</b>		
	1 vol. broché.	10 fr.	Relié ..... 15 fr.
P. DOUMERGUE			
	<b>LE CHRIST A LA FACE DRESSÉE</b>		
	1 vol. broché		..... 12 fr.
E. SCHLOESING			
	<b>BONHEUR</b>		
	1 vol. broché		..... 10 fr.

Œuvres du Pasteur Marc Boegner

<b>LE CHRISTIANISME ET LE MONDE MODERNE</b>	..	10 fr.
<b>DIEU, L'ÉTERNEL TOURMENT DES HOMMES</b>	.....	12 fr.
<b>JÉSUS-CHRIST</b>	.....	14 fr.
<b>QU'EST-CE QUE L'ÉGLISE ?</b>	.....	14 fr.
<b>L'ÉGLISE ET LES QUESTIONS DU TEMPS PRÉSENT</b>	.....	12 fr.
<b>LA VIE CHRÉTIENNE</b>	.....	12 fr.
<b>TOMMY FALLOT, L'HOMME ET L'ŒUVRE</b>	.....	15 fr.